

*Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.*
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

**Publication mensuelle**

EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

## FANTASTIQUE



## SCIENCE-FICTION



## CHRONIQUES ET RUBRIQUES



*Présentation des nouvelles par Jacques Bergier et Alain Dorémieux.*
*Dessin de couverture de Jean-Claude Forest illustrant* « Le tour d'écrou ».


**9e Année — N° 90** **Mai 1961**

*Directeur :* Maurice RENAULT.
*Rédacteur en chef :* Alain DOREMIEUX.
Rédaction et administration :
*Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e* (PIG. 87-49).
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (TRI. 40-56) — *CCP Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.





*Le numéro : France,* 1,60 *NF ; Maroc,* 185 *FM.*
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union Française,* 8,70 *NF. Etranger,* 9,90 *NF.*
1 an : — — 16,80 *NF. Etranger,* 19,20 *NF.*



vous présentera entre autres le mois prochain :

## LA PLANÈTE DES SPECTRES

par CHARLES L. FONTENAY

•

## LA BIOTHÈQUE A ÉCHANTILLONS

par FRANÇOIS VALORBE

•

## LA MASSE

par JOHN W. VANDERCOOK

•

## LES R. A.

par JULIA VERLANGER

## LE TOUR D'ÉCROU

par HENRY JAMES

(suite et fin)

# Le tour d'écrou

## par Henry James

*Henry James naquit à New York en* 1843. *Son père était un théologien et son frère aîné était le psychologue William James. Quoique Américain de naissance, il était Anglais de cœur, et c'est en Angleterre qu'il passa la plus grande partie de sa vie et composa tous ses livres. Il mourut à Londres en* 1916.

*En France, Henry James fut longtemps ignoré et tardivement reconnu. On a voulu ne voir en lui, tout d'abord, qu'un Paul Bourget anglo-saxon, digne représentant du roman d'analyse avec ses subtilités et ses préciosités. Mais son œuvre est maintenant située par la critique française à son vrai rang : aux côtés de celle de Proust, dont elle a l'importance et, pour l'époque, la nouveauté.*

*Dans cette œuvre, le fantastique occupe une place à part, représentée par des nouvelles :* « La vie privée », « Les amis des amis », « La vraie chose à faire », *etc., et par un roman :* « Le tour d'écrou » (1896). *C'est ce roman, publié originellement en France en* 1929 *mais presque inconnu des amateurs, que nous reproduisons en deux parties dans* « Fiction ».

*La conception qu'Henry James a du fantastique est à la fois traditionnelle et neuve. Par le choix des thèmes, elle dérive de la* ghost story, *de l'histoire de fantôme en vigueur au XIX*[e] *siècle ; mais elle s'en écarte par l'usage inédit qui est fait de ces thèmes. Dédaignant le recours à tout effet spectaculaire, James reste dans une perspective interne. Le surnaturel chez lui n'est pas extérieur aux personnages, il peut n'être que la projection de leur subconscient. James pose ainsi les tout premiers jalons d'un fantastique de style moderne, placé non sous le signe de la terreur mais sous celui de l'ambiguïté psychologique.*

*C'est cette ambiguïté qui est au premier plan dans* « Le tour d'écrou », *roman que l'on peut interpréter à plusieurs niveaux différents. Au niveau le plus visible, il s'agit d'une histoire de hantise presque banale, où ne manque pas le château romantique qui doit nécessairement servir de cadre aux manifestations de revenants. Mais à l'arrière-plan, se trouve posé en termes métaphysiques le problème du Mal : les fantômes au centre de l'histoire sont-ils ou non l'émanation visible d'une souillure monstrueuse, dont serait la proie l'âme de deux enfants symbolisant en apparence la pureté et l'innocence ? Enfin, à un troisième degré, toute l'aventure pourrait n'être que le reflet des obsessions trou-*

*bles de la narratrice, qui s'en libérerait en les* projetant *sur les deux enfants dont elle a la charge. (C'est cette interprétation psychanalytique qu'adopte Louis Vax, dans son intéressant petit ouvrage sur* « L'art et la littérature fantastiques », *paru récemment dans la collection « Que sais-je ? »*)

*Mais, quelle que soit la signification qu'on lui donne,* « Le tour d'écrou » *reste une œuvre riche et fascinante. Et la langue un peu rocailleuse d'Henry James, qui passe moins bien en traduction française que dans le texte original (l'anglais étant naturellement elliptique), ne doit pas nous en dissimuler les beautés. Nous souhaitons que les lecteurs de* « Fiction » *y soient sensibles, et qu'ils sachent apprécier ce livre, même s'il ne correspond pas à ce qu'on peut appeler le « goût du jour ». Le Rayon des Classiques n'a pas d'autre fonction que de leur permettre ce genre de redécouverte.*



## I

L'HISTOIRE de Griffin nous avait tenus haletants autour du feu, mais en dehors de la remarque — trop évidente — qu'elle était sinistre, ainsi que le doit être toute étrange histoire racontée la nuit de Noël dans une vieille maison, je ne me rappelle aucun commentaire, jusqu'au moment où quelqu'un hasardât que c'était, à sa connaissance, le seul cas où pareille épreuve eût été subie par un enfant. Dans le cas en question (je le dis en passant), il s'agissait d'une apparition dans une vieille maison semblable à celle où nous nous trouvions rassemblés, apparition, d'une horrible espèce, à un petit garçon qui couchait dans la chambre de sa mère. Pris de terreur, il la réveillait ; et la mère, avant d'avoir pu dissiper la terreur de l'enfant et le rendormir, se trouvait tout à coup, elle aussi, face à face avec le spectacle qui l'avait bouleversé.

Ce fut cette observation qui attira — pas immédiatement, mais un peu plus tard dans la soirée — une certaine réplique de Douglas, et cette réplique provoqua l'intéressante conséquence sur laquelle j'appelle votre attention. Une autre personne s'était mise à raconter une histoire assez banale, et je remarquai qu'il ne l'écoutait pas. A ce signe, je compris que lui-même avait quelque chose à dire : il n'y avait qu'à patienter. De fait, il nous fallut attendre deux soirées. Mais ce même soir, avant que nous nous fussions séparés, il nous révéla ce qui le préoccupait.

— « Je reconnais — pour ce qui est de ce fantôme dont parlait Griffin — que le fait d'apparaître à un petit garçon d'un âge si tendre ajoute à l'histoire un piment particulier. Mais ce n'est pas, à ma con-

naissance, la première fois qu'un exemple de ce genre délicieux s'applique à un enfant. Si un seul enfant donne un seul tour d'écrou de plus à votre émotion, que diriez-vous de deux enfants ?... »

— « Nous dirons, bien entendu, » s'écria quelqu'un, « que deux enfants donnent deux tours... et que nous voulons savoir ce qui leur est arrivé. »

Je vois encore Douglas ; il s'était levé et, adossé à la cheminée, les mains dans les poches, il regardait son interlocuteur de haut en bas.

— « Il n'y a jusqu'ici que moi qui l'aie jamais su. C'est par trop horrible. »

Naturellement, plusieurs voix s'élevèrent pour déclarer que ce détail donnait à la chose un attrait suprême. Notre ami, préparant son triomphe avec un art paisible, regarda son auditoire et poursuivit :

« C'est au-delà de tout . Je ne sais rien au monde qui en approche. »

— « Comme effet de terreur ? » demandai-je.

Il sembla vouloir dire que ce n'était pas si simple que cela, mais qu'il ne pouvait trouver des termes exacts pour s'exprimer. Il passa sa main sur ses yeux, eut une petite grimace douloureuse :

— « Comme horreur. »

— « Oh ! c'est délicieux ! » s'écria une femme.

Il ne parut pas entendre. Il me regardait, mais comme s'il voyait à ma place ce dont il parlait.

— « Comme un ensemble de hideur, de douleur et d'horreur infernales. »

— « Eh bien, » lui dis-je alors, « veuillez vous asseoir et commencer. »

Il se retourna vers le feu, repoussa une bûche du pied et la contempla un instant. Puis, revenant à nous :

— « Je ne peux pas commencer. Il faudra que j'envoie quelqu'un en ville. »

A ces mots, un grognement général se fit entendre, accompagné de maints reproches. Il laissa passer, puis s'expliqua, toujours de son air préoccupé :

« L'histoire est écrite. Elle est dans un tiroir fermé à clef. Elle n'en est pas sortie depuis des années. Mais je pourrais écrire à mon domestique et lui envoyer la clef : il m'expédierait le paquet tel qu'il est. »

Il semblait m'adresser cette proposition en particulier, il semblait presque implorer mon aide pour mettre fin à ses hésitations. La couche de glace était brisée qui l'emprisonnait, amoncelée par tant d'hivers. Il avait eu ses raisons pour garder ce long silence. Les autres regrettaient le retard, mais moi, je m'enchantais de ses scrupules mêmes. Je l'adjurai d'écrire par le premier courrier, et de s'entendre avec nous pour convenir d'une prompte lecture. Et je lui demandai si l'expérience en question avait été la sienne propre. Sa réponse ne se fit pas attendre :

— « Non, grâce à Dieu ! »

— « Et le récit est-il de vous ? Vous avez noté la chose vous-même ? »

— « Je n'ai noté que mon impression. Je l'ai inscrite là. » Et il se toucha le cœur. « Elle ne s'est jamais effacée. »

— « Alors, votre manuscrit ? »

— « L'encre en est vieille et pâlie... l'écriture admirable... » De nouveau, il tournait autour du sujet, avant de répondre : « C'est une écriture de femme, d'une femme morte depuis vingt ans. Sur le point de mourir, elle m'envoya les pages en question. »

Nous écoutions tous maintenant et, naturellement, il se trouva quelqu'un pour faire le plaisantin, ou, du moins, tirer de ces phrases l'inévitable conséquence. Mais s'il écarta la conséquence sans sourire, il ne montra non plus aucune irritation.

— « C'était une personne délicieuse, mais de dix ans plus âgée que moi. Elle était l'institutrice de ma sœur, » dit-il doucement. « Je n'ai jamais rencontré, dans cette situation, de femme plus agréable. Il y a longtemps de cela : et l'épisode en question avait eu lieu encore plus longtemps auparavant. J'étais alors à Trinity, et en arrivant pour les vacances, l'été de la seconde année, je la trouvai à la maison. J'y restai beaucoup, cette année-là. La saison fut splendide. Je me souviens de nos promenades dans le jardin et de nos conversations à ses heures de liberté, conversations où elle m'apparaissait si intelligente et agréable ! Mais oui, ne ricanez pas. Elle me plaisait beaucoup et je suis content, aujourd'hui encore, de penser que je lui plaisais aussi. Si je ne lui avais pas plu, elle ne m'aurait pas raconté l'histoire. Elle ne l'avait jamais racontée à personne. Vous comprendrez pourquoi quand vous m'aurez entendu. »

— « Parce que l'affaire l'avait trop bouleversée ? »

Il continua de me regarder fixement.

— « Vous comprendrez, » répéta-t-il, « oui, vous comprendrez. »

A mon tour, je me mis à le fixer.

— « Je vois ce que c'est. Elle était amoureuse. »

Il rit alors pour la première fois.

— « Ah ! que vous êtes malin ! Oui, elle était amoureuse. C'est-à-dire qu'elle l'avait été. Cela sautait aux yeux : elle ne pouvait pas raconter l'histoire sans que cela sautât aux yeux. Je m'en aperçus, et elle sut que je m'en apercevais. Mais aucun de nous n'en parla. Je me rappelle le temps et le lieu, le bout de la pelouse, l'ombre des grands hêtres, et les longues et chaudes après-midi d'été. Ce n'était pas un décor tragique — et cependant... ! »

Il s'éloigna du feu et retomba sur son siège.

— « Vous recevrez le paquet jeudi matin ? » lui demandai-je.

— « Pas avant le second courrier, probablement. »

— « Non. Alors, après dîner... »

— « Je vous retrouverai tous ici ? » Et, de nouveau, son regard se posait sur chacun de nous. « Personne ne s'en va ? »

Il prononça ces mots presque sur un ton d'espoir.

— « Mais tout le monde veut rester ! »

— « Moi, je reste... moi, je reste !... » s'écrièrent des dames qui avaient annoncé leur départ. Mrs. Griffin, cependant, déclara que quelques éclaircissements lui étaient nécessaires :

— « De qui était-elle amoureuse ? »

— « L'histoire vous le dira, » me risquai-je à répondre.

— « Oh ! je ne peux pas attendre l'histoire ! »

— « Et l'histoire ne le dira pas, » reprit Douglas. « Du moins, pas d'une façon littérale et vulgaire. »

— « Tant pis, alors ! Car c'est la seule façon dont je comprenne les choses. »

— « Mais vous, Douglas, ne nous le direz-vous pas ? » demanda quelqu'un d'autre.

Il se leva brusquement.

— « Si, demain. Maintenant, il faut que j'aille me coucher. Bonsoir. »

Et, saisissant son bougeoir, il nous laissa là, légèrement ahuris.

De l'extrémité du grand hall aux boiseries sombres où nous étions réunis, nous entendîmes son pas décroître dans l'escalier ; alors Mrs. Griffin parla :

— « Eh bien, si je ne sais pas de qui *elle* était amoureuse, je sais bien de qui *lui* l'était ! »

— « Elle était de dix ans plus âgée que lui, » observa son mari.

— « Raison de plus ! A l'âge qu'il avait... Mais c'est vraiment gentil, un silence gardé si longtemps ! »

— « Quarante ans, » nota brièvement Griffin.

— « Et cette explosion finale. »

— « L'explosion, » répliquai-je, « va faire de la soirée de jeudi quelque chose de formidable. »

Tous furent tellement d'accord avec moi que rien ne réussit plus à nous intéresser. Cette histoire de Griffin, toute incomplète qu'elle eût été, avec son allure de prologue destiné à piquer notre curiosité, fut la dernière de la soirée. Nous nous dîmes bonsoir et allâmes nous coucher.

Je sus le lendemain qu'une lettre, contenant la clef, était partie par le premier courrier à l'adresse de l'appartement de Londres. Mais, en dépit — ou peut être justement à cause — de la diffusion de ce renseignement, nous laissâmes Douglas absolument tranquille jusqu'après le dîner, en somme jusqu'à l'heure qui s'accordait le mieux au genre d'émotion que nous recherchions. Il devint alors aussi communicatif que nous pouvions le désirer, et alla jusqu'à nous livrer la bonne raison qu'il avait de l'être. Nous recueillîmes sa parole dans le hall, devant le feu, là même où, la veille, s'étaient éveillés nos étonnements ingénus. Il apparut que la narration qu'il avait promis de nous lire avait besoin, pour être comprise, de quelques mots de prologue. Qu'il me soit permis de dire ici nettement, afin de n'avoir plus à y revenir, que cette narration, exactement transcrite par moi beaucoup plus tard, est ce que vous allez lire tout à l'heure. Quand il se sentit près de mourir, le pauvre Douglas me remit ce manus-

crit qu'il avait demandé et qui lui était parvenu au bout de trois jours. Il en commença la lecture le lendemain soir, dans ce même cadre déjà décrit. Et sur notre petit cercle, suspendu à ses lèvres, l'effet fut prodigieux.

Les dames qui avaient déclaré qu'elles resteraient ne restèrent pas, naturellement. Dieu merci ! Elles partirent, obligées de tenir leurs engagements antérieurs, et enflammées d'une curiosité qui était due, assurèrent-elles, aux détails avec lesquels il nous avait déjà surexcités. Le petit auditoire final n'en fut que plus intime et plus choisi, serré autour du foyer, dans une même attente d'émotion passionnée. Le premier de ces détails intéressants nous avait appris que le récit du manuscrit commençait lorsque l'histoire, en somme, était déjà engagée. Pour la comprendre, il fallait savoir comment la vieille amie de Douglas, l'institutrice de sa sœur, y avait été mêlée. La plus jeune fille d'un pauvre pasteur de campagne, elle débutait dans l'enseignement, à vingt ans, quand elle se décida, un beau jour, à se rendre en toute hâte à Londres, sur la demande de l'auteur d'une annonce à laquelle elle avait déjà brièvement répondu. Pour se présenter à ce patron éventuel, elle se rendit à une maison de Harley Street qui lui parut vaste et imposante. Et il se trouva qu'un parfait gentleman la reçut, un célibataire à la fleur de l'âge, un type d'homme, enfin, tel que jamais, sauf dans un rêve ou un roman d'autrefois, il n'aurait pu en apparaître à une timide et anxieuse enfant, fraîchement échappée de son presbytère du Hampshire. L'homme était beau, hardi et séduisant, gentiment familier, plein d'entrain et de bonté. Comme cela ne pouvait manquer, il la frappa par ses manières de galant homme, par sa grande allure, mais ce qui la séduisait le plus et lui inspira le courage qu'elle déploya plus tard, fut sa façon de lui présenter la chose : c'était une grâce à lui faire, une obligation dont il serait heureux de lui conserver une éternelle gratitude. Elle l'estima riche, mais d'une extravagance folle. Il lui apparaissait avec l'auréole de la dernière mode, d'un physique séduisant, d'une prodigalité facile et habituelle, de manières exquises envers les femmes. La vaste maison où il la recevait était remplie de dépouilles de l'étranger, rapportées de ses voyages, et de ses trophées de chasse. Mais c'était à sa maison de campagne — vieille demeure familiale du comté d'Essex — qu'il désirait qu'elle se rendît immédiatement.

Il était tuteur d'un petit neveu et d'une petite nièce dont les parents étaient morts aux Indes. Leur père, son frère cadet, avait embrassé la carrière militaire. Il était mort deux ans auparavant.

Ces enfants, qui lui tombaient sur les bras par le plus grand hasard, étaient un pesant fardeau pour un homme dans sa situation, sans aucune expérience en la matière et sans un sou de patience. Ç'avait été une série d'ennuis, et certainement, de sa part, une suite d'erreurs. Mais les pauvres mioches lui inspiraient une immense pitié et il faisait pour eux tout ce qu'il pouvait. Par exemple, il les avait envoyés dans son autre demeure, la campagne étant évidemment ce qui leur convenait le mieux,

et les avait confiés, dès le début, au personnel le plus qualifié, le meilleur qu'il avait pu trouver, allant jusqu'à se séparer, à leur profit, de ses propres serviteurs, et se rendant auprès d'eux aussi souvent que possible pour voir comment allaient les choses. Le gros ennui était que, pratiquement parlant, ils n'avaient pas d'autre parent que lui, et ses propres affaires lui prenaient tout son temps. Il les avait installés à Bly, dont la sécurité et la salubrité étaient indiscutables, et ils y étaient comme chez eux ; pour diriger leur intérieur (mais seulement au point de vue matériel), il y avait placé une excellente femme, Mrs. Grose, ancienne femme de chambre de sa mère, qui plairait certainement à sa jeune visiteuse. Elle servait de femme de charge et remplissait pour le moment le rôle d'une sorte de gouvernante auprès de la petite fille, à laquelle, fort heureusement elle était extrêmement attachée, n'ayant pas d'enfants à elle. Le personnel était nombreux ; mais, bien entendu, la personne qu'il enverrait en qualité d'institutrice aurait la haute main sur tout ce monde. Pendant les vacances elle aurait aussi à surveiller le petit garçon, qui était au collège depuis un trimestre — bien que très jeune. Les vacances étant près de commencer, il devait arriver d'un moment à l'autre.

Les enfants avaient eu tout d'abord auprès d'eux une jeune fille qu'ils avaient eu le malheur de perdre. C'était une personne des plus recommandables — elle avait fait admirablement l'affaire jusqu'à sa mort, dont la soudaineté, justement, n'avait pas laissé d'autre alternative que de mettre le jeune Miles au collège. A partir de ce moment, Mrs. Grose avait fait de son mieux pour veiller aux bonnes manières de la petite Flora et ne la laisser manquer de rien. En outre il y avait une cuisinière, une femme de chambre, une fille de ferme, un vieux poney, un vieux palefrenier et un vieux jardinier, tout cela éminemment recommandable.

Douglas en était là de son récit, quand on lui posa cette question :

— « Et de quoi cette première institutrice était-elle morte ? De tant de respectabilité ? »

La réponse ne se fit pas attendre.

— « Cela viendra à son heure. Je ne veux pas anticiper. »

— « Pardonnez-moi. Je croyais que c'était justement ce que vous étiez en train de faire. »

— « A la place de votre amie, » suggérai-je, « j'aurais désiré savoir si la situation entraînait... »

— « Un danger de mort ? » Douglas compléta ma pensée. « Oui, elle désira le savoir, et elle le sut, en effet, comme vous l'apprendrez demain. En attendant, les choses lui parurent, il est vrai, se présenter sous un jour un peu inquiétant. Elle était jeune, nerveuse, inexpérimentée, il s'ouvrait devant elle une perspective de graves devoirs, dans un entourage fort restreint. Elle allait, en somme, au-devant d'une grande solitude. Elle hésita pendant deux jours, elle réfléchit, elle prit conseil. Mais le salaire offert dépassait tout ce qu'elle pouvait espérer, et après une seconde entrevue, elle signa son engagement. »

Douglas fit une pause dont je profitai pour lancer cette remarque, au plus grand bénéfice de la société :

— « La morale de tout ceci est que ce gentleman exerçait une séduction irrésistible, à laquelle elle succomba. »

Il se leva et, comme la soirée précédente, s'approchant du feu, il repoussa une bûche du pied, et demeura un instant le dos tourné.

— « Elle ne le vit que deux fois. »

— « Oui, mais c'est justement ce qui fait la beauté de la passion. »

M'entendant parler ainsi, Douglas, à mon léger étonnement, se retourna vers moi :

— « Oui, c'est ce qui en fit la beauté. D'autres, » continua-t-il, « n'y avaient pas succombé. Il lui déclara franchement les difficultés qu'il éprouvait dans sa recherche ; à plusieurs candidates, les conditions avaient paru impossibles : elles en semblaient effrayées, en quelque sorte ; et encore davantage, quand on apprenait la principale condition. »

— « Qui était ?... »

— « Qu'elle ne devait jamais venir le troubler pour quoi que ce fût, ni l'appeler, ni se plaindre, ni lui écrire, mais résoudre elle-même toutes les difficultés qui se présenteraient, recevoir de son notaire l'argent nécessaire, se charger de tout et le laisser tranquille. Elle le lui promit, et elle m'a avoué que lorsque, soulagé et ravi, il tint un instant ses mains dans les siennes, la remerciant de son sacrifice, elle s'était déjà sentie récompensée. »

— « Mais fut-ce là toute sa récompense ? » demanda une dame.

— « Elle ne le revit jamais. »

— «Oh ! » dit la dame. Et notre ami nous ayant quittés immédiatement après, ce fut le dernier mot significatif prononcé sur ce sujet, jusqu'au soir où, assis dans le meilleur fauteuil, au coin du feu, il ouvrit un mince album à la couverture d'un rouge fané, aux tranches dorées à l'ancienne mode.

La lecture prit plus d'une soirée, mais à la première occasion, la même dame posa une autre question :

— « Quel est le titre du récit ? »

— « Je n'en ai pas. »

— « Oh ! j'en ai un, moi, » dis-je. Mais Douglas, sans m'entendre, avait commencé à lire, avec une articulation nette et pure, qui rendait comme sensible à l'oreille l'élégance de l'écriture de l'auteur.

## II

Je ne me rappelle tout ce commencement que comme une succession de hauts et de bas, un va-et-vient d'émotions diverses, tantôt bien naturelles et tantôt injustifiées. Après le sursaut d'énergie qui m'avait entraînée, en ville, à accepter sa demande, j'eus deux bien mauvais jours à passer ; tous mes doutes s'étaient réveillés, je me sentais sûre d'avoir

pris le mauvais parti. Ce fut dans cet état d'esprit que je passai les longues heures du voyage, dans une diligence cahotante et mal suspendue qui m'amena à la halte désignée. J'y devais rencontrer une voiture de la maison où je me rendais, et je trouvai, en effet, vers la fin d'un après-midi de juin, un coupé confortable qui m'attendait. En traversant à une telle heure, par un jour radieux, un pays dont la souriante beauté semblait me souhaiter une amicale bienvenue, toute mon énergie me revint et, au tournant de l'avenue, m'inspira un optimisme ailé qui ne pouvait être que la réaction d'un bien profond découragement. Je suppose que j'attendais, ou craignais, quelque chose de si lamentable que le spectacle qui m'accueillait était une exquise surprise. Je me rappelle l'excellente impression que me fit la grande façade claire, toutes fenêtres ouvertes, les deux servantes qui guettaient mon arrivée ; je me rappelle la pelouse et les fleurs éclatantes, le crissement des roues sur le gravier, les cimes des arbres qui se rejoignaient et au-dessus desquelles les corneilles décrivaient de grands cercles, en criant dans le ciel d'or. La grandeur de la scène m'impressionna. C'était tout autre chose que la modeste demeure où j'avais vécu jusqu'ici. Une personne courtoise, tenant une petite fille par la main, apparut, sans tarder, à la porte ; elle me fit une révérence aussi cérémonieuse que si j'eusse été la maîtresse de la maison, ou un hôte de première importance. L'impression qui m'avait été donnée de l'endroit à Harley Street était beaucoup plus modeste : je me rappelle que le propriétaire ne m'en parut que plus gentilhomme, et cela me fit penser que les agréments de la situation pourraient être supérieurs à ce qu'il m'avait laissé entendre.

Je n'eus aucune déception jusqu'au jour suivant, car je passai des heures triomphantes à faire la connaissance de ma plus jeune élève. Cette petite fille, qui accompagnait Mrs. Grose, me frappa sur-le-champ comme une créature tellement exquise que c'était un véritable bonheur d'avoir à s'occuper d'elle. Jamais je n'avais vu plus belle enfant, et, plus tard, je me demandai comment il se faisait que mon patron ne m'en eût pas parlé.

Je dormis peu, cette première nuit : j'étais trop agitée, et cela, je m'en souviens, m'obséda, s'ajoutant à l'impression causée par la générosité de l'accueil qui m'était offert. Ma grande chambre imposante, — l'une des plus belles de la maison, — son grand lit, qui me paraissait un lit de parade, les lourdes tentures à ramages, les hautes glaces dans lesquelles, pour la première fois, je me voyais de la tête aux pieds — tout me frappait (de même que mon étrange attrait pour ma petite élève) comme étant un ordre de choses naturel ici. Ce fut aussi, dès le premier jour, une chose toute naturelle que mes rapports avec Mrs. Grose : j'y avais réfléchi avec inquiétude pendant mon voyage en diligence. Le seul motif qui, à première vue, aurait pu renouveler cette inquiétude, était sa joie anormale lors de mon arrivée. Dès la première demi-heure, je la sentis contente au point qu'elle se tenait positivement sur ses gardes — c'était une forte femme, simple, nette et saine — pour ne pas trop

le montrer. Je m'étonnai même un peu, à ce moment, qu'elle préférât s'en cacher, et à la réflexion, évidemment, quelque soupçon aurait pu s'élever en moi à ce sujet et me causer du malaise.

Mais c'était un réconfort de penser que nul malaise ne pouvait surgir de cette vision béatifique qu'était l'image radieuse de la petite fille, vision dont la beauté était, plus que tout le reste probablement, la cause de cette agitation qui, dès avant le jour, me fit me lever et marcher à travers ma chambre, avec le désir de me pénétrer davantage du décor et de la vue tout entière, de guetter, de ma fenêtre, l'aurore commençante d'un jour d'été, de découvrir les autres parties de la maison que ma vue ne pouvait embrasser, et, tandis que dans l'ombre finissante les oiseaux commençaient à s'appeler, d'entendre peut-être à nouveau certains sons moins naturels et venant, non du dehors, mais du dedans, et que je me figurais avoir perçus. Un moment, j'avais cru reconnaître, faible et dans l'éloignement, un cri d'enfant ; à un autre, j'avais tressailli presque inconsciemment, comme au bruit d'un pas léger qui se serait fait entendre devant ma porte. Mais ces imaginations étaient trop vagues pour n'être pas aisément repoussées, et ce n'est qu'à la lumière — ou plutôt à l'ombre — des événements postérieurs, qu'elles me reviennent à la mémoire.

Surveiller, instruire, « former » la petite Flora, c'était là, à n'en pas douter, l'œuvre d'une vie heureuse et utile. Nous étions convenues, au souper, qu'après la première nuit elle coucherait, bien entendu, dans ma chambre, son petit lit blanc y étant déjà tout arrangé à cet effet. Je devais me charger d'elle complètement, et elle ne restait une dernière fois auprès de Mrs. Grose que par déférence pour mon dépaysement inévitable et sa timidité naturelle.

En dépit de cette timidité, je me sentais sûre d'être vite aimée d'elle. Chose bizarre, l'enfant s'était expliquée franchement et bravement à ce sujet ; elle nous avait laissées, sans aucun signe de malaise — avec véritablement la douce et profonde sécurité d'un ange de Raphaël, — en discuter, l'admettre et nous y soumettre. Une part de ma sympathie pour Mrs. Grose venait du plaisir que je lui voyais éprouver devant mon admiration et mon émerveillement, tandis que j'étais assise avec mon élève devant un souper de pain et de lait, éclairé de quatre hautes bougies, l'enfant en face de moi sur sa haute chaise, en tablier à bavette. En présence de Flora, naturellement, il y avait bien des choses que nous ne pouvions nous communiquer sinon par des regards joyeux et significatifs, ou des allusions indirectes et obscures.

— « Et le petit garçon, lui ressemble-t-il ? Est-il aussi très remarquable ? »

Il ne convenait pas, ainsi que nous nous l'étions déjà dit, de flatter trop ouvertement les enfants.

— « Oh ! mademoiselle, des plus remarquables ! Vous trouvez cette petite-là gentille... » et elle se tenait debout, une assiette à la main, regardant avec un sourire rayonnant la petite fille, dont les yeux célestes

allaient de l'une à l'autre de nous, sans que rien dans leur regard nous portât à cesser nos louanges.

— « Eh bien, oui, en effet, je trouve... »

— « Vous allez être « emballée » par le petit monsieur. »

— « Il me semble vraiment que je ne suis venue ici que pour cela... pour « m'emballer » sur tout. Je crois cependant reconnaître, » ajoutai-je comme malgré moi, « que je m'emballe un peu trop facilement. A Londres, aussi, je me suis emballée ! »

Je vois encore le large visage de Mrs. Grose, tandis qu'elle pénétrait le sens de mes paroles.

— « A Harley Street ? »

— « A Harley Street ! »

— « Eh bien, mademoiselle, vous n'êtes pas la première — et vous ne serez pas la dernière, non plus. »

— « Oh ! » répondis-je, en réussissant à rire, « je n'ai pas la prétention d'être la seule ! En tout cas, mon autre élève, à ce que j'ai compris, arrive demain ? »

— « Pas demain, mademoiselle, vendredi. Il arrivera comme vous, par la diligence, sous la surveillance du conducteur ; on lui enverra la même voiture qu'à vous. »

Je hasardai alors la question de savoir s'il ne serait pas convenable, autant que gentil et amical, de me trouver avec sa petite sœur à l'arrivée de la voiture publique. Mrs. Grose accéda si cordialement à cette proposition qu'elle me donna l'impression de prendre, pour ainsi dire, l'engagement réconfortant — il fut toujours fidèlement tenu, Dieu merci ! — d'être de mon avis sur tous les sujets. Qu'elle était donc contente que je fusse là !

Ce que j'éprouvai, le jour suivant, ne peut vraiment pas s'appeler une réaction contre l'allégresse de mon arrivée. Ce n'était probablement, au pis, qu'une légère oppression, due à une notion plus précise des circonstances qui m'entouraient. Elles avaient, ces circonstances, une étendue à laquelle je n'étais pas préparée. En face d'elles, je me sentis tout d'abord vaguement décontenancée, autant qu'assez fière. Les leçons proprement dites souffrirent certainement de mon agitation : je pensai que mon premier devoir était de créer une intimité entre l'enfant et moi, en usant de toutes les séductions en mon pouvoir. Je passai donc la journée dehors avec elle. A sa grande satisfaction, il fut convenu entre nous que ce serait elle, elle seule, qui me ferait visiter la maison. Elle me la fit visiter pas à pas, pièce à pièce, cachette par cachette, m'entretenant de son amusant et délicieux bavardage enfantin, qui eut pour résultat, au bout d'une demi-heure, de faire de nous une paire d'amies. Tout enfant qu'elle était, elle me frappa, pendant notre tournée, par son courage et son assurance. Toute sa façon d'être, dans les chambres vides et dans les sombres corridors, dans les escaliers à spirale où j'étais, moi, obligée par moments de m'arrêter, — et jusque sur le sommet d'une vieille tour à mâchicoulis qui me donnait le vertige, — oui, son ramage

d'aurore, son penchant à donner des explications plutôt qu'à en demander, toute sa manière d'être, exultante et dominatrice, m'étourdissait et m'entraînait. Je n'ai jamais revu Bly depuis le jour où je l'ai quitté, et sans doute paraîtrait-il bien diminué à mes yeux vieillis et blasés. Mais tandis que ma petite conductrice, avec ses cheveux d'or et sa robe d'azur, bondissait devant moi au tournant des vieux murs, et sautillait le long des corridors, il me semblait voir un château de roman, habité par un lutin aux joues de rose, un lieu auprès duquel pâliraient les contes de fées et les plus belles histoires d'enfants. Tout cela n'était-il pas un conte, un conte sur lequel je sommeillais et rêvassais ? Non : c'était une grande maison vieille et laide, mais commode, qui avait conservé quelques parties d'une construction plus ancienne, à demi détruite, à demi utilisée. Notre petit groupe m'y apparaissait presque aussi perdu qu'une poignée de passagers sur un grand vaisseau à la dérive. Et c'était moi qui tenais le gouvernail !

## III

Je m'en rendis bien compte quand, deux jours plus tard, nous allâmes en voiture à la rencontre du petit monsieur, comme disait Mrs. Grose, et d'autant plus qu'un incident, survenu le second soir, m'avait profondément déconcertée. Ce premier jour dans son ensemble, comme je l'ai dit, avait été rassurant. Mais je devais voir la tournure des choses changer. Le courrier de ce soir-là — qui arriva tard — apportait une lettre pour moi. Elle était écrite par mon patron, mais ne contenait que peu de mots, et en renfermait une autre, adressée à lui-même, dont le cachet n'était pas rompu. « *Je reconnais ceci comme venant du directeur du collège, et ce directeur est un horrible raseur. Veuillez en prendre connaissance, traitez la question avec lui, et, par-dessus tout, ne m'en parlez pas. Pas un mot. Je pars !* »

Il me fallut faire un grand effort pour briser le cachet : un tel effort que je fus longtemps avant de me décider. Enfin j'emportai la lettre, toujours cachetée, dans ma chambre, et ne l'attaquai que juste avant de me coucher. J'aurais mieux fait d'attendre jusqu'au lendemain, car elle me procura une seconde nuit sans sommeil. N'ayant personne à qui demander avis, je me sentais fort anxieuse, le jour suivant, et, finalement, mon anxiété s'accrut à un tel point que je me décidai à me confier au moins à Mrs. Grose.

— « Qu'est-ce que cela veut dire ? Le petit est renvoyé du collège ? »

Je fus frappée du regard qu'elle me lança ; puis, visiblement, avec une indifférence rapidement reconquise, elle essaya de se rattraper.

— « Mais tous les élèves ne sont-ils pas... ? »

— « Renvoyés chez eux ? Oui, mais seulement pour la durée des vacances. Miles, lui, ne devra plus retourner au collège. »

Sous mon regard attentif, elle perdit son assurance et rougit.

— « Ils ne veulent pas le garder ? »

— « Ils s'y refusent absolument. »

A ces mots, elle leva sur moi ses yeux, qu'elle avait détournés : je les vis pleins de larmes.

— « Qu'a-t-il fait ? »

J'hésitai : puis je jugeai que le mieux était de lui communiquer le document. Je le lui tendis, ce qui eut pour effet de lui faire mettre très simplement les mains derrière le dos, sans le prendre. Elle secoua tristement la tête.

— « Ces choses-là ne sont pas faites pour moi, mademoiselle... »

Ma conseillère ne savait pas lire !

Je tressaillis de surprise et, toute balbutiante d'émotion, je repliai la lettre et la remis dans ma poche.

— « Est-ce vraiment un mauvais garçon ? »

Ses yeux étaient toujours pleins de larmes.

— « Ces messieurs le disent-ils ? »

— « Ils ne donnent aucun détail. Ils expriment simplement leur regret de ce qu'il leur est impossible de le garder. Il n'y a qu'un sens à cela. »

Mrs. Grose m'écoutait dans un silence ému ; elle ne se permit pas de me demander quel était ce sens ; de sorte que, pour donner plus de cohérence à la chose et la rendre plus présente à mon esprit, en lui en faisant part, je continuai :

« Parce qu'il ferait du mal aux autres. »

A ces mots, avec un de ces brusques sursauts des gens simples, elle s'enflamma subitement :

— « Mr. Miles ? Lui, faire du mal ? »

Il y avait un tel accent de bonne foi dans ses paroles que, bien que je n'eusse pas encore vu l'enfant, je me sentis poussée — et par ma crainte même — à trouver en effet cette pensée absurde. Abondant aussitôt dans le sens de mon amie, je soulignai, sarcastiquement :

— « Faire du mal à ses pauvres petits camarades innocents ! »

— « C'est trop affreux, » s'écria Mrs. Grose, « de dire des cruautés pareilles ! Mais il a dix ans à peine ! »

— « Mais oui. C'est impossible à croire. »

Elle me fut évidemment reconnaissante de cette déclaration.

— « Voyez-le d'abord, mademoiselle, et croyez cela après, si vous voulez ! »

De nouveau, je me sentis une grande impatience de le voir. Un sentiment de curiosité s'éveillait en moi, qui devait, pendant les heures suivantes, croître jusqu'à la souffrance.

Mrs. Grose, je m'en aperçus, vit l'impression qu'elle m'avait faite, et insista avec assurance.

« Vous pourriez en dire autant alors de la petite demoiselle. Dieu la bénisse ! » ajouta-t-elle, « regardez-la ! »

Je me retournai vers la porte ouverte. Flora, que j'avais installée, dix minutes auparavant, dans la salle d'études, avec une feuille de papier

blanc, un crayon et une belle copie de beaux « o » bien ronds à me faire, Flora se présentait à notre vue. Avec ses petites manières enfantines, elle montrait un détachement extraordinaire pour ce qui l'ennuyait. Mais cependant, son regard, plein de ce grand rayonnement lumineux de l'enfance, semblait donner simplement comme explication de sa conduite l'affection qu'elle avait conçue pour moi, et qui l'avait forcée à me suivre. Que fallait-il de plus pour me faire sentir toute la justesse de la comparaison de Mrs. Grose ? Aussi je serrai mon élève dans mes bras, en la couvrant de baisers auxquels je mêlai un sanglot de pénitence. Néanmoins, tout le reste du jour, je guettai l'occasion de joindre ma collègue, d'autant plus que, vers le soir, il me sembla qu'elle cherchait à m'éviter. Je la rattrapai, je m'en souviens, dans l'escalier ; nous descendîmes ensemble, et, arrivée à la dernière marche, je la retins en posant ma main sur son bras.

— « Je conclus, n'est-ce pas, d'après ce que vous m'avez dit ce matin, que vous ne l'avez jamais vu se mal conduire ? »

Elle rejeta la tête en arrière : manifestement, elle avait, à cette heure, pris le parti de se composer une attitude.

— « Oh !... jamais vu... ! Je ne prétends pas cela ! »

De nouveau, je me sentis extrêmement troublée.

— « Alors, vous l'avez vu ?... »

— « Mais oui, mademoiselle, Dieu merci ! »

Après réflexion, je ne protestai point contre cette réponse.

— « Vous voulez dire qu'un garçon qui, jamais... »

— « ... N'est pas ce que j'appelle un garçon. »

Je la serrai de plus près.

— « Vous aimez cet entrain des mauvais sujets... » Puis anticipant sa réponse : « Moi aussi, » déclarai-je passionnément, « mais pas au point de contaminer... »

— « De contaminer » ?

Ce grand mot l'égarait : je le lui expliquai.

— « De corrompre, veux-je dire. »

Elle ouvrit de grands yeux quand, à la fin, elle comprit. Et cela la fit rire, d'un rire singulier :

— « Craignez-vous qu'il ne vous corrompe vous-même ? »

Elle me posa la question avec une belle humeur si hardie que je me mis, pour toute réponse, à rire aussi, un peu niaisement, sans doute, et je cédai à la crainte du ridicule.

Mais le lendemain, vers le moment où je devais monter en voiture, je tombai sur elle, dans un autre coin de la maison.

— « Dites-moi, qu'était-ce que cette jeune femme qui était ici avant moi ? »

— « La dernière institutrice ? Elle aussi était jeune et jolie... presque aussi jeune et presque aussi jolie que vous, mademoiselle. »

— « Eh bien alors, j'espère que sa jeunesse et sa beauté lui auront

servi à quelque chose, » répondis-je étourdiment. « Il me semble qu'il nous préfère jeunes et jolies ! »

— « Pour cela oui, » dit Mrs. Grose. « C'était ce qu'il recherchait chez tout le monde. »

A peine eut-elle prononcé ces mots qu'elle tenta de les rattraper.

« Je veux dire que tel est son goût — le goût de notre maître. »

J'étais saisie.

— « Mais de qui parliez-vous alors, tout à l'heure ? »

Ses yeux demeurèrent sans expression, mais elle rougit.

— « De lui, donc. »

— « De notre maître ? »

— « De quel autre pourrais-je parler ? »

Il était tellement évident que ce ne pouvait être de personne d'autre que, l'instant d'après, j'avais oublié l'impression que, par mégarde, elle en avait dit plus qu'elle ne voulait. Je demandai seulement ce qui m'intéressait :

— « Et elle, a-t-elle jamais remarqué chez le petit... »

— « Quelque chose qui ne soit pas bien ? Elle ne me l'a jamais dit. »

Je dominai un scrupule pour poursuivre :

— « Etait-elle attentive ? Délicate ? »

Mrs. Grose feignit de s'appliquer à faire une réponse consciencieuse :

— « Sur certains points, oui. »

— « Mais pas sur tous ? »

Elle réfléchit de nouveau.

— « Voyons, mademoiselle, elle n'est plus là, je ne veux pas faire de rapports sur elle. »

— « Je comprends parfaitement votre sentiment, » me hâtai-je de répliquer. Mais, un moment plus tard, je ne crus pas revenir sur cette concession en poursuivant : « Elle est morte ici ? »

— « Non. Elle avait quitté la maison. »

Je ne sais pourquoi ces brèves réponses de Mrs. Grose me semblaient ambiguës.

— « Elle l'avait quittée... pour aller mourir ? »

Mrs. Grose regardait par la fenêtre, droit devant elle, mais je sentais que, par définition, j'avais le droit de savoir comment étaient traitées les jeunes personnes engagées à Bly.

« Vous voulez dire qu'elle est tombée malade, et qu'elle est retournée chez elle ? »

— « Elle n'était pas tombée malade ici — à la voir. A la fin de l'année, elle partit passer chez elle de courtes vacances, à ce qu'elle disait. Etant donné le temps qu'elle avait passé ici, elle y avait, certes, bien droit. Nous avions alors, depuis quelque temps, une jeune bonne qui s'occupait des enfants sous ses ordres ; c'était une brave fille, qui connaît bien son affaire, et elle se chargea d'eux pendant son absence. Mais notre jeune institutrice ne revint jamais. Au moment même où

je m'attendais à son retour, notre maître m'apprit qu'elle venait de mourir. »

Je me mis à rêver là-dessus.

— « Mais... de quoi ? »

— « Il ne me l'a pas dit. Mais, s'il vous plaît, mademoiselle, » dit Mrs. Grose, « il faut que je retourne à mon ouvrage. »

Et elle me tourna le dos.

## IV

Fort heureusement pour les préoccupations qui me tourmentaient à juste titre, ce geste impertinent ne pouvait arrêter la croissance de notre estime mutuelle. Après que j'eus ramené le petit Miles à la maison, nous nous rencontrâmes plus intimement que jamais, sur le terrain de ma stupéfaction, de mon émotion ; de l'émotion qui me secouait toute, tellement il me semblait monstrueux qu'on pût mettre en interdit un enfant tel que celui dont je venais de faire la connaissance. Je m'étais mise un peu en retard pour aller le prendre, et il se tenait à la porte de l'auberge où la diligence l'avait déposé, attendant pensivement mon arrivée : je sentis instantanément, à sa vue, que cette même éclatante fraîcheur, ce même véritable parfum de pureté que j'avais, dès le premier moment, respirés auprès de sa sœur, l'environnaient et le pénétraient aussi ; il était incroyablement beau, et Mrs. Grose avait dit vrai : en sa présence, tout sentiment s'abolissait, pour ne plus laisser place qu'à une sorte de tendresse passionnée.

Ce qui, sur-le-champ, me prit le cœur, fut quelque chose de divin que je n'ai jamais rencontré au même degré chez aucun autre enfant : un indescriptible petit air de ne rien savoir de ce monde, hors l'amour. On ne pouvait porter une mauvaise réputation avec une grâce plus innocente, et lorsque j'atteignis Bly avec lui, je me sentais absolument confondue — pour ne pas dire outragée — à l'idée du sous-entendu de l'horrible lettre que je tenais sous clé dans un tiroir de ma chambre.

Aussitôt que je pus, dans le privé, échanger quelques mots avec Mrs. Grose, je lui déclarai que c'était grotesque.

Elle me comprit immédiatement.

— « Vous voulez parler de cette affreuse accusation... »

— « Elle ne tient pas debout. Ma chère dame, regardez-le donc ! »

Elle sourit à ma prétention de découvrir son charme.

— « Je ne fais pas autre chose, je vous assure, mademoiselle ! Qu'allez-vous dire alors ? » ajouta-t-elle immédiatement.

— « En réponse à cette lettre ? » Mon parti était pris. « Rien du tout. »

— « Et à son oncle ? »

Ma réponse fut sèche.

— « Rien du tout. »

— « Et au petit lui-même ? »

Je ne me reconnaissais plus.

— « Rien du tout. »

Elle s'essuya vivement le visage avec son tablier.

— « Alors, je vous soutiens. Nous irons jusqu'au bout ! »

— « Nous irons jusqu'au bout, » répétai-je ardemment, comme un écho. Et je lui tendis la main pour sceller notre contrat. Elle me la retint un moment... puis, de nouveau, le tablier remonta vivement vers son visage.

— « M'en voudriez-vous, mademoiselle, si je prenais la liberté... »

— « De m'embrasser ? Oh non ! » Et je saisis la bonne créature dans mes bras, et après nous être embrassées comme deux sœurs, je me sentis plus énergique et plus indignée que jamais.

Les choses en restèrent là pendant un certain temps. Mais un certain temps si rempli que, pour discerner aujourd'hui la marche des événements, il me faut appeler tout mon art à mon secours. Ce qui me frappe maintenant de stupeur, c'est d'avoir accepté une pareille situation. J'avais entrepris avec ma compagne de tirer la chose au clair, et nous étions décidées à aller jusqu'au bout. Un charme, apparemment, me tenait sous son influence et dissimulait à mes propres yeux les graves et lointaines conséquences de cette tâche. J'étais soulevée par une immense vague de passion et de pitié. Dans mon ignorance, mon aveuglement, — peut-être aussi ma fatuité, — je trouvais tout simple d'assumer la direction d'une éducation de garçon, qui, à tout prendre, n'en était encore qu'à ses débuts. Je suis même incapable de me rappeler aujourd'hui ce que je comptais faire, à la fin des vacances, pour la reprise de ses études. En théorie, il était admis entre nous que je lui donnerais des leçons pendant tout ce bel été, mais je me rends compte maintenant que, durant des semaines, ce fut plutôt moi qui pris les leçons. J'appris tout de suite une chose que ne m'avait pas enseignée ma vie modeste et étouffée : j'appris à m'amuser, même à être amusante, et à ne pas songer au lendemain. C'était la première fois, en quelque sorte, que je jouissais de l'espace, de l'air, de la liberté, de toute la musique de l'été et de tout le mystère de la nature. Et puis, il y avait cette considération dont on m'entourait, et la considération est si douce à savourer ! Ah ! c'était un piège, — non pas préparé, mais dangereux, — un piège tendu à mon imagination, à ma délicatesse, peut-être à ma vanité, à tout ce qui était le plus vulnérable en moi. En un mot je n'étais plus jamais sur mes gardes : je m'abandonnais les yeux fermés.

Les petits me donnaient si peu de mal ! Ils étaient d'une douceur si extraordinaire ! Je me demandais, parfois, — mais sans jamais sortir de ma rêverie décousue, — comment le brutal avenir — tout avenir est brutal — les traiterait, les blesserait peut-être. En eux brillait la fleur de la santé et du bonheur. Et cependant, comme s'ils eussent été de petites altesses, des princes du sang autour desquels, pour être dans l'ordre, tout doit être enclos, discipliné et arrangé, la seule forme d'existence

que mon imagination voyait les années futures leur apporter, était dans un prolongement romantique, et vraiment royal, de leurs jardins et de leur parc. Un charme de paix profonde, rétrospectivement, pare à mes yeux cette première période. Elle m'apparaît comme noyée dans le mystère où les choses se préparent et se rassemblent : le changement qui se produisit fut exactement semblable au bondissement d'un fauve.

Les premières semaines s'étaient écoulées pendant la saison des longs jours : souvent, à leur plus beau moment, j'avais pu jouir de ce que j'appelais « mon heure à moi », l'heure pendant laquelle, les enfants ayant pris leur thé et ayant été se coucher, je pouvais m'accorder un bref entr'acte avant de me retirer moi-même. Quelle que fût mon affection pour mon entourage, cette heure était le moment que je préférais. Et ce que je préférais à tout, c'était, quand le jour tombait, et que les derniers appels des derniers oiseaux s'échangeaient dans les vieux arbres sous le ciel enflammé, de faire un tour dans les parterres et de jouir, avec un sentiment de propriétaire qui me flattait et m'amusait, de la noblesse et de la beauté de ces lieux. C'était un plaisir de me sentir là, tranquille, ayant une tâche à remplir ; sans doute c'en était un, aussi, de penser que ma discrétion, mon simple bon sens et, d'une façon générale, la correction et l'élévation de mon caractère faisaient plaisir — si elle y pensait jamais — à la personne au désir de qui j'avais accédé. Je m'apparaissais sans doute, à mes propres yeux, comme une jeune femme remarquable ; et en effet, il fallait être remarquable pour affronter les événements eux aussi remarquables qui allaient se présenter.

Ce fut un jour, au beau milieu de mon heure de récréation ; les enfants étaient bordés dans leurs lits, et j'étais sortie faire mon tour. L'une des pensées qui m'accompagnaient dans ces flâneries — je ne rougis nullement de le dire aujourd'hui — était que ce serait charmant, aussi charmant que dans un roman, de rencontrer subitement quelqu'un. Quelqu'un apparaîtrait là, au tournant d'une allée, devant moi, et, avec un sourire, me donnerait son approbation. Je n'en demandais pas davantage : qu'il « sût », seulement ; et la seule façon d'être certaine qu'il sût, serait de le lire sur son beau visage, lumineux et bon.

Tout cela était exactement présent à mes yeux — je veux dire l'image que je suscitais — la première fois que se produisit un de ces remarquables événements. C'était à la fin d'un long jour du mois de juin : je m'arrêtai net, au tournant d'un massif, en vue de la maison. Ce qui m'avait clouée au sol, en proie à un bouleversement qu'aucune vision ne suffisait à expliquer, était la sensation que mon imagination, en un éclair, avait pris corps. Il était là ! mais très haut, au-delà de la pelouse, au sommet de la tour où m'avait conduite la petite Flora, le premier matin. Cette tour faisait pendant à une autre tour semblable : c'étaient deux constructions carrées, à créneaux, sans aucun rapport avec le reste de l'architecture ; pour une raison inconnue de moi, on les dénommait, l'une, l'ancienne, l'autre la nouvelle tour. Elles flanquaient deux côtés opposés de la maison, et n'étaient probablement que deux aberrations d'archi-

tecte ; leur fausse antiquité, d'ailleurs, datait de l'époque romantique, déjà devenue du respectable passé. Ce n'était pas à cette hauteur insolite que la silhouette si souvent invoquée par moi semblait le mieux à sa place. Elle produisit en moi, cette silhouette, dans le clair crépuscule, deux vagues d'émotion bien distinctes. En somme, elles ne furent que le sursaut qui suivit ma première, puis ma seconde surprise. La seconde fut la perception violente de l'erreur de la première. L'homme que je voyais n'était pas la personne que j'avais précipitamment cru devoir être là. J'en éprouvai un tel bouleversement de mes facultés visuelles qu'après tant d'années écoulées je ne puis en trouver l'équivalent. Un homme inconnu, dans un lieu solitaire, constitue, on l'admettra, un objet propre à effrayer une jeune personne élevée dans le sein de sa famille, et la silhouette qui se dressait là-bas — quelques secondes suffirent à m'en assurer — ressemblait aussi peu à toute autre personne de ma connaissance qu'à celle dont l'image remplissait mon esprit. Je ne l'avais pas vue à Harley Street, je ne l'avais vue nulle part. De plus, le lieu même, de la façon la plus étrange du monde, s'était transformé, en un instant et par le fait de l'apparition, en une solitude absolue. C'était, — tandis que je m'imprégnais avidement de tout ce que mes sens pouvaient saisir, — c'était comme si tout le reste de la scène eût été frappé de mort. En écrivant ceci, j'entends de nouveau l'intense silence où s'évanouirent les bruits du soir. Les corneilles ne croassèrent plus dans le ciel d'or, et, pendant une indicible minute, l'heure exquise n'eut plus de voix. Mais il n'y avait point d'autre changement dans la nature, à moins que ce n'en fût un de voir, comme je le voyais maintenant, ce personnage avec une si étrange netteté. L'or demeurait dans le ciel, la transparence dans l'atmosphère, et l'homme me regardant par-dessus les créneaux était aussi distinct qu'un portrait dans son cadre. C'est ce qui me fit penser, avec une rapidité extraordinaire, à toutes les personnes qu'il aurait pu être et qu'il n'était pas. Nous nous confrontâmes, à travers l'espace, assez longtemps pour qu'il me fût loisible de me demander intensément qui donc il était, et pour éprouver, devant mon incapacité à me répondre, un étonnement croissant.

La grande question qui se pose plus tard à l'égard de certains faits, c'est, je le sais, d'évaluer le temps qu'ils ont duré. Eh bien, pour le fait en question, il dura — vous pouvez en penser ce que vous voudrez — le temps qu'une douzaine de suppositions (à mon avis, pas meilleures les unes que les autres) se présentassent à mon esprit, pour expliquer l'existence dans la maison, — et surtout depuis quand ? — d'une personne que je n'y soupçonnais pas. Il dura le temps de me froisser un peu, en songeant que, dans ma situation, une telle ignorance n'était pas admissible. Il dura, en tout cas, le temps que ce visiteur (marque étrange de familiarité, il ne portait point de chapeau, je m'en souviens), que ce visiteur pût, de sa place, sembler me fixer, en m'adressant juste la même question, le même regard scrutateur que provoquait sa propre présence. Nous étions trop éloignés l'un de l'autre pour nous parler, mais il vint

un moment où, eussions-nous été plus rapprochés, une apostrophe quelconque, rompant le silence, eût certainement résulté de notre façon, mutuelle et sans détour, de nous dévisager. Il se tenait à l'angle le plus éloigné de la maison, très droit, je le remarquai, ses deux mains appuyées au parapet. C'est ainsi que je le vis, comme je vois les lettres que je trace sur cette page. Puis, exactement une minute plus tard, comme pour renforcer le spectacle, il changea lentement de place, et passa — sans me quitter de son regard fixe — au coin opposé de la plate-forme. Oui, je sentis intensément que, pendant ce déplacement, il ne cessa pas de me regarder, et à cette heure, je vois encore comment, à mesure qu'il marchait, sa main se posait sur les créneaux, les uns après les autres. Arrivé à l'autre angle, il s'arrêta, mais moins longtemps ; et, tout en s'en allant, il continua de me fixer avec insistance. Il s'en alla. Et ce fut tout.

## V

Ce n'était pas que je m'attendisse à ce que les choses en restassent là, car j'étais hors de moi-même. Y avait-il un secret à Bly ? Un mystère d'Udolpho, ou quelque parent aliéné, ou scandaleux, séquestré dans une cachette insoupçonnée ? Je ne saurais dire combien de temps, partagée entre la curiosité et la terreur, je demeurai là où le coup m'avait été porté. Je me rappelle seulement que, lorsque je rentrai dans la maison, la nuit était tout à fait venue. Dans l'intervalle, j'avais certainement été la proie d'une agitation qui m'avait entraînée à mon insu, car j'avais dû faire trois milles, en tournant presque sur place. Je devais plus tard connaître des angoisses tellement pires que je puis dire que mon inquiétude — elle n'en était, ce jour-là, qu'à son aurore — ne me causait qu'un frisson tout humain. Ce qu'il y avait de plus bizarre dans cette inquiétude — d'ailleurs l'aventure entière l'avait été — me fut révélé quand je rencontrai Mrs. Grose dans le hall. Dans le flot de mes souvenirs, cette image revient : l'impression que je reçus, à mon retour en ce lieu brillamment éclairé, si vaste, avec ses panneaux blancs, ses portraits et son tapis rouge, — et le bon regard étonné de mon amie, qui me dit immédiatement que je lui avais beaucoup manqué. A son contact, je me sentis intimement persuadée que, dans sa simple cordialité, elle avait éprouvé une inquiétude très naturelle, qui s'apaisa à ma vue, et ne savait absolument rien qui eût un rapport quelconque avec l'incident. Je n'avais pas prévu que sa bonne figure me remettrait d'aplomb, et je mesurai, en quelque sorte, la gravité de ce que j'avais vu à l'hésitation que j'éprouvais à le raconter. Presque rien, dans toute cette histoire, ne me paraît aussi singulier que mon double sentiment d'alors : une sensation de vraie peur qui commençait à m'envahir, marchant de pair, si je puis dire, avec l'instinct d'épargner ma compagne.

En conséquence, dans ce hall accueillant, et sous son regard, il s'accomplit en moi — pour une raison que j'eusse été alors bien en peine

d'exprimer — une révolution intérieure : je donnai un vague prétexte à mon retard, et, invoquant la beauté de la nuit, l'abondante rosée et mes pieds mouillés, je m'en allai aussi vite que possible dans ma chambre.

Là, ce fut une autre affaire ; là, pendant bien des jours, ce fut une assez drôle d'affaire. Il me fallait quotidiennement, à certaines heures, — et cela au détriment de mes devoirs les plus élémentaires, — aller m'enfermer dans ma chambre pour y réfléchir. Ce n'était pas tant que mon état nerveux excédât ma force de résistance : mais j'éprouvais une crainte extrême d'en arriver à ce point, car la vérité, qu'il me fallait maintenant contempler sous toutes ses faces, était, purement et simplement, que je ne pouvais en aucune façon identifier le visiteur avec lequel j'étais entrée en rapport d'une façon si inexplicable, et cependant, à ce qu'il me semblait, si intime. Je m'étais vite rendu compte qu'il ne me serait pas difficile de percer à jour une intrigue domestique, sans même mener d'enquête formelle, sans éveiller de soupçons. Le choc que j'avais subi avait dû aiguiser mes facultés : au bout de trois jours, après avoir simplement observé les choses de plus près, je fus convaincue que les domestiques ne m'avaient ni trompée, ni prise pour cible d'une plaisanterie, et que quel que pût être celui dont je savais l'existence, rien à son sujet n'était connu autour de moi. Une seule conclusion raisonnable s'imposait : quelqu'un avait pris, ici, une liberté presque monstrueuse.

C'était cela que j'allais me répéter dans ma chambre, quand j'y courais irrésistiblement m'y enfermer à clé, un instant. Tous, collectivement, nous avions subi l'invasion d'un intrus. Quelque voyageur sans scrupule, curieux de vieilles bâtisses, avait pénétré ici, inaperçu, était monté jouir de la vue, de l'endroit le plus favorable, et reparti comme il était venu. S'il m'avait dévisagée si froidement et si audacieusement, cela faisait partie de ses mauvaises manières. Après tout, le bon côté de cette affaire était qu'on ne le reverrait jamais.

Mais ce bon côté des choses ne suffisait pas à les rejeter dans l'ombre : ce qui m'y aidait surtout, c'était la tâche que j'avais à remplir. Car cette tâche charmante était de vivre avec Miles et Flora, et rien ne pouvait me la faire aimer davantage que de sentir que, plus je m'y adonnais, plus j'échappais à mon souci. La séduction de mes petits élèves m'était une joie perpétuelle, et elle suscitait constamment en moi un étonnement nouveau. Comment un travail n'aurait-il pas été charmant qui se présentait comme une œuvre de quotidienne beauté ? C'était tout le romanesque de l'enfance, toute la poésie des salles d'études. Je ne veux pas, bien entendu, dire par là que nous n'étudiions que vers et que fiction : je veux dire qu'il n'y a point d'autres termes pour exprimer le genre d'intérêt que m'inspiraient les deux enfants. Comment décrire cela, sinon en disant qu'au lieu de tomber auprès d'eux dans la mortelle monotonie de l'accoutumance — et quel prodige chez une institutrice, j'en appelle à la confrérie ! — je faisais de perpétuelles découvertes. Evidemment, il y avait une direction où mes pas s'arrêtaient : une profonde obscurité continuait de s'étendre sur la région du séjour de

Miles au collège. Mais j'avais, dès la première heure, reçu la grâce de pouvoir envisager le mystère sans angoisse, car l'enfant lui-même, sans prononcer une parole, l'avait rendu limpide.

Il avait ramené l'accusation à l'absurde, et mes conclusions pouvaient s'épanouir à l'aise, de même que son innocence couleur de rose : il n'était que trop délicat et trop loyal pour le vilain petit monde malpropre des collèges — et il l'avait payé cher.

J'avais fait l'amère réflexion que de donner la sensation d'une individualité différente des autres, de se montrer d'une qualité supérieure, finit toujours par provoquer une vengeance de la majorité, — qui peut même comprendre des directeurs de collège, s'ils sont stupides et intéressés.

Ces enfants possédaient tous deux — c'était leur seul défaut — une douceur qui les rendait — comment dire ? — presque impersonnels, et certainement impossibles à punir. Ils étaient, moralement du moins, comme ces chérubins de l'anecdote, où il n'y avait rien à fouetter. Je me rappelle tout particulièrement avoir eu de Miles l'impression qu'il ne lui était jamais arrivé la plus infinitésimale histoire. Nous n'attendons d'un enfant que peu d' « antécédents », mais il y avait chez ce ravissant petit garçon quelque chose d'extraordinairement sensible, et en même temps d'extraordinairement heureux, qui me frappait — plus qu'en aucune autre créature de son âge que j'aie jamais rencontrée, — comme renaissant de nouveau chaque matin : non, il n'avait jamais souffert, fût-ce une seconde. C'était pour moi une épreuve positive à opposer à l'idée qu'un châtiment réel lui eût jamais été infligé. S'il s'était mal conduit, il aurait été sérieusement « attrapé » — et moi aussi, par contre-coup, j'aurais retrouvé la trace, j'aurais senti la blessure et le déshonneur ; mais je ne pouvais rien reconstituer du tout, donc c'était un ange. Il ne parlait jamais de son collège, ne citait jamais un maître ou un camarade, et moi, de mon côté, j'étais trop dégoûtée de tout cela pour y faire la moindre allusion.

Evidemment, j'étais sous le charme, et le merveilleux de l'affaire est que je savais parfaitement, même à ce moment-là, que je l'étais : mais je m'y abandonnais, c'était un antidote à la souffrance, et j'en éprouvais de plus d'une sorte. Je recevais alors de chez moi des lettres inquiétantes, tout n'y marchait pas bien. Mais auprès de la joie que me procuraient mes enfants, quelle chose m'importait au monde ? C'était la question que je me posais pendant mes hâtives retraites : j'étais éblouie, enivrée de leur beauté.

Un certain dimanche — il faut tout de même avancer dans mon récit — la pluie tomba si fort et si longtemps que nous ne pûmes, comme d'habitude, nous rendre processionnellement à l'église. Aussi, comme le jour s'avançait, je convins avec Mrs. Grose que si le temps s'embellissait, nous irions ensemble à l'office du soir. La pluie cessa heureusement, et je me préparai pour notre promenade, qui, à travers le parc et par la grande route jusqu'au village, était l'affaire de vingt

minutes. Comme je descendais pour rejoindre ma collègue dans le hall, je me souvins d'une paire de gants qui avaient eu besoin de quelques points et les avaient reçus — avec une publicité peu édifiante peut-être — tandis que j'étais avec les enfants à leur thé. On le servait le dimanche, par exception, dans ce temple net et froid, en cuivre et en acajou, qu'était la salle à manger des grandes personnes. C'était là que j'avais laissé tomber mes gants, et j'y retournai les prendre.

Quoique le jour fût assez gris, la lumière de l'après-midi n'avait pas disparu, et elle me permit en passant le seuil, non seulement de reconnaître sur une chaise, près de la grande fenêtre alors fermée, l'objet que je cherchais, mais de percevoir, de l'autre côté de cette fenêtre, une personne qui regardait droit dans la pièce. Un seul pas dans la chambre me suffit : la vision fut instantanée, tout y était. La personne qui regardait droit dans la pièce était celle qui m'était déjà apparue.

Ainsi, il m'apparaissait de nouveau avec, je ne peux pas dire plus de netteté, c'était impossible, mais avec une proximité qui dénotait un progrès dans nos rapports. Devant cette rencontre, je perdis la respiration, je me sentis glacée de la tête aux pieds. Il était le même, il était tout entier le même, et cette fois encore, je ne le voyais qu'à partir de la taille, car bien que la salle à manger fût au rez-de-chaussée, la fenêtre ne descendait pas jusqu'au sol de la terrasse, sur laquelle il se tenait. Son visage était contre la vitre, je le voyais donc bien mieux : l'étrange effet, pourtant, de ce second coup d'œil, fut de me faire surtout sentir combien le premier avait été intense. Il ne resta que quelques secondes, assez pour me convaincre que lui aussi m'avait vue et reconnue : pour moi, c'était comme si j'avais passé des années à le regarder, — comme si je l'avais toujours connu.

Quelque chose cependant arriva, qui ne s'était pas produit l'autre fois : son regard, appuyé sur moi à travers la vitre, et du bout de la pièce, était bien aussi profond, aussi fixe qu'alors, mais il me quitta un instant, pendant lequel je pus le suivre et le voir se poser successivement sur plusieurs objets. Sur-le-champ, le choc d'une certitude foudroyante vint s'ajouter à mon angoisse : ce n'était pas pour moi qu'il était là, il y était venu pour quelqu'un d'autre.

Cette conviction qui me traversa comme un éclair — car c'était bien une conviction, bien que troublée par l'angoisse — produisit en moi le plus singulier effet : une vibration soudaine de courage, une notion de devoir à accomplir, m'ébranlèrent tout entière. Je dis « courage », car, indubitablement, je ne me possédais déjà plus. Je bondis hors de la salle à manger, gagnai la porte d'entrée de la maison, et en un instant je fus dehors ; longeant la terrasse, en courant aussi vite que je le pouvais, je tournai le coin et embrassai toute la façade d'un coup d'œil. Mais le coup d'œil ne me révéla rien : mon visiteur s'était évanoui.

Je m'arrêtai net : dans mon soulagement, je tombai presque à terre. Mais toute la scène me demeurait présente : j'attendais, lui donnant le temps de réapparaître.

Du temps, dis-je, mais combien de temps ? Je ne peux vraiment pas, aujourd'hui, évaluer avec exactitude la durée de ces événements. Sans doute, j'avais alors perdu la notion de la mesure : ils n'ont pu durer le temps qu'ils m'ont semblé durer. La terrasse et tout ce qui l'entourait, la pelouse et le jardin, tout ce que je pouvais voir du parc, étaient vides, d'un vide immense. Il y avait des taillis et de grands arbres, mais je me rappelle ma certitude intérieure bien nette qu'il n'y était point caché. Il était ici, ou nulle part ; si je ne le voyais pas, c'est qu'il n'était pas là. Je m'attachai énergiquement à cette idée, puis, instinctivement, au lieu de retourner comme j'étais venue, j'allai à la fenêtre ; je sentais confusément qu'il fallait aller me placer là même où il s'était mis. Je le fis. J'appuyai mon visage contre la vitre et regardai, comme lui, dans la pièce. Juste à ce moment, comme pour me faire juger quelle avait été la portée de son regard, Mrs. Grose, ainsi que je l'avais fait, entra, venant du hall. J'eus ainsi la répétition parfaite de la scène qui s'était passée. Elle me vit, comme j'avais vu mon propre visiteur. Elle s'arrêta net, comme je l'avais fait. Je lui faisais éprouver quelque chose comme le choc qui m'avait frappée moi-même. Bref, elle regarda de tous ses yeux, puis se retira, exactement comme moi, et je compris qu'elle sortait de la maison pour me rejoindre et que j'allais la voir apparaître. Je demeurai là où je me trouvais et, tandis que je l'attendais, plus d'une pensée me traversa l'esprit. Mais je n'en veux citer qu'une : je me demandais pourquoi, elle aussi, elle semblait bouleversée.

## VI

Oh ! elle me renseigna aussitôt qu'elle émergea, à mes yeux, au coin de la maison.

— « Qu'est-il arrivé, au nom du ciel ? »

Elle était toute rouge et hors d'haleine.

Je ne dis rien avant qu'elle fût tout près.

— « ... Arrivé à moi ? » Sans doute, j'avais une figure extraordinaire. « Cela se voit-il ? »

— « Vous êtes pâle comme un linge... effrayante à voir. »

Je réfléchis : je pouvais sans scrupule, avec un tel prétexte, affronter l'innocence la plus intacte. Mrs. Grose, dans toute la fleur de la sienne, ne pouvait plus compter sur mon désir de la respecter : ce sentiment avait glissé comme un manteau de mes épaules, sans qu'un froissement de ses plis donnât l'éveil, et si j'hésitai un instant, ce ne fut pas avec l'idée de cacher ce que je savais.

Je lui tendis la main, elle la prit ; je m'y cramponnai, me plaisant à la sentir près de moi. Ce fut une espèce de soutien pour moi que le soupir timide exhalé par sa surprise.

— « Vous venez me prendre pour aller à l'église, mais je ne puis y aller. »

— « Est-il arrivé quelque chose ? »

— « Oui. Il faut, maintenant, que vous le sachiez. Avais-je l'air très bizarre ? »

— « Derrière la vitre ? Oh ! vous étiez effrayante. »

— « Voilà, » dis-je. « C'est que j'ai été effrayée. »

Les yeux de Mrs. Grose exprimèrent clairement qu'elle n'avait aucune envie de l'être à son tour, mais que, néanmoins, elle savait trop bien les obligations de son service pour se dérober au partage avec moi de quelque ennui que ce fût. Oh ! oui, c'était bien mon intention qu'elle le partageât.

« C'est à cela qu'est due mon émotion, mon bouleversement : ce que vous avez vu, enfin, tout à l'heure, en me regardant de la salle à manger. Mais ce que j'ai vu moi, immédiatement avant, était bien pis. »

Sa main me serra plus fort.

— « Qu'est-ce que c'était ? »

— « Un homme extraordinaire qui regardait. »

— « Quel homme extraordinaire ? »

— « Je n'en ai pas la moindre idée. »

Mrs. Grose jeta vainement les yeux autour d'elle.

— « Alors... où est-il allé ? »

— « Je le sais encore moins. »

— « L'avez-vous vu déjà ? »

— « Oui... une fois... sur la vieille tour. »

Elle me regarda encore plus fixement.

— « Vous voulez dire que c'est un inconnu ? »

— « Oh ! absolument. »

— « Et, cependant, vous ne m'en avez rien dit ? »

— « Non... pour des raisons... Mais maintenant que vous avez deviné... »

Les yeux ronds de Mrs. Grose supportèrent sans ciller cette affirmation.

— « Ah ! je n'ai pas deviné, » dit-elle, très simplement. « Comment le pourrais-je, si vous-même n'imaginez pas... »

— « Non. Je ne puis rien imaginer du tout. »

— « Et vous ne l'avez jamais vu ailleurs que sur la tour ? »

— « Et, tout à l'heure, là où nous sommes. »

Mrs. Grose regarda de nouveau autour d'elle.

— « Que faisait-il sur la tour ? »

— « Rien que s'y tenir et me regarder en bas. »

Elle réfléchit un instant.

— « Est-ce un gentleman ? »

Je n'eus pas besoin de réfléchir, ce me semble.

— « Oh ! non. »

Elle me considérait avec une stupeur croissante.

— « Alors... ce n'est non plus personne de la maison ?... Personne du village ? »

— « Personne... personne... Je ne vous en ai pas parlé, mais je m'en suis assurée. »

Elle respira, vaguement soulagée. Chose singulière, cela valait donc mieux ? Guère mieux, pourtant...

« S'il n'est pas un gentleman... »

— « Ce qu'il est ? Une abomination ! »

— « Une abomination ? »

— « Il est... Dieu me pardonne si je sais ce qu'il est ! »

Et une fois de plus, Mrs. Grose regarda autour d'elle : elle fixa les yeux sur les lointains qui s'obscurcissaient, puis, revenant à elle, se tourna vers moi, avec une totale inconséquence.

« Il est temps d'aller à l'église ! »

— « Oh ! je suis incapable d'aller à l'église ! »

— « Cela ne vous fera-t-il pas du bien ? »

— « Cela ne *leur* en fera pas. » Et d'un signe de tête, j'indiquai la maison.

— « Aux enfants ? »

— « Je ne puis les quitter maintenant. »

— « Vous avez peur ? »

Je répondis hardiment : « J'ai peur de lui. »

Sur le large visage de Mrs. Grose apparut, pour la première fois, la lointaine et faible lueur d'une intelligence qui s'éveillait, comme l'aube retardée d'une idée qui ne lui venait pas de moi, et qui, d'ailleurs, me demeurait encore tout obscure.

Je me rappelle avoir pensé immédiatement qu'il y avait là quelque chose dont je pourrais tirer parti, et que c'était lié à ce désir qu'elle montra aussitôt d'en savoir davantage.

— « Quand cela se passa-t-il... sur la tour ? »

— « Vers le milieu de ce mois. A la même heure. »

— « Presque à la nuit ? »

— « Oh ! non, loin de là. Je le voyais comme je vous vois. »

— « Alors, comment a-t-il pu s'introduire ? »

— « Et comment a-t-il pu s'en aller ? » Je me mis à rire. « Je n'ai pas eu l'occasion de le lui demander. Ce soir, vous voyez, il n'a pas pu s'introduire. »

— « Il ne fait que regarder ? »

— « J'espère qu'il en restera là ! »

Elle avait lâché ma main. Elle se détourna un peu, j'attendis un instant, puis je déclarai : « Allez à l'église. Adieu. Moi, je dois veiller. »

Elle se tourna lentement vers moi.

— « Craignez-vous quelque chose pour eux ? »

De nouveau, nous échangeâmes un long regard.

— « Pas vous ? »

Au lieu de me répondre, elle s'approcha de la fenêtre, et appliqua son visage contre la vitre.

« Voilà comme il pouvait voir, » continuai-je.

Elle ne bougea pas, mais :

« Combien de temps est-il resté ? » me demanda-t-elle.

— « Jusqu'à ce que j'arrive ici. J'étais sortie pour aller le trouver. »

Mrs. Grose se retourna enfin, son visage était de plus en plus expressif.

— « Je n'aurais pas pu sortir, à votre place. »

— « Moi non plus !... » (et je me mis à rire) « si je n'avais pas eu mon devoir à remplir. »

— « J'ai aussi le mien, » répliqua-t-elle, puis elle ajouta : « A quoi ressemble-t-il ? »

— « Je meurs d'envie de vous le dire. Mais comment faire ? Il ne ressemble à personne. »

— « A personne ? » répéta-t-elle.

— « Il ne porte pas de chapeau. » Et voyant à sa figure que déjà, à ceci, elle reconnaissait, avec une émotion croissante, un signe caractéristique, j'ajoutai rapidement au portrait touche après touche : « Il a les cheveux roux, très roux, frisés serrés, et un visage pâle, d'une coupe allongée, avec des traits réguliers et droits, et de petits favoris assez bizarres, roux comme ses cheveux. Les sourcils sont un peu plus foncés : ils sont particulièrement arqués et paraissent très mobiles. Les yeux sont pénétrants, étranges, horriblement étranges. Mais tout ce que je puis affirmer, c'est qu'ils sont plutôt petits et très fixes. Sa bouche est grande et ses lèvres minces, et, à l'exception des petits favoris, il est entièrement rasé. Il me donne un peu l'impression de ressembler à un acteur. »

— « A un acteur ? »

— « Je n'en ai jamais vu, mais je suppose qu'ils sont comme ça. Il est grand, souple, droit, » continuai-je, « mais un gentleman, oh ! cela, jamais ! »

— « Un gentleman ? » balbutia-t-elle. « Lui, un gentleman ? »

La figure de ma compagne, tandis que je parlais, était devenue toute blanche : ses yeux ronds battirent, et sa bouche s'ouvrit toute grande.

— « Vous le connaissez donc ? »

Elle essaya, visiblement, de se maîtriser.

— « Tout de même, il est beau ? »

Je compris qu'il fallait l'encourager.

— « Remarquablement. »

— « Et habillé ? »

— « Avec les vêtements d'un autre. Ils sont élégants, mais ce ne sont pas les siens. »

Dans un souffle, elle laissa échapper un gémissement affirmatif :

— « Ce sont ceux de notre maître. »

Je saisis la balle au bond.

— « Vous le connaissez donc ? »

Elle défaillit — une seconde seulement.

— « Quint ! » s'écria-t-elle.

— « Quint ? »

— « Peter Quint. Son propre domestique, son valet de chambre, quand il était ici. »

— « Quand notre maître était ici ? »

Encore hors d'elle-même, mais désireuse de m'éclairer, elle accumulait les détails.

— « Il ne portait jamais de chapeau, mais il portait... Enfin, plusieurs gilets ont disparu. Ils étaient ici, tous les deux, l'année dernière. Puis notre maître s'en alla, et Quint resta, seul. »

Je l'écoutais, un peu haletante.

— « Seul ? »

— « Seul avec nous. » Et, comme d'une région plus profonde, elle tira ces mots : « Pour le service. »

— « Et qu'advint-il de lui ? »

Elle retarda si longtemps sa réponse que je me sentis de plus en plus gagnée par le sentiment du mystère.

— « Il partit aussi, » finit-elle par me dire.

— « Pour aller où ? »

A ces mots, son expression devint tout à fait extraordinaire.

— « Dieu sait où ! Il est mort. »

— « Il est mort ! »

Je poussai presque un hurlement. Elle sembla, pour ainsi dire, se carrer dans sa résolution, se planter fermement sur ses pieds pour mieux exprimer l'étrangeté du fait :

— « Oui. Mr. Quint est mort. »

## VII

Bien entendu, il nous fallut plus d'un entretien comme celui-ci pour nous pénétrer des données en fonction desquelles il nous fallait vivre de notre mieux, désormais : ma terrible réceptivité des visions de ce genre, et la connaissance maintenant acquise par ma compagne — connaissance faite à la fois de consternation et de pitié, — de cette réceptivité.

Ce soir-là, après la révélation qui m'avait laissée prostrée pendant près d'une heure, il n'y eut qu'une série de serments et d'engagements mutuels, dans la salle d'études où nous nous étions enfermées pour nous expliquer à fond. Le résultat de cette explication fut simplement de réduire la situation à l'extrême rigueur de ses éléments. Elle, pour son propre compte, n'avait rien vu, pas l'ombre d'une ombre, et en dehors de l'institutrice, personne, dans la maison, n'avait à subir l'épreuve. Cependant, sans paraître douter de ma raison, elle accepta la vérité telle que je la lui affirmais, et finalement elle me témoigna, en cette circonstance, une tendresse mêlée de crainte, une déférence envers mon douteux privilège.

Il fut donc, ce soir-là, définitivement admis entre nous que nous pensions pouvoir supporter ensemble ce que l'avenir nous réservait : et

je n'étais pas convaincue que sa part fût la meilleure, en dépit de son exemption du don fatal. Quant à moi, je crois bien que je savais déjà, autant que le sus plus tard, ce que j'étais de force à affronter pour la protection de mes élèves : mais il me fallut quelque temps pour être tout à fait sûre que mon honnête compagne réalisait pleinement ce que pourrait exiger d'elle un engagement si formidable. J'étais pour elle une étrange société, aussi étrange que celle à laquelle moi-même j'avais eu droit. Mais nous trouvions un grand réconfort à nous rejoindre sur un terrain commun. Je me rappelle parfaitement comment un peu de force me revint, avant que nous nous fussions séparées pour la nuit.

Nous nous étions dit et redit chaque trait de l'aventure.

— « Il cherchait quelqu'un, dites-vous ? Quelqu'un qui n'était pas vous ? »

— « Il cherchait le petit Miles. » Une lumière prodigieuse m'inondait. « Voilà ce qu'il cherchait. »

— « Mais comment le savez-vous ? »

— « Je le sais, je le sais, je le sais ! » Mon exaltation croissait. « Et vous le savez aussi, ma chère ! »

Elle ne le nia point, mais je sentais que je n'avais même pas besoin de cette assurance. Un moment après, elle reprit :

— « Et s'il le voyait ? »

— « Le petit Miles ? C'est ce qu'il désire ! »

De nouveau elle parut profondément bouleversée.

— « L'enfant ? »

— « Dieu nous en garde ! Non, l'homme. Il veut leur apparaître. »

L'idée qu'il pût y arriver était effroyable, et cependant, en une certaine façon, je pouvais l'annihiler. J'avais la certitude absolue que je reverrais encore ce que j'avais déjà vu, mais quelque chose en moi me disait qu'en m'offrant bravement comme seul sujet à cette expérience, en acceptant, en provoquant et en surmontant tout ce qui pouvait arriver, je servirais de victime expiatoire et préserverais la tranquillité de tous les autres membres du foyer. Pour les enfants, en particulier, je parerais les coups et les sauverais complètement. Je me rappelle une des dernières choses que je dis à Mrs. Grose ce soir-là.

— « Je suis frappée du fait que mes élèves ne parlent jamais... »

Elle me regarda fixement tandis que je m'arrêtais, pensive.

— « De lui, et du temps qu'il a passé ici avec eux ? »

— « Ni du temps qu'il a passé avec eux, ni de son nom, de sa présence, de son histoire, en aucune façon. Ils n'y font jamais allusion. »

— « Oh ! la petite demoiselle ne peut pas se rappeler. Elle n'a jamais rien vu ni rien su. »

— « Des circonstances de sa mort ? » Je réfléchis avec une certaine intensité. « Peut-être pas. Mais Miles devrait s'en souvenir, il devrait savoir. »

— « Ah ! ne l'interrogez pas, » laissa échapper Mrs. Grose.

Je lui rendis le regard qu'elle m'avait lancé.

— « N'ayez pas peur. » Je continuais à réfléchir.
— « C'est plutôt curieux. »
— « Qu'il n'ait jamais fait la moindre allusion ? Vous me dites qu'ils étaient grands amis ? »
— « Oh ! pas *lui* ! » déclara Mrs. Grose avec intention. « C'était le genre de Quint... de jouer avec lui... je veux dire, de le gâter. » Elle se tut, un instant, puis ajouta : « Quint prenait trop de *libertés.* »

A ces mots, évoquant subitement une vision de son visage — de quel visage ! — j'éprouvai une nausée de dégoût.
— « Des libertés avec mon garçon ! »
— « Des libertés avec tout le monde ! »

Pour le moment, je renonçai à analyser cette déclaration, et je me fis simplement la réflexion qu'elle pouvait s'appliquer à plusieurs membres de la maisonnée, à la demi-douzaine de servantes et de valets qui appartenaient encore à notre petite communauté. Mais il y avait pourtant là quelque chose d'inquiétant, puisqu'aucune histoire gênante, aucune perturbation ancillaire n'avait, de mémoire d'homme, existé dans la bonne vieille demeure. Elle n'avait ni mauvais renom, ni réputation scandaleuse, et Mrs. Grose, bien évidemment, ne désirait que se cramponner à moi et frissonner en silence. Je la mis cependant à l'épreuve, au dernier moment de la journée. Il était minuit, elle avait la main sur le bouton de la porte, dans la salle d'études, pour prendre congé.

— « Ainsi, vous m'assurez — c'est d'une très grande importance — que sa conduite était indiscutablement mauvaise, — et que c'était une chose admise ? »
— « Oh ! ce n'était pas une chose admise. Moi, je savais... mais pas notre maître. »
— « Et vous ne l'en avez jamais informé ? »
— « Oh ! il n'aimait pas les rapporteurs, détestait les plaintes. Il coupait court à toutes les affaires de ce genre, et si on remplissait son devoir envers lui... »
— « Il ne voulait pas être ennuyé avec le reste ? »
Ceci cadrait assez bien avec l'impression qu'il m'avait donnée : ce n'était pas un monsieur à rechercher les tracas, et il n'était pas toujours très difficile en ce qui concernait quelques personnes de son entourage.
Tout de même, j'insistai auprès de mon informatrice.
— « Je vous réponds que je lui en aurais parlé, moi ! »
Elle sentit la justesse de cet avis.
— « J'ai eu tort, je ne dis pas. Mais la vérité, c'est que j'avais peur. »
— « Peur de quoi ? »
— « Des choses que pouvait faire cet homme. Il était si habile, Quint, si ténébreux ! »
Ces mots me frappèrent plus que, j'imagine, je ne le laissai paraître.
— « Vous n'aviez pas peur d'autre chose ? Pas de son action ?... »

— « De son action ?... » répéta-t-elle avec anxiété et l'air d'attendre autre chose, tandis que je balbutiais :

— « De son action sur d'innocentes créatures, sur de précieuses petites existences. Elle vous étaient confiées. »

— « Non, elles ne l'étaient pas ! » répliqua-t-elle, franchement et douloureusement. « Notre maître avait foi en lui et l'avait installé, parce qu'on le croyait d'une mauvaise santé, et que la campagne lui serait salutaire. Et ainsi, il disait son mot sur tout. Oui... » (elle l'avouait) « même en ce qui les concernait. »

— « Eux ? Cette créature ? » J'étouffai un cri d'horreur. « Et vous pouviez supporter cela ? »

— « Non, je ne le pouvais pas — et même maintenant, je ne le puis pas ! »

Et la pauvre femme fondit en larmes.

A partir du lendemain, ainsi que je l'ai dit, une surveillance rigoureuse les suivit partout : néanmoins, combien de fois, pendant cette semaine, ne revînmes-nous pas passionnément sur ce sujet ? Bien que nous l'eussions discuté à perte de vue ce dimanche soir, je fus encore hantée, surtout aux premières heures de la nuit — car l'on peut imaginer si je dormis, — hantée du soupçon qu'elle ne m'avait pas tout dit. Pour ma part, je n'avais rien dissimulé, mais Mrs. Grose me cachait quelque chose.

D'ailleurs, vers le matin, je me persuadai que ce n'était pas manque de franchise, mais parce que les périls nous environnaient.

Oui, passant et repassant au crible toutes ces choses, il me semble que lorsque le soleil fut haut dans le ciel, j'avais, dans mon trouble et mon agitation, tiré des faits presque tout le sens que, plus tard, de plus cruelles circonstances devaient mettre en lumière. Ce que j'y voyais, avant tout, c'était la sinistre figure de l'homme alors vivant — mort, il pouvait attendre — et des mois qu'il avait passés à Bly ; additionnés, ils représentaient un formidable total. Cette triste période ne s'était close qu'à l'aube d'un jour d'hiver, lorsque, sur la route partant du village, Peter Quint, froid comme la pierre, avait été trouvé par un laboureur qui se rendait aux champs. La catastrophe fut expliquée, superficiellement du moins, par une blessure visible à la tête, blessure qui pouvait avoir été produite — et qui, d'après les témoignages, l'avait réellement été — par un fatal faux pas, qu'une erreur sur le chemin à suivre lui avait fait faire, la nuit, en quittant le cabaret, sur la pente raide couverte de glace au pied de laquelle il avait été trouvé gisant.

La pente glacée, l'erreur de route commise après boire, expliquaient bien des choses ; pratiquement, elles expliquèrent tout, en fin de compte, après l'enquête et d'interminables bavardages. Mais, dans sa vie, il y avait eu un tas de choses : d'étranges périls courus en d'étranges circonstances, de secrets désordres, des vices plus que soupçonnés qui auraient expliqué infiniment plus.

J'ai peine à faire comprendre mon état d'esprit : durant cette période,

je trouvais littéralement de la joie à m'abandonner à l'envolée héroïque que l'occasion exigeait de moi. Je voyais maintenant qu'un service difficile et admirable m'avait été demandé, qu'il y aurait quelque grandeur à montrer — à qui de droit, bien entendu — que je réussirais là où mainte autre aurait échoué. Ce me fut un immense secours — j'avoue que je m'en applaudis quand je porte mes regards en arrière — d'avoir envisagé si fortement et si simplement ma responsabilité. J'étais là pour protéger et pour défendre les petites créatures les plus abandonnées et les plus touchantes du monde, dont la faiblesse appelait à l'aide d'une façon trop explicite à mes yeux. Ensemble, nous étions isolés du monde : nous étions unis dans le même danger. Ils n'avaient que moi... et moi... eh bien, je les avais. En un mot, c'était une occasion magnifique. Cette occasion se présentait à moi sous une image essentiellement concrète : j'étais un écran, il me fallait me tenir devant eux. Ils verraient d'autant moins de choses que j'en verrais davantage. Je me mis à les observer, dans une attente anxieuse, une tension dissimulée qui aurait bien pu, à la longue, me conduire à la folie. Ce qui me sauva, je le vois maintenant, ce fut le tour différent que prirent les choses. L'attente ne dura pas : elle fut remplacée par des preuves épouvantables... Des preuves — oui, je dis des preuves — qui m'apparurent telles à partir du moment où je réalisai pleinement la situation.

Ce moment data d'une certaine heure d'après-midi que je passai dans les parterres avec seulement ma plus jeune élève. Nous avions laissé Miles à la maison, sur le coussin rouge d'une profonde embrasure de fenêtre ; il avait désiré finir son livre, et j'avais été fort heureuse d'encourager une disposition si louable chez un jeune garçon dont le seul défaut était une certaine mobilité irrépressible. Sa sœur, au contraire, s'était montrée ravie de sortir, et je me promenai avec elle une demi-heure, recherchant l'ombre, car le soleil était encore haut, et la journée exceptionnellement chaude. Je remarquai une fois de plus, tandis que nous marchions, combien, comme son frère — et c'était un don charmant de ces deux enfants, — elle savait me laisser à moi-même sans paraître m'abandonner, et m'accompagner sans me gêner le moins du monde. Jamais importuns, ils n'étaient cependant jamais désœuvrés. Toute ma surveillance se bornait à les voir s'amuser énormément sans mon secours : il semblait qu'ils préparassent avec passion un spectacle, et j'y avais un emploi d'ardente admiratrice. Je vivais dans un monde de leur invention : ils n'avaient jamais besoin de recourir à la mienne. Je n'étais requise que pour représenter quelqu'un ou quelque chose de remarquable dans le jeu du moment, et grâce à ma situation supérieure et respectée, ce n'était jamais qu'une sinécure fort douce et extrêmement distinguée. J'ai oublié ce que j'étais, ce jour-là ; je me rappelle seulement que c'était un personnage très important et très paisible, et que Flora jouait intensément. Nous étions au bord du lac, et comme nous avions récemment commencé l'étude de la géographie, le lac était la mer d'Azov. Tout à coup, au milieu de ces éléments divers, surgit en moi la conscience qu'un spectateur intéressé

nous observait de l'autre côté de la mer d'Azov. La façon dont cette conception s'enracina en moi fut bien la chose la plus étrange du monde... à l'exception, toutefois, de celle beaucoup plus étrange encore en laquelle elle se mua bientôt. J'étais assise, un ouvrage quelconque dans les mains — car j'étais je ne sais plus quoi qui pouvait logiquement s'asseoir.

J'étais assise sur le vieux banc de pierre d'où l'on contemplait le lac, et, ainsi installée, je commençai à percevoir avec certitude — bien que sans vision directe — la présence, assez lointaine, d'une tierce personne.

Les vieux arbres, l'épais taillis, donnaient une ombre profonde et délicieuse, mais tout baignait dans l'éclat de l'heure chaude et tranquille. Rien d'ambigu en quoi que ce fût ; en tout cas rien dans la conviction qui se forma en moi, instantanément, sur ce que je verrais au-delà du lac, si je levais les yeux. Ils étaient rivés à la couture qui m'occupait, et je sens encore le spasme de mon effort pour les y maintenir jusqu'à ce que je me sentisse suffisamment calmée pour décider de ce que j'allais faire. Il y avait là un objet étranger, un être dont je contestai le droit à être là, immédiatement et passionnément. Je me rappelle comment je m'énumérai tous les cas possibles, remarquant en moi-même que, par exemple, rien n'était plus naturel que la présence en cet endroit d'un des hommes attachés à la propriété, ou même d'un messager, d'un facteur, d'un garçon, d'un fournisseur du village. Mais cette remarque fit peu d'impression sur ma conviction présente — j'en étais certaine, sans avoir encore levé les yeux.

Pour que je m'assurasse de l'identité positive de l'apparition, il aurait fallu que l'heure de l'action eût sonné à la pauvre horloge de mon courage ; en attendant, avec un effort qui me coûta déjà beaucoup, je transférai mon regard sur la petite Flora qui à ce moment jouait à dix mètres de moi. Un instant, mon cœur cessa de battre, de terreur et d'anxiété, tandis que je me demandais si elle aussi voyait quelque chose ; et je retenais mon souffle, attendant ce qu'un cri, ce qu'un signe naïf et subit, soit de surprise, soit d'alarme, allait me révéler. J'attendis : mais rien ne vint ; puis — et il y a là, je le sens, quelque chose de plus sinistre que dans tout le reste — je fus envahie par le sentiment que, depuis une minute, l'enfant était tombée dans un silence absolu ; j'observai ensuite que, depuis une minute également, elle avait, dans son jeu, tourné le dos à l'étang. Quand je me décidai enfin à lever les yeux sur elle, avec la conviction que nous étions toujours, toutes deux, soumises à une observation directe, voici quelle était exactement sa posture : elle avait ramassé un bout de bois plat, percé d'un petit trou, qui lui avait évidemment suggéré l'idée d'y enfoncer un autre fragment simulant un mât, et pouvait ainsi figurer un bateau.

Ce second morceau, tandis que je l'observais, elle essayait, avec un soin et une attention incroyables, de le faire tenir en place. Quand j'eus vraiment compris ce qu'elle faisait, je me sentis soulevée au point que,

quelques secondes plus tard, je savais que je pouvais maintenant aller plus avant. Alors, une fois de plus, mes yeux changèrent de direction : j'affrontai ce qu'il me fallait affronter.

## VIII

Aussitôt que je le pus, je sautai sur Mrs. Grose, et je ne puis rendre compte d'une manière intelligible de l'angoisse qui me déchira dans l'intervalle. Cependant, je m'entends encore lui crier, en me jetant dans ses bras :

— « Ils savent ! C'est monstrueux ! Ils savent ! Ils savent ! »

— « Et que savent-ils, pour l'amour de Dieu... ? »

Tandis qu'elle m'étreignait, je la sentais incrédule.

— « Mais tout ce que nous savons et Dieu sait quoi de plus. » Puis son étreinte se relâcha, et je commençai mon explication : peut-être seulement alors m'expliquai-je les choses à moi-même avec une complète cohérence.

« Il y a deux heures, au jardin... » (à peine pouvais-je articuler) « Flora a vu ! »

Ces mots frappèrent Mrs. Grose comme si elle avait reçu un coup en pleine poitrine.

— « Elle vous l'a dit ? » murmura-t-elle, suffoquée.

— « Pas un mot. C'est cela qui en fait l'horreur. Elle a gardé cela pour elle. Une enfant de huit ans, cette enfant ! »

Ma stupeur ne pouvait s'exprimer.

Naturellement, l'ébahissement de Mrs. Grose ne faisait que grandir.

— « Alors, comment savez-vous ? »

— « J'étais là, j'ai vu, de mes yeux. J'ai vu qu'elle se rendait parfaitement compte... »

— « Vous voulez dire de sa présence à lui ? »

— « Non : de sa présence à *elle*. »

Je savais bien que mon expression, tandis que je parlais, révélait de prodigieux sous-entendus, car je les voyais se réfléchir lentement sur le visage de ma compagne.

« C'était une autre personne, cette fois-ci, mais encore un être aussi immanquablement voué au mal et à l'horreur... une femme en noir, pâle et effrayante, et avec une telle expression, un tel visage... de l'autre côté du lac. J'étais là, avec la petite, bien tranquille, et puis elle est arrivée. »

— « Elle est arrivée ? Comment, et d'où cela ? »

— « De là d'où ils viennent ! Elle est apparue tout simplement, et s'est tenue debout, mais pas tout près. »

— « Et sans s'approcher ? »

— « Oh ! pour la sensation et l'effet produits, c'était comme si elle eût été aussi près que vous l'êtes. »

Mon amie, cédant à une impulsion singulière, recula d'un pas.

— « Est-ce quelqu'un que vous n'avez jamais vu ? »

— « Non. Jamais. Mais la petite, elle, la connaît. Vous aussi. » Et pour lui prouver que j'avais réfléchi et abouti à une conclusion : « C'est ma devancière, celle qui est morte. »

— « Miss Jessel ? »

— « Miss Jessel. Vous ne me croyez pas ? » insistai-je.

Dans sa détresse, elle se tournait de droite et de gauche.

— « Comment pouvez-vous en être sûre ? »

Dans l'état où étaient mes nerfs, cette question provoqua chez moi un accès d'impatience.

— « Eh bien, demandez à Flora : elle en est sûre, elle. »

Mais je n'avais pas plus tôt prononcé ces mots que je me repris vivement.

« Non, pour l'amour de Dieu, n'en faites rien, elle vous dirait que non, elle mentirait ! »

Mrs. Grose n'avait pas assez perdu la tête pour ne pas protester.

— « Oh ! comment pouvez-vous ?... »

— « Parce que je suis franche. Flora ne désire pas que je sache. »

— « Elle ne le fait que pour vous épargner. »

— « Non, non, il y a là des abîmes, des abîmes ! Plus j'y réfléchis, plus j'y vois de choses, et plus j'y vois de choses, plus elles me font frémir. Je ne puis dire ce que je n'y vois pas — ce que je ne redoute pas. »

Mrs. Grose tenta de me suivre.

— « Vous voulez dire que vous craignez de la revoir ? »

— « Oh ! non. Cela, maintenant, à mes yeux... n'est rien. » Et j'expliquai : « Non, ce n'est pas l'idée de la revoir qui me fait peur. »

Mais ma compagne demeurait toujours pâle.

— « Je ne vous comprends pas. »

— « Ce que je crains, c'est que la petite soit capable de garder cela pour elle — sûrement, c'est ce qu'elle fera — sans que j'en sache rien. »

Devant une telle hypothèse, Mrs. Grose, un instant, parut vaincue : mais bientôt elle se ressaisit, comme poussée par la force positive de l'idée que si nous reculions d'un pas, où ne serions-nous pas entraînées ?

— « Voyons, voyons, il ne faut pas perdre la tête ! Après tout, si cela lui est égal... » Elle essaya même une plaisanterie sinistre : « Peut-être cela lui plaît-il ? »

— « De telles choses, lui plaire, à ce bout d'enfant ? »

— « N'est-ce pas justement une preuve de son innocence bénie ? » demanda bravement mon amie.

Un instant, elle me gagna à son avis.

— « Oui, il faut admettre cela ! Nous y cramponner ! Si ce n'est pas la preuve de ce que vous dites, c'est la preuve de Dieu sait quoi ! Car cette femme est la pire des horreurs. »

Mrs. Grose tint une minute ses yeux fixés à terre ; puis, les relevant enfin :

— « Comment le savez-vous ? » me dit-elle.

— « Vous admettez donc qu'elle l'est ? » m'écriai-je.

— « Dites-moi comment vous le savez ? » répéta-t-elle simplement.

— « Comment je l'ai su ? En la voyant ! A sa façon d'être. »

— « A sa façon de vous regarder, voulez-vous dire — si vicieusement ? »

— « Ma foi non ! Cela j'aurais pu le supporter. Elle ne m'a pas jeté un coup d'œil : elle fixait seulement la petite. »

Mrs. Grose essaya de se représenter la scène.

— « Elle la fixait ? »

— « Avec quels yeux effrayants ! »

Elle me dévisagea comme si les miens eussent pu leur ressembler.

— « Ses yeux exprimaient l'aversion, voulez-vous dire ? »

— « Plût à Dieu... non... bien pis ! »

— « Pire que l'aversion ? »

Elle n'y comprenait plus rien.

— « C'était des yeux d'une détermination incroyable, indescriptible, qui exprimaient une sorte d'intention furieuse. »

Cela la fit pâlir.

— « Comme une intention ? »

— « Une intention de s'emparer d'elle. »

Les yeux de Mrs. Grose rencontrèrent les miens un instant, elle frissonna et marcha vers la fenêtre. Et tandis qu'elle s'y tenait, regardant au dehors, je terminai mon récit :

« Voilà ce que sait Flora. »

Peu après, elle se retourna :

— « Cette personne était en noir, m'avez-vous dit ? »

— « Elle était en deuil — un deuil assez pauvre, presque râpé. Mais — oui vraiment — une beauté extraordinaire. »

Je comprenais maintenant où, pas à pas, j'avais amené la victime de ma confidence : car, visiblement, ces derniers mots la frappèrent particulièrement.

« Oui, vraiment belle, » insistai-je, « étonnamment belle. Mais infâme. »

Elle s'approcha lentement de moi.

— « Miss Jessel... *était* infâme. »

De nouveau, elle prit ma main entre les siennes, la tenant serrée comme pour me fortifier contre le surcroît de frayeur qu'une telle révélation pouvait me causer. « Ils étaient infâmes, tous deux, » dit-elle finalement.

Et une fois de plus, nous regardâmes la vérité en face, durant un instant. Et ce me fut vraiment un secours de voir maintenant les choses sous leur véritable jour.

— « J'apprécie à sa valeur, » lui dis-je, « l'extrême pudeur qui, jusqu'ici, vous a empêchée de parler. Mais l'heure est certainement venue de tout me révéler. »

Elle sembla acquiescer à mes paroles, mais néanmoins toujours en silence. Ce que voyant, je continuai :

« Il faut me le dire maintenant. De quoi est-elle morte ? Allons, il y avait quelque chose entre eux. »

— « Il y avait... tout. »

— « En dépit de la différence ?... »

— « De leurs classes, oui, de leurs conditions. » Elle en faisait douloureusement l'aveu. « Elle était, elle, une dame. »

Je rêvai là-dessus, et je compris.

— « Oui, » repris-je, « elle était une dame. »

— « Et lui, tellement au-dessous d'elle ! » dit Mrs. Grose.

Je sentis qu'il était inutile, en pareille compagnie, d'insister sur la place qu'occupe un domestique dans l'échelle sociale ; mais rien ne m'empêchait d'accepter le taux auquel ma compagne évaluait la déchéance de Miss Jessel. Il y avait la manière, et je l'eus, d'autant plus aisément que j'avais nettement devant les yeux la vision — trop réelle — du valet particulier qui avait été au service de notre patron. Intelligent, oui, et beau garçon : mais aussi, impudent, plein d'assurance, gâté, dépravé.

— « Cet individu était une brute. »

Mrs. Grose réflléchit comme si c'était un peu une affaire de nuances.

— « Je n'ai jamais vu personne comme lui, il faisait ce qu'il voulait. »

— « D'elle ? »

— « D'eux tous. »

C'était maintenant comme si Miss Jessel eût apparu aux yeux mêmes de mon amie. A moi aussi, pour un instant, elle parut aussi distincte que lorsque je l'avais vue auprès de l'étang, et je déclarai avec une grande décision :

— « C'était sans doute qu'elle le désirait aussi. »

Le visage de Mrs. Grose signifia qu'elle l'avait désiré, sans doute, mais elle ajouta :

— « Pauvre femme ! Elle l'a bien payé ! »

— « Alors vous savez de quoi elle est morte ? » demandai-je.

— « Non, je ne sais rien, je désirais ne rien savoir, j'étais bien contente de n'avoir rien su, et j'ai remercié le ciel qu'elle fût hors d'ici ! »

— « Cependant vous aviez alors votre idée ? »

— « Quant à la vraie cause de son départ ? Pour cela, oui ! Elle ne pouvait pas rester. Pensez donc, une institutrice — ici même ! Plus tard, je m'imaginai — je m'imagine encore... et ce que je m'imagine est affreux. »

— « Pas si affreux que ce que je m'imagine, moi ! » répliquai-je. Et sans doute lui laissai-je voir — car ma conviction n'était que trop profonde — une physionomie empreinte du sentiment de la plus amère défaite. Alors, encore cette fois, elle me témoigna la plus touchante compassion, et à cette nouvelle démonstration de bonté, toute ma force de résistance m'abandonna : je fondis en larmes — de même que je

l'avais fait fondre, elle, l'autre fois. Elle me serra sur son sein maternel et mes plaintes débordèrent.

— « Je n'y arrive pas ! » sanglotai-je, désespérément. « Je ne les sauve pas, je ne les protège pas. C'est pis que tout ce que j'avais pu rêver. Ils sont perdus ! »

## IX

C'était vrai, en somme, ce que j'avais dit à Mrs. Grose : il y avait dans cette affaire des abîmes, des possibilités que je n'avais pas le courage de sonder ; de sorte que, lorsque une fois de plus nous nous fûmes unies dans ce sentiment de stupeur que nous inspirait toute l'aventure, nous reconnûmes d'un commun accord qu'il était de notre devoir de résister aux fantaisies extravagantes de l'imagination. Il nous fallait au moins garder notre sang-froid, si tout le reste nous échappait — bien que cela fût difficile devant ce qui, dans cette prodigieuse aventure, semblait le moins discutable.

Tard dans la soirée, alors que toute la maison était plongée dans le sommeil, nous causâmes de nouveau dans ma chambre ; et elle alla jusqu'à reconnaître, sans doute aucun, que j'avais vu, réellement vu, ce que j'avais vu.

Pour l'en convaincre formellement, je n'avais qu'à lui demander comment, si j'avais inventé l'histoire, il m'aurait été possible de faire de chacune des personnes qui m'étaient apparues un portrait révélant, dans leurs moindres détails, les signes particuliers auxquels elle les avait instantanément reconnus. Elle désirait naturellement — on ne pouvait le lui reprocher — étouffer toute l'histoire, et je me hâtai de l'assurer que l'intérêt que j'y portais moi-même avait pris maintenant la forme de la recherche ardente d'un moyen pour y échapper.

Je me rangeai à son opinion que, les visions se répétant — et nous étions certaines qu'elles se répéteraient, — je m'habituerais vraisemblablement au danger, et je déclarai que ce danger était subitement devenu le moindre de mes soucis. C'était mon dernier soupçon qui était intolérable, et cependant, à cette complication même, les dernières heures de la journée avaient apporté un soulagement.

En la quittant, après mon premier accès de désespoir, j'étais naturellement retournée auprès de mes élèves, associant le remède propre à guérir mon bouleversement à cette impression de charme qu'ils dégageaient, impression que j'avais reconnue être une ressource qui ne m'avait encore jamais failli. En d'autres termes, je m'étais simplement replongée dans la société particulière de Flora, et alors je m'aperçus — ce fut presque une ivresse — que sa petite main consciente savait se poser sur le point douloureux. Elle m'avait regardée avec une tendre curiosité, puis m'avait accusée, les yeux dans les yeux, d'avoir pleuré. Je supposais que les vilaines traces de larmes étaient effacées, mais dans l'effusion de cette charité infinie, je me réjouis, littéralement, qu'elles n'eussent pas

entièrement disparu. Contempler le bleu profond des yeux de l'enfant, et accuser leur beauté d'être un piège de précoce habileté, eût été se rendre coupable d'un cynisme auquel, naturellement, je préférais sacrifier mon jugement, et, autant que faire se pouvait, mon inquiétude. Avec la voix de mes jeunes amis résonnant dans l'air, leurs petits corps serrés sur mon cœur, et leurs visages embaumés contre ma joue, tout dans l'univers s'évanouissait — tout, excepté leur enfance et leur beauté. C'était dommage — je le dis une fois pour toutes — que, tout de même, il me fallût faire entrer en ligne de compte les gestes subtils qui, l'après-midi, près du lac, avaient rendu miraculeuse ma maîtrise de moi-même. C'était dommage d'être contrainte d'analyser de nouveau la réalité de ce moment-là, et d'évoquer cette révélation qui m'avait envahie : le sentiment que cette inconcevable communion, surprise par moi, devait être, pour toutes deux, chose d'habitude. C'était dommage que j'eusse à balbutier de nouveau les raisons qui ne m'avaient pas un instant laissé hésiter à croire que la petite fille voyait l'intruse aussi bien que moi, et qu'elle désirait, pour autant qu'elle avait cette vision, me faire croire qu'elle ne l'avait pas — et en même temps, sans rien démasquer d'elle-même, arriver à deviner si, moi, j'avais vu quelque chose. C'était dommage qu'il me fallût récapituler les inquiétantes petites manœuvres avec lesquelles elle avait cherché à détourner mon attention : le très perceptible accroissement de son activité, la plus grande intensité de son jeu, sa chanson, son babillage puéril et son invitation à gambader.

C'était dommage... et cependant, si je ne m'étais pas laissée aller à cet examen — dans le dessein de me prouver qu'il n'y avait rien, — j'aurais laissé échapper les deux ou trois vagues motifs de réconfort qui me restaient. Par exemple, je n'aurais pas pu réitérer à mon amie l'assurance que j'étais certaine au moins de ne pas m'être trahie — ce qui était autant de gagné. Je n'aurais pas, sous l'empire de ma détresse d'esprit, de mon besoin désespéré de savoir — je ne sais vraiment comment m'exprimer, — je n'aurais pas de nouveau imploré un éclaircissement qui ne se pouvait obtenir qu'en mettant ma compagne au pied du mur. Petit à petit, pressée par moi, elle m'en avait déjà dit beaucoup. Mais il restait un mauvais petit coin noir, dont l'ombre venait encore, par moments, me frôler comme une aile de chauve-souris. Et je me rappelle comment, saisissant l'occasion — la maison était endormie et la conjonction de notre danger commun et de notre veille semblaient me venir en aide, — je sentis toute l'importance qu'il y avait maintenant à soulever le dernier pli du rideau.

— « Je ne crois à rien de si épouvantable, » dis-je (je m'en souviens). « Non, non, ma chère, que ce soit clairement établi entre nous, je ne le crois pas. Mais si je le croyais, vous savez, il y a quelque chose que j'exigerais de vous, maintenant, et sans vous épargner le moins du monde, — non, absolument pas. A quoi pensiez-vous quand, au moment de l'arrivée de la lettre, avant que Miles fût revenu du collège, vous me

répondîtes, cédant à mon insistance, que vous ne pourriez pas jurer qu'il ne s'était jamais mal conduit ? Il ne s'est jamais mal conduit pendant ces dernières semaines que j'ai passées avec lui, en le surveillant de si près, il n'a été qu'un imperturbable petit prodige de ravissante et adorable sagesse. Donc, vous auriez très bien pu me donner votre parole — si vous n'aviez pas su qu'il y avait une exception. Qu'était-ce que cette exception, et à quelle circonstance de votre expérience personnelle faisiez-vous allusion ? »

C'était une question assez directe, mais nous n'étions pas en veine de légèretés. En tout cas, avant que nous eussions reçu de l'aube l'avis d'avoir à nous séparer, j'avais ma réponse. Ce qu'avait pensé ma compagne cadrait étrangement avec le reste de l'aventure. C'était — ni plus ni moins — le fait que, durant une période de plusieurs mois, Quint et le petit avaient été perpétuellement ensemble. Un incident avait eu lieu, qui était le témoignage le plus approprié qu'on pût concevoir. Mrs. Grose s'était risquée à critiquer la convenance, à signaler l'incongruité d'une intimité pareille, et, à ce sujet, elle avait été aussi loin qu'une déclaration explicite à Miss Jessel le lui avait permis. Miss Jessel l'avait pris de très haut, en la priant de se mêler de ses affaires, et la brave femme, là-dessus, avait entrepris directement le petit Miles. Ce qu'elle lui dit — je finis par le lui arracher — fut qu'elle aimait bien voir les jeunes messieurs ne pas oublier leur rang.

Après cela, je tins encore davantage à lui arracher la suite.

— « Vous lui avez rappelé que Quint n'était qu'un vulgaire mercenaire ? »

— « Si vous voulez ! Et sa réponse, en premier lieu, ne fut pas belle. »

— « Et en second lieu ? » J'attendis. « Il répéta à Quint vos paroles ? »

— « Non. Pas ça. C'est justement ce qu'il n'aurait fait pour rien au monde. » Elle tenait à me le faire remarquer. « En tout cas, » reprit-elle, « je suis certaine qu'il ne les répéta pas. Mais il nia certaines circonstances. »

— « Quelles circonstances ? »

— « Celles où ils se comportaient comme si Quint était *son* précepteur — et un précepteur de haute volée, — et comme si Miss Jessel n'était chargée que de la petite demoiselle. Je veux dire, quand il s'en allait avec cet individu et passait avec lui des heures entières. »

— « Il a éludé votre question ? Il a dit qu'il ne l'avait pas fait ? »

Son acquiescement fut assez clair pour me permettre d'ajouter un moment après :

« Je vois : il a menti. »

— « Oh ! » murmura Mrs. Grose.

Ce murmure suggérait que la chose importait peu, et elle le fortifia de la remarque suivante : « Voyez-vous, après tout, c'était indifférent à Miss Jessel ; elle ne le lui défendait pas. »

Je réfléchis.

— « Vous présenta-t-il cela comme une justification ? »

Elle lâcha pied, encore une fois.

— « Non, il ne m'en a jamais parlé. »

— « Il ne vous a jamais parlé d'elle par rapport à Quint ? »

Elle rougissait visiblement, voyant où je voulais en venir.

— « Enfin, jamais il ne montra qu'il savait quelque chose à ce sujet. Il nia, » répéta-t-elle, « il nia. »

Seigneur, comme je la pressais maintenant !

— « Ainsi, vous vous rendiez compte qu'il savait ce qui se passait entre ces deux misérables ? »

— « Je ne sais pas, je ne sais pas, » gémit la pauvre femme.

— « Si, vous savez, ma pauvre amie, » répliquai-je, « seulement vous n'avez pas ma terrible audace d'imagination et vous cachez — par timidité, par pudeur et par délicatesse — jusqu'à cette impression qui, dans le passé, quand toute seule vous soupçonniez et tâtonniez en silence, vous rendait plus malheureuse que tout le reste ! Mais je finirai bien par vous l'arracher. Il y avait donc quelque chose chez l'enfant, » continuai-je, « qui vous faisait croire qu'il couvrait et dissimulait leurs relations ? »

— « Oh ! il ne pouvait pas empêcher... »

— « Que vous n'appreniez la vérité ? Je le pense bien. Mais, grand Dieu !... » (et ma pensée m'emportait) « comme cela montre ce qu'ils avaient pu arriver à faire de lui ! »

— « Ah ! rien qui ne soit redevenu bien aujourd'hui ! » plaida lugubrement Mrs. Grose.

— « Je ne m'étonne plus de votre air étrange, » continuai-je, « lorsque je vous parlai de la lettre envoyée par le collège ! »

— « Je me demande si j'avais l'air aussi étrange que vous, » rétorqua-t-elle avec une énergie familière. « Et s'il était alors aussi mauvais que vous voulez bien le dire, comment se fait-il qu'il soit maintenant un ange ? »

— « C'est vrai — s'il était un misérable à l'école... Comment, comment cela se peut-il ? Eh bien, » lui dis-je, éperdue, « il faudra me le redemander, bien qu'il faille laisser passer quelque temps avant que je puisse vous répondre. Mais redemandez-le-moi ! » criai-je, de telle façon qu'elle me regarda, stupéfaite, « il y a des directions où je ne veux pas m'engager pour le moment... » Et je revins au premier exemple cité par elle, celui auquel elle venait de faire allusion : la possibilité, rassurante chez notre garçon, de commettre une faute à l'occasion. « Si Quint — je pense à la remontrance que vous fîtes au moment dont vous parliez, — si Quint était un vulgaire mercenaire, je devine que l'une des choses que Miles vous répondit fut que vous en étiez une autre. »

Là encore, son acquiescement fut tel que je continuai : « Vous lui avez pardonné cela ? »

— « Ne l'auriez-vous pas fait ? »

— « Oh ! si. » Et, dans la paix nocturne, quelque étrange que pût paraître une telle hilarité, nous ne pûmes nous empêcher de rire. Puis je continuai : « En tout cas, pendant qu'il était avec l'homme... »

— « Miss Flora était avec la femme et ça leur convenait à tous. »

Et à moi aussi, cela n'allait que trop bien : j'entends que cela me semblait aller trop bien avec le soupçon mortel que je travaillais justement à étouffer. Mais je réussis à brider l'expression de ma pensée si bien que, pour l'instant, je ne donnerai point d'autre éclaircissement que ma dernière phrase à Mrs. Grose : « Je vous avoue que ce que vous me dites de son mensonge et de son insolence me semblent des symptômes moins encourageants que je n'espérais de la révélation en lui de la nature humaine. Tout de même, » fis-je, rêveuse, « j'en tiendrai compte, car, plus que jamais, je sens qu'il faut veiller. »

L'instant d'après, je me surpris à rougir en voyant, à l'expression du visage de mon amie, combien elle lui avait plus complètement pardonné que son anecdote ne portait ma propre tendresse à le faire. Elle marqua plus particulièrement ce sentiment quand, à la porte de la salle d'études, elle me quitta.

— « Sûrement, vous ne l'accusez pas... »

— « D'entretenir un commerce qu'il me dissimule ? Ah ! rappelez-vous que, jusqu'à nouvel ordre, je n'accuse personne. » Et, avant de refermer sur elle la porte — elle se préparait à rejoindre son propre domicile : « Je n'ai qu'à attendre, » prononçai-je, en manière de conclusion.

## X

Et j'attendis. J'attendis, et les jours, en passant, emportaient un peu de ma consternation. De fait, un très petit nombre de ces jours — pendant lesquels je ne perdis pas mes élèves de vue, et qui furent d'ailleurs dépourvus d'incidents — suffirent pour passer sur les rêveries amères, et même sur les odieux souvenirs, comme un coup d'éponge. J'ai parlé de la fascination de leur extraordinaire grâce enfantine comme d'un sentiment auquel je me sentais intimement sollicitée de m'abandonner, et l'on croira sans peine que je ne négligeai pas d'aller quérir à cette source le baume désiré. Mon effort pour lutter contre la lumière qui se faisait dans mon cerveau était plus étrange que je ne puis dire. Cependant la tension eût été plus grande encore si le succès ne l'eût pas si fréquemment récompensée. Je me demandais souvent comment mes petits élèves ne devinaient pas que je pensais d'eux de singulières choses ; le fait que ces singulières choses les rendissent plus intéressants encore ne m'aidait pas à les conserver dans l'ignorance. Je tremblais qu'ils ne s'aperçussent combien plus immensément intéressants ils étaient devenus. En tout cas, même en mettant les choses au pis, ainsi que je n'y étais que trop encline, toute ombre jetée sur leur innocence — pauvres petites créatures

prédestinées ! — ne constituait qu'une nouvelle raison d'aller au-devant des responsabilités.

Il y avait des moments où, poussée par une impulsion irrésistible, je ne pouvais m'empêcher de les saisir et de les serrer dans mes bras ; et aussitôt, je songeais : « Que vont-ils penser ? Ne me suis-je pas trahie ? » Discuter jusqu'à quel point je pouvais me livrer ne m'entraînerait-il pas en de tristes et folles complications ?

La vraie raison, je le sentais, des heures de paix que je goûtais encore, était que le charme personnel de mes petits amis exerçait son ensorcellement, même s'il était effleuré du soupçon d'hypocrisie. Car, s'il ne m'échappait pas que les brèves explosions de ma tendresse pouvaient, à l'occasion, exciter leurs soupçons, je me souviens aussi de m'être demandé s'il n'y avait pas quelque chose de singulier dans le développement indéniable de leurs propres démonstrations. Ils furent pour moi, pendant cette période, d'une tendresse extravagante et anormale ; ce n'était après tout, me disais-je, que la gracieuse réplique d'enfants habitués tant à l'adoration qu'à l'admiration. Cet hommage, dont ils étaient si prodigues, eut le même excellent effet sur ma nervosité que si jamais je ne les eusse — si j'ose dire — pris la main dans le sac. Jamais, je crois, ils ne m'avaient témoigné un tel désir de faire quelque chose pour leur pauvre protectrice : je veux parler de leur ardeur à la distraire, à l'amuser, à lui préparer des surprises ; on lui faisait la lecture de certains passages, on lui racontait des histoires, on lui jouait des charades, on sautait sur elle sous divers déguisements — animaux ou personnages historiques, — et par-dessus tout, on la surprenait par les « morceaux » secrètement appris par cœur que l'on pouvait réciter interminablement. Je n'arriverais jamais — même si je me laissais emporter par le flot de mes souvenirs — à reproduire le prodigieux commentaire secret dont j'accompagnais, à les faire déborder, les heures déjà si pleines de notre vie commune. Dès le début, ils avaient montré une facilité, une disposition à tout apprendre, qui, sous une impulsion nouvelle, produisait des fruits remarquables. Ils accomplissaient avec amour leurs tâches enfantines, ils s'amusaient — pour le plaisir d'exercer leur don — à de menus miracles de mémoire que je ne leur aurais jamais imposés. Ce n'était pas seulement des tigres ou des Romains qui surgissaient devant moi, mais des personnages de Shakespeare, des astronomes, des navigateurs. Le cas était tellement particulier qu'il contribua, pour beaucoup sans doute, à me mettre dans un état d'esprit que j'ai peine aujourd'hui à m'expliquer autrement. Je fais ici allusion à la quiétude anormale dans laquelle je laissais dormir la question d'une nouvelle école pour Miles. Tout ce que je me rappelle, en effet, à ce sujet, c'est que je me contentais pour le moment de laisser cette question de côté — et que cette attitude devait naître de l'impression produite en moi par ses preuves perpétuelles et frappantes d'intelligence ; il était trop doué, trop brillant pour qu'une pauvre petite institutrice, une modeste fille de pasteur pût lui être utile : et le plus étrange était la sensation qui, si j'avais osé

l'analyser, se serait nettement formulée : il était soumis à une influence qui agissait comme un ferment prodigieux dans sa jeune vie spirituelle.

S'il était aisé d'admettre, cependant, qu'un garçon comme lui pût retarder sans inconvénient son entrée dans un collège, il était au moins aussi évident que le fait de mettre à la porte un tel garçon constituait un mystère inexplicable. J'ajoute que, dans leur société — et j'avais soin maintenant de ne presque jamais les quitter, — je ne pouvais suivre longtemps aucune piste. Nous vivions dans un tourbillon de musique, de tendresse, de réussite et de représentations théâtrales. Les dispositions musicales des deux enfants étaient des plus remarquables, mais l'aîné avait tout particulièrement le don merveilleux de se rappeler et de répéter ce qu'il avait entendu. Le piano de la salle d'études résonnait de mille fantastiques improvisations, et, à défaut de musique, c'était des conciliabules dans les coins — puis l'un d'eux, au comble de l'animation, disparaissait pour revenir sous un aspect nouveau. J'avais eu moi-même des frères, et ce n'était pas une révélation pour moi que l'esclavage idolâtre des petites filles envers les petits garçons. Ce qui était plus surprenant, c'était qu'il y eût au monde un garçon qui éprouvât tant de considération pour un âge, un sexe et une intelligence inférieurs. Ils étaient extraordinairement unis, et dire qu'ils ne se plaignaient jamais l'un de l'autre, ni ne se disputaient, n'est que donner une louange bien grossière à leur exquise intimité. Quelquefois, peut-être — quand je me laissais aller à une défiance vulgaire, — je découvrais chez eux des traces de petits complots grâce auxquels l'un me tenait occupée pendant que l'autre s'échappait. Dans toute diplomatie il y a, je suppose, un côté naïf, et si mes élèves se jouaient de moi, c'était sûrement avec le minimum de vilenie ; mais alors, ce fut dans l'autre région que la vilenie se manifesta.

Je vois bien que je m'attarde : mais enfin il me faut faire mon horrible plongeon. En poursuivant le récit de ce que je vis de hideux à Bly, je renouvelle mon ancienne souffrance ; de nouveau, je suis jusqu'au bout la terrible route. Il vint soudainement une heure après laquelle, quand je regarde en arrière, tout me paraît n'avoir plus été que douleur ; mais me voici enfin au cœur du drame, et, pour achever ma tâche, le mieux est sans doute d'avancer franchement.

Un soir — rien ne vint m'avertir, rien ne m'y prépara, — un soir, à nouveau, je sentis passer sur moi ce souffle glacé du premier soir de mon arrivée. La sensation, la première fois, avait été beaucoup plus légère, et elle ne m'aurait sans doute laissé aucun souvenir si mon séjour postérieur n'avait été à ce point troublé. Je ne m'étais pas couchée : je lisais, assise, à la lueur de deux bougies. Il y avait à Bly une chambre entière remplie de vieux livres, parmi lesquels se trouvaient quelques romans du XVIII<sup>e</sup> siècle. Assez célèbres pour que leur mauvaise réputation ne pût plus être mise en doute, ils ne l'étaient pas assez cependant pour avoir pénétré, fût-ce sous la forme d'un exemplaire dépareillé, jusqu'à mon foyer écarté. Ils avaient excité en moi une curiosité inavouée

et juvénile. Je me souviens que le livre que je tenais était l'« *Amelia* » de Fielding, et que j'étais tout à fait éveillée. Je me souviens aussi d'avoir eu une vague idée qu'il était horriblement tard, et que je ne voulais pas interroger ma montre, et puis je me représente encore les rideaux blancs enveloppant, à la mode de ce temps-là, la tête du petit lit de Flora, et protégeant, ainsi que je m'en étais déjà assurée, la parfaite tranquillité de son sommeil enfantin. En un mot, je me rappelle qu'en dépit du vif intérêt que je prenais à ma lecture, je me trouvai, comme je venais de tourner une page, avoir perdu subitement le fil de l'histoire, et fixant la porte de ma chambre, les yeux levés de dessus mon livre. Un instant, je demeurai aux écoutes : cette vague sensation, éprouvée la première nuit, que quelque chose d'indéfinissable remuait dans la maison, me la ferma à clef.

A travers la fenêtre ouverte, une brise légère agitait doucement le store à demi baissé. Alors, avec toutes les marques d'un sang-froid qui eût été magnifique à constater, si quelqu'un se fût trouvé là pour l'admirer, je posai mon livre, me levai, et, prenant un bougeoir, je sortis tout droit de la chambre ; lorsque je fus dans le corridor, dont ma lumière dissipait à peine les ténèbres, je tirai silencieusement la porte à moi et la fermai à clef.

Je ne puis, actuellement, dire à quel mobile j'obéissais ni quel but je poursuivais, mais je m'avançai tout droit le long du corridor, tenant mon bougeoir levé, jusqu'à ce que j'arrivasse en vue de la haute fenêtre qui dominait le vaste tournant de l'escalier. Alors, tout d'un coup, je me rendis compte de trois choses : pratiquement parlant, ma perception en fut simultanée, cependant ces éclairs se succédèrent. A la suite d'un brusque mouvement, ma bougie s'était éteinte, et, par la fenêtre dépourvue de rideaux, je m'aperçus que la nuit finissait et que le jour naissant diffusait une vague lumière. Je n'eus pas besoin de cette lumière pour savoir, la seconde d'après, qu'il y avait une forme humaine dans l'escalier. Je parle de successions d'idées, mais il ne me fallut pas un long moment pour me remettre en état d'affronter une troisième rencontre avec Quint. L'apparition avait atteint le palier du milieu de l'étage, elle était par conséquent à l'endroit le plus proche de la fenêtre quand, à ma vue, elle s'arrêta net. C'était bien Quint. Il me dévisagea — exactement comme il m'avait dévisagée du haut de la tour et à travers les vitres du rez-de-chaussée. Il me reconnut, de même que je l'avais reconnu, et ainsi nous demeurâmes en face l'un de l'autre, dans l'aube froide et grise, avec une lueur tombant de la haute fenêtre et une autre qui venait du parquet de chêne luisant, nous fixant l'un l'autre avec la même intensité. A ce moment il était, au sens le plus absolu, une vivante, une détestable, une dangereuse présence. Mais ce n'était pas là la merveille des merveilles — ce rang éminent, je le réserve à une autre constatation : au fait que la peur, indiscutablement, m'avait quittée, et qu'aucune puissance en moi ne se refusait à le rencontrer et à l'affronter.

Après ce moment extraordinaire, je connus certes bien des angoisses,

mais Dieu merci, jamais plus de terreur. Et il savait que je n'en avais point : au bout d'un instant, j'en possédais la magnifique certitude. Je sentis, avec une confiance ardente et indestructible, que si je pouvais tenir une minute, je cesserais — au moins pour un temps — d'avoir rien à craindre de lui, et de fait, pendant cette minute, cela fut aussi vivant, aussi atroce qu'une rencontre réelle. Atroce justement parce que c'était naturel, aussi naturel qu'eût pu l'être, à ces heures matinales, dans une maison endormie, la rencontre d'un ennemi, d'un aventurier, d'un criminel. Seul, le mortel silence de ce long regard, si proche, que nous fixions l'un sur l'autre, donnait à toute cette horreur, si monstrueuse qu'elle fût, son unique touche de surnaturel. Eussé-je rencontré un assassin à cette heure, et en ce lieu, au moins nous serions-nous parlé. Quelque chose de vivant se serait passé entre nous. Si rien ne s'était passé, l'un, au moins, aurait bougé.

Ce moment se prolongea tellement qu'il s'en fallait de peu que je ne me misse à douter d'être moi-même en vie. Je ne puis exprimer ce qui s'ensuivit qu'en disant que le silence même — ce qui, en un certain sens, témoigne de mon énergie, — le silence devint l'élément au sein duquel je vis sa forme disparaître. Je la vis se détourner — comme j'aurais pu voir faire au misérable à qui elle avait appartenu, au reçu d'un ordre, — je la vis — mes yeux attachés sur le dos ignoble qu'aucune gibbosité n'aurait pu défigurer davantage, — je la vis passer tout le long de l'escalier et gagner l'ombre dans laquelle le tournant se perdait.

## XI

Je demeurai quelque temps en haut de l'escalier, me pénétrant peu à peu de la notion que mon visiteur n'était plus là. Puis je retournai dans ma chambre. La première chose qui frappa ma vue, à la lumière de la bougie que j'avais laissée allumée, fut que le petit lit de Flora était vide ; et ceci me coupa net la respiration, et me frappa de toute la terreur que, cinq minutes auparavant, j'avais réussi à maîtriser. Je bondis là où je l'avais laissée couchée — le petit couvrepied de soie et les draps étaient dérangés, les rideaux blancs avaient été soigneusement tirés dans l'intention de me tromper ; mais au bruit de mes pas — quel inexprimable soulagement ! — un autre bruit répondit : je remarquai que le store de la fenêtre remuait, et l'enfant, baissée comme pour jouer, émergea, toute rose, de l'autre côté. Elle se tenait là, avec sa toute petite chemise de nuit et sa très grande candeur ; ses pieds étaient roses et ses cheveux d'or brillaient. Elle avait un air intensément grave, et jamais encore je n'avais ressenti de telle façon l'impression de perdre un avantage récemment acquis (cet avantage dont le frisson vainqueur avait été si prodigieux), que lorsque j'eus compris qu'elle m'adressait ce reproche : « Méchante que vous êtes, où avez-vous été ? » Au lieu d'accuser son indiscipline, c'était moi qui me trouvait sur la sellette, et qui donnais

des explications. D'ailleurs, ses propres explications à ce sujet étaient pleines de la simplicité la plus charmante et la plus animée. Elle s'était soudainement rendu compte que je n'étais plus là, et elle avait sauté de son lit pour voir ce que j'étais devenue. Saisie de joie en la revoyant, je tombai sur une chaise, sentant pour la première fois un peu de faiblesse, et elle courut gentiment jusqu'à moi, grimpant sur mes genoux, livrant à la pleine lumière de la bougie son merveilleux petit visage encore gonflé de sommeil. Je me vois, fermant les yeux un instant, exprès, volontairement, devant l'excès de beauté que me déversaient ses prunelles bleues.

— « Vous cherchiez à me voir à travers la fenêtre ? » dis-je. « Vous pensiez que je me promenais dans le jardin ? »

— « Eh bien, vous savez... je pensais qu'il y avait quelqu'un. » Elle me décocha cette phrase toute souriante, sans broncher. Ah ! comme je la regardais !

— « Et avez-vous vu quelqu'un ? »

— « Ah ! non, » répliqua-t-elle. Privilège de l'inconséquence enfantine, elle semblait en être presque fâchée, bien qu'à sa légère accentuation du « non » se mêlât une douceur prolongée.

A ce moment, et dans mon état nerveux, j'étais convaincue qu'elle mentait et je fermai les yeux de nouveau, dans mon trouble d'avoir à choisir parmi les trois ou quatre réponses qui me venaient à l'esprit. L'une me tenta un instant, avec une force si singulière que, pour y résister, je serrai ma petite fille d'une étreinte furieuse, qu'elle subit, d'une façon surprenante, sans un cri ou un signe de frayeur. Pourquoi ne pas m'expliquer avec elle, et en finir ? Pourquoi ne pas lui lancer tout en plein visage, ce ravissant et lumineux petit visage ?

« Vous voyez, vous voyez — vous ne pouvez nier que vous voyez — vous soupçonnez déjà que je le crois. Alors pourquoi ne pas vous confesser franchement, de sorte qu'au moins nous puissions porter le secret ensemble et, peut-être, dans l'étrangeté de notre destin, découvrir où nous en sommes et ce que cela signifie ? »

Hélas ! cette sollicitation tomba comme elle était venue. Si j'y avais immédiatement succombé... je me serais épargné ce qui suivit. Mais au lieu de cela, je sautai de nouveau sur mes pieds, regardai son lit et m'engageai dans un lamentable juste milieu.

— « Pourquoi avez-vous tiré les rideaux pour me faire croire que vous étiez encore là ? »

Flora réfléchit candidement, puis, avec son divin petit sourire :

— « Parce que je n'aime pas vous faire peur. »

— « Mais si, selon votre idée, j'étais sortie ? »

Elle refusa absolument de se laisser troubler : elle regardait la flamme de la bougie comme si la question était hors de propos — ou tout au moins aussi impersonnelle — que de savoir quoi mettre au corbillon ou combien font neuf fois neuf. « Oh ! » répondit-elle enfin, avec un

bon sens inattaquable, « vous savez bien que vous pouviez revenir d'un moment à l'autre, ma bonne, et c'est ce que vous avez fait. »

Et peu après, lorsqu'elle se fut recouchée, je dus, pour lui donner la preuve de l'utilité de mon retour, demeurer longtemps assise presque sur elle, en lui tenant la main.

Vous pouvez vous représenter ce que furent mes nuits à partir de ce jour. Il m'arrivait fréquemment de rester debout jusqu'à je ne sais quelle heure, je saisissais les moments où l'enfant dormait, à n'en point douter, pour me glisser dehors et parcourir silencieusement le corridor. J'allai même jusqu'à l'endroit où j'avais rencontré Quint la dernière fois. Mais je ne l'y rencontrai plus jamais, et aussi bien je puis dire tout de suite que je ne le vis plus jamais dans la maison. Je faillis, cependant, faire sur l'escalier une autre rencontre. Il m'arriva une fois, tandis que, d'en haut, j'y plongeais mes regards, de reconnaître la présence d'une femme, assise sur l'une des dernières marches ; elle me tournait le dos : son corps plié en deux et sa tête dans ses mains avaient l'attitude de la douleur.

Je n'étais là que depuis un instant quand elle disparut, sans me regarder. Malgré cela, je savais exactement quel affreux visage elle aurait pu montrer. Et je me demandai si, me trouvant au-dessous d'elle au lieu d'être au-dessus, j'aurais marché à sa rencontre avec le même sang-froid que j'avais déployé dernièrement envers Quint. Ah ! les occasions de montrer son sang-froid ne manquaient pas ! La onzième nuit après ma rencontre avec ce personnage — je les comptais maintenant, — j'eus une alerte qui faillit dépasser mes forces. Ce fut vraiment, par sa qualité particulière d'inattendu, le bouleversement le plus violent que j'eusse encore éprouvé. C'était justement la première nuit de cette période où, lassée de mes veilles répétées, j'avais cru qu'il m'était loisible de me coucher à mon ancienne heure sans être taxée de négligence.

Je dormis immédiatement, et, ainsi que je le sus plus tard, jusqu'à une heure environ. Mais, sortant soudain du sommeil, je m'assis sur mon lit aussi éveillée que si quelqu'un était venu me secouer.

J'avais laissé une lumière allumée, elle était éteinte, et je sentis en moi la certitude que c'était Flora qui l'avait soufflée. Cela me jeta en bas de mon lit, et, dans l'obscurité, j'allai droit jusqu'au sien : je m'aperçus qu'elle l'avait quitté. Un regard vers la fenêtre m'éclaira davantage — et une allumette que je frottai compléta le tableau.

L'enfant s'était levée, une fois de plus, et de nouveau, soit pour regarder quelque chose, soit pour répondre à quelqu'un, elle s'était blottie derrière le store et guettait dans la nuit. Qu'elle fût maintenant en train de voir quelque chose — ce qui n'avait pas eu lieu la dernière fois, je m'en étais assurée, — me fut prouvé par le fait que rien ne la dérangea : ni la lumière que j'avais rallumée, ni les mouvements précipités avec lesquels je passai mes pantoufles et m'enveloppai d'un manteau. Cachée,

protégée, absorbée, elle s'appuyait, évidemment, sur le rebord de la fenêtre — laquelle s'ouvrait en dehors — et se livrait tout entière à sa contemplation. Une grande lune paisible lui venait en aide et ç'avait été une raison de plus pour hâter ma décision. Je le savais : elle était face à face avec l'apparition que nous avions rencontrée près du lac, et pouvait communiquer avec elle comme elle n'avait alors pas pu le faire. Quant à moi, il me fallait maintenant atteindre à travers le corridor, sans déranger l'enfant, une autre fenêtre avec la même vue. Je gagnai la porte sans être entendue, je sortis, la fermai, et de l'autre côté j'écoutai si quelque son se faisait entendre.

Tandis que j'étais là, dans le couloir, mes yeux tombèrent sur la porte de son frère, qui n'était qu'à dix pas, et qui d'une manière inexprimable éveillait de nouveau en moi cette étrange impulsion que j'ai appelée ma tentation. Qu'arriverait-il si j'entrais tout droit et allais à sa fenêtre à lui ? Si, me risquant à dévoiler le motif de ma conduite à sa stupéfaction de gamin, je me trouvais jeter le lasso de mon audace à travers le reste du mystère ? J'étais possédée de cette idée au point de m'avancer jusqu'à son seuil. Là je m'arrêtai, de nouveau.

L'oreille tendue à l'extrême limite de mes forces, je me figurais des choses prodigieuses ; je me demandais si son lit aussi était vide, et lui aussi secrètement à l'affût. Cela dura une minute silencieuse et profonde, à l'expiration de laquelle l'impulsion m'avait abandonnée. Il pouvait être innocent. Le risque était monstrueux : je me détournai. Oui, certes, il y avait un être au milieu des parterres : un être qui rôdait pour obtenir un regard, un visiteur auquel Flora répondait. Mais ce visiteur n'avait pas affaire à mon garçon. De nouveau, j'hésitai — mais pour d'autres raisons — et seulement quelques secondes : mon choix était fait.

Les chambres vides ne manquaient pas à Bly, toute la question était de choisir la bonne. Tout à coup, je me rendis compte que la meilleure était la chambre d'en bas — encore assez élevée au-dessus des jardins — et située dans cet angle massif de la maison que j'ai déjà désigné sous le nom de vieille tour. C'était une grande chambre carrée, meublée avec pompe en chambre à coucher, que ses dimensions extravagantes rendaient si incommode qu'on ne l'avait pas occupée depuis des années, mais, toujours entretenue par Mrs. Grose, elle était dans un ordre merveilleux. Je l'avais souvent admirée, et j'en connaissais la disposition. Après avoir dominé la petite angoisse que me causa la première bouffée d'air froid, je traversai la chambre abandonnée pour aller tout tranquillement déverrouiller l'un des volets intérieurs. Cela fait, je relevai le store sur la vitre, sans bruit, et y appliquant mon visage il me fut facile, l'obscurité du dehors étant beaucoup moins profonde que celle de la chambre, de constater que la place était bien choisie. Ensuite, je vis quelque chose de plus.

La lune, qui rendait la nuit extraordinairement claire, me laissa voir sur la pelouse une personne, estompée par l'éloignement, qui se tenait immobile et comme fascinée, regardant en direction de l'endroit où je

me trouvais — non vers moi mais vers quelque chose qui, apparemment, était situé au-dessus de moi. Il ne faisait aucun doute que quelqu'un était là-haut, sur la tour. Mais la présence sur la pelouse n'était pas le moins du monde celle que j'avais soupçonnée, et à la rencontre de laquelle je me précipitais avec une telle certitude. Cette présence sur la pelouse — je me sentis défaillir à le constater, — c'était le malheureux petit Miles lui-même.

*Traduction de M. Le Corbeiller.*
*Titre original :* The turn of the screw.

— LA FIN AU PROCHAIN NUMÉRO —



# *L'odeur de la salsepareille*

(*A scent of sarsaparilla*)

## par RAY BRADBURY

*Les éditions Denoël publieront le mois prochain, dans la collection « Présence du Futur », un nouveau recueil de nouvelles de Bradbury :* « Remède à la mélancolie ». *C'est de l'une des histoires de ce recueil que nous offrons aux lecteurs de* « Fiction » *la primeur. Sur un thème fantastique discrètement évoqué, on y retrouve une synthèse de tout le lyrisme bradburyen.* (1).



MR. WILLIAM FINCH resta pendant trois journées entières sans rien faire, dans le grenier sombre et livré aux courants d'air. Pendant ces trois jours de la fin novembre, il resta seul, à écouter les flocons blancs du Temps tomber doucement de l'infini du ciel gris et froid, et mollement, silencieusement, recouvrir le toit, poudrer les gouttières de leur neige. Debout, les yeux clos... Pendant ces interminables journées sans soleil, le grenier, balloté par les houles du vent, craquait de toutes ses membrures. Des poussières, accumulées là depuis des siècles, se détachaient de ses poutres : le bois de ses lattes et de ses charpentes travaillait sous l'effort. Un concert de soupirs et de gémissements en émanait, mais, lui, immobile, humait le parfum sec et distingué des vieilles choses conservées en se laissant envahir par les souvenirs du passé.

Du rez-de-chaussée, Cora, sa femme, même en tendant l'oreille, ne l'entendait ni marcher, ni bouger, ni tressaillir. Elle se figurait l'entendre respirer, par de profondes aspirations et expirations, tel un soufflet poussif, seul, là-haut, dans son grenier, dans la maison venteuse.

— « Ridicule... » marmonna-t-elle.

En redescendant en toute hâte pour déjeuner l'après-midi du troisième jour, il adressa un sourire aux murs ternes, aux assiettes ébréchées, à l'argenterie rayée et même à sa femme.

— « Qu'est-ce qui te prend ? »

— « Je suis de bonne humeur, voilà tout ! D'excellente humeur même, » s'écria-t-il en riant.

---

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *L'arriéré* » (n° 3) ; « *Tout l'été en un jour* » (n° 26) ; « *Le désert d'étoiles* » (n° 28) ; « *La longue attente* » (n° 33) ; « *Icare Montgolfier Wright* » (n° 57).

Sa joie avait un côté hystérique. Il était la proie d'une agitation qu'il avait, manifestement, du mal à cacher. Sa femme fronça le sourcil.

— « Qu'est-ce que c'est que cette odeur ? »

— « Cette odeur ? Quelle odeur ? »

Elle renifla d'un air soupçonneux.

— « La salsepareille... Ça sent la salsepareille ! »

— « Oh ! mais c'est absolument impossible ! »

Son accès de gaieté s'était brisé net. On eût dit qu'elle avait coupé le courant. Il prit un air étonné, mal à l'aise et devint soudain très attentif.

— « Où étais-tu ce matin ? »

— « Tu *sais* bien que je faisais des rangements au grenier. »

— « Tu rêvassais, oui, sur un tas de vieilleries ! Je n'ai pas entendu le moindre bruit. Je me suis dit qu'après tout, peut-être n'y étais-tu même pas. Qu'est-ce que c'est que cela ? »

Elle pointait un index accusateur.

— « Ah ça ! Mais, comment ont-*elles* fait pour arriver jusqu'ici ? »

Il semblait prendre le monde à témoin.

Puis il abaissa les yeux sur une paire de pinces noires de cycliste qui ajustaient le bas de ses pantalons sur ses maigres chevilles.

« Je les ai trouvées au grenier, » dit-il machinalement. « Cora, te souviens-tu de cette matinée, il y a quarante ans, et de l'allée sablée sur laquelle nous roulions en tandem au milieu d'une nature qui s'éveillait au jour ? »

— « Si tu n'as pas terminé ce grenier aujourd'hui, je monte et je jette tout ! »

— « Oh ! non, » s'écria-t-il, « tout y est comme je veux ! »

Elle lui lança un regard glacial.

« Cora, » reprit-il — tout en mangeant, il se détendait et recommençait à s'exalter — « t'es-tu jamais demandé ce qu'étaient en réalité les greniers ? Eh bien, je vais te le dire ! Ce sont des machines à remonter le Temps, grâce auxquelles des vieillards comme moi, à l'esprit embrumé, voyagent dans le passé et se retrouvent quelque quarante ans en arrière, lorsque, toute l'année, c'était l'été, et que les enfants prenaient d'assaut les voiturettes des marchands de glace... Cora, te souviens-tu de la saveur qu'elles avaient, ces glaces ? On les tenait dans son mouchoir et on avait dans la bouche un goût de baptiste et de neige... »

Cora se trémoussa d'impatience sur sa chaise.

« C'est très vraisemblable, » poursuivit-il en pensée, les yeux à demi fermés, tendu par son effort d'imagination. « Un grenier... son véritable milieu, c'est le Passé ! Il est tout entier tourné vers les années antérieures, vers les cocons et les chrysalides d'une époque défunte. Dans les tiroirs des commodes sont ensevelis des cercueils miniature, contenant des milliers d'hiers. Oui, le grenier est un lieu sombre et accueillant, qui baigne dans le Passé. Il suffit de rester immobile au milieu, en redressant la tête et en clignant des yeux, de réfléchir toujours davantage, de respirer

le Passé, d'étendre les bras en avant, vers les jours de jadis, et alors... »

Il se tut brusquement, dès qu'il s'aperçut qu'il venait d'exprimer certaines pensées à voix haute. Cora mangeait, très vite.

« Ne serait-ce pas passionnant, » reprit-il, « de *voyager* à travers le Temps ? Et dans ce cas, quel endroit plus évident, plus approprié pour accomplir ce genre d'exploit, que *notre* grenier ? Qu'en penses-tu ? »

— « Je ne me rappelle pas que c'était toujours l'été autrefois. Ta folle imagination te joue des tours. Tu ne te souviens que des bons moments, tu oublies les autres. Non, ce n'était pas toujours l'été... »

— « Mais, Cora, je parle au figuré... »

— « Non, ce n'était pas toujours l'été... »

— « Ce que je veux dire, » reprit-il d'une voix excitée, tout en se penchant pour mieux voir l'image qu'il dessinait sur le mur ivoire de la salle à manger, « c'est que si, avec ton monocycle, tu remontes le cours des années, en t'appliquant à garder ton équilibre, les bras étendus, méthodiquement, très méthodiquement, en passant d'une année à l'autre, et si tu choisis une semaine en 1909, un jour de 1900, un mois ou quinze jours à un autre moment, en 1905, en 1898, le reste de ta vie n'est plus qu'un été. »

— « Un monocycle ? »

— « Oui. Tu sais, les grandes bicyclettes chromées à une roue et à un seul siège dont se servent certains acrobates, qui jonglent dans les revues. De l'équilibre, voilà ce qu'il faut pour ne pas tomber et lancer haut, toujours plus haut, ces massues brillantes et gracieuses. Une lumière, un éclair, une pluie d'étincelles aux couleurs éclatantes, rouge, jaune, bleu, vert, blanc, or... Tous les mois de juin, de juillet et d'août, que tu as vécus, se rassemblent, frôlent tes mains, s'envolent, restent un instant suspendus dans les airs et toi, au milieu d'eux, tu souris. De l'équilibre, Cora, beaucoup d'*équilibre*... »

— « Quel bla-bla-bla, » répondit-elle simplement.

⁂

Il monta en frissonnant l'escalier froid et interminable qui menait au grenier.

Certaines nuits d'hiver, il s'éveillait en sursaut, avec l'impression que ses os étaient en porcelaine. Des carillons lui perçaient le tympan. Le froid mettait ses nerfs à vif. Il lui semblait être embrasé de feux d'artifices qui explosaient à tout instant pour retomber en étincelles neigeuses sur le pays silencieux de son subconscient. Il avait alors si froid qu'il lui eût fallu, lui semblait-il, une suite d'étés sans fin, avec leurs flambées de verdure et leurs soleils de bronze, pour dégeler ce fourreau hivernal qui le tenait prisonnier. Il n'était plus qu'un bloc de glace prêt à se briser, un bonhomme de neige qu'on mettait au lit chaque soir, livré à ses rêves floconneux, à ses tumultes secrets, à son désespoir. Il lui semblait alors que l'hiver s'était installé pour toujours, tel un gigan-

tesque pressoir, qui abaisserait sa coupole de ciel gris pour les écraser tous comme les grappes de la vigne, broyant couleurs, sensations et personnalités. Il n'épargnait que les enfants qui, sur leurs skis et sur leurs luges, fuyaient sur les pentes gelées reflétant le couvercle de plomb du ciel. Et ce ciel fermé pesait de plus en plus sur la ville tout au long de journées et de nuits qui semblaient ne devoir jamais finir.

Mr. Finch poussa la trappe du grenier. Mais une fois là !... Une poussière estivale tourbillonna autour de lui : la poussière du grenier frémissait de la chaleur torride accumulée lors des saisons passées. Posément, il referma la trappe.

Et il se mit à sourire.

***

Le grenier était aussi calme qu'un nuage d'orage avant la tempête. De temps à autre, Cora Finch entendait son mari qui marmonnait, très loin au-dessus de sa tête.

A cinq heures de l'après-midi, tout en fredonnant « *O toi, île de mes rêves* », Mr. Finch apparut à la porte de la cuisine, balançant à bout de bras un chapeau de paille crissant neuf.

— « Ouh ! C'est moi ! »

— « Aurais-tu dormi tout l'après-midi ? » interrogea sa femme d'un ton sec. « Je t'ai appelé au moins quatre fois. Pas de réponse ! »

— « Dormi ? » Il réfléchit longuement et se mit à rire, en posant aussitôt sa main sur sa bouche pour se cacher. « Oui, sans doute. »

A ce moment-là, elle remarqua son accoutrement.

— « Mon Dieu, » s'écria-t-elle, « mais où as-tu déniché ce costume ? »

Il était vêtu d'un veston rouge rayé de miel, de pantalons crème, et portait un faux-col démodé. Le chapeau de paille avait une bonne odeur de foin fraîchement coupé.

— « Je l'ai trouvé dans une vieille malle. »

Elle renifla.

— « Tu ne sens pas la naphtaline. Il m'a l'air archi-neuf. »

— « Pas du tout, » répliqua-t-il un peu trop vite.

L'air gauche, manifestement mal à l'aise, il subissait l'examen de sa femme.

— « On n'est pas au guignol ici, » dit-elle.

— « On n'a pas le droit de s'amuser un peu de temps en temps ? »

— « C'est ce que tu as toujours fait ! » répliqua-t-elle en rabattant violemment la porte du four. « Pendant que je restais ici à tricoter, Dieu m'est témoin, toi, tu aidais galamment les dames à entrer et sortir du magasin. »

Il préféra fuir la discussion.

— « Cora, » dit-il en contemplant le fond de son chapeau de paille qui craquait sous ses doigts, « n'aimerais-tu pas faire une promenade du dimanche, comme nous en avions l'habitude autrefois, avec ton ombrelle de soie et ta longue jupe à balayeuse qui cinglait l'air ? On irait s'asseoir

sur les chaises en fer du petit café, où l'on respirait l'odeur fraîche et acidulée particulière à ce genre d'endroit autrefois. Pourquoi les cafés n'ont-ils plus cette odeur ? On commanderait deux salsepareilles, Cora, puis on repartirait sur notre Ford 1910 pour aller dîner sur la jetée, sous une tonnelle en écoutant l'orchestre. Qu'en dis-tu ? »

— « Je dis que le dîner est servi et que tu vas m'ôter cet horrible déguisement. »

— « S'il t'était donné de rouler à travers la campagne, sur ces routes bordées de chênes comme au temps jadis, avant qu'il y ait le flot des voitures, serais-tu heureuse, Cora ? » demanda-t-il en épiant son visage.

— « Ces vieilles routes étaient pleines de poussière. Nous rentrions à la maison noirs comme des nègres. Par ailleurs... » (elle prit la boîte de sucre qui lui servait de tire-lire et la secoua) « j'avais ce matin quarante dollars. Ils ont disparu ! N'essaie pas de me faire croire que cet habit sort de chez un fripier, il est flambant neuf, ni qu'il sort d'une malle ! »

— « Je... »

Elle lui coupa la parole et se déchaîna pendant une bonne demi-heure. Il ne se décidait pas à l'interrompre. Le vent de novembre ébranlait la maison. La neige hivernale, pendant qu'elle continuait de crier, se remit à tomber du ciel plombé et hostile.

— « Mais réponds-moi à la fin ! » s'écria-t-elle. « Es-tu devenu fou pour dépenser nos économies en achetant des vêtements que tu ne peux même pas porter ? »

— « Le grenier... » balbutia-t-il.

Elle sortit de la pièce et alla s'asseoir au salon.

La neige à présent tombait drue et cette soirée de novembre s'annonçait sombre et glaciale. Elle l'entendit monter à pas lents l'étroit escalier qui conduisait au grenier, à cet endroit poussiéreux des années d'autrefois, à cet endroit noir, qui était le domaine des costumes et des accessoires de théâtre, qui était tourné vers le passé, et qui était comme un monde séparé du monde d'en bas où elle vivait.

*
**

Il referma la trappe. La torche électrique, qu'il avait allumée, lui tenait compagnie. C'était vrai, ici le Temps était enfermé comme dans les replis d'une fleur de papier japonaise. Le plus petit effort de mémoire, et ses pétales se déployaient librement dans l'eau claire de votre esprit, s'épanouissaient en floraisons splendides agitées de brises printanières, l'emportant en magnificence sur la vie réelle. Chaque tiroir de commode, en s'ouvrant, déballait son contenu de cousines, de bonnes mamans, de tantes, protégées par l'hermine blanche de la poussière. Oui, le Passé était là. On percevait distinctement ses effluves. On entendait le tic-tac de l'horloge invisible du Temps.

La maison, sous ses pieds, était aussi loin de lui que n'importe

laquelle des journées d'autrefois. Il ferma à demi les yeux et regarda intensément tous les côtés du grenier figé dans une éternelle attente.

Ce lustre, aux couleurs du prisme, réfléchissait des matins et des midis aussi clairs que des cours d'eau remontant à leurs sources à travers les étendues du temps. Les arcs-en-ciel jetaient sur les ténèbres leurs ponts de couleur prune, fraise, raisin noir, citron coupé, ciel d'où les nuages se retirent après la tempête et où tout est bleu. La poussière du grenier était un encens qui s'embrasait, et la seule chose à faire était de regarder à travers ses flammes. Quelle merveilleuse machine à remonter le Temps, ce grenier ! Il ne s'était pas trompé. On n'avait qu'à toucher ces cristaux, ces boutons de portes, tirer ces glands, faire tinter ces pendeloques, faire claquer les fermoirs ouvragés des malles, écouter la voix humaine du soufflet vétuste qui soufflait dans vos yeux la suie de milliers d'anciens feux, jouer en un mot de cet étonnant instrument, de cette machine composée de tant de pièces différentes, caresser ses joints, ses leviers, ses manettes, ses changeurs, ses moteurs, *et...*

Il étendit le bras pour diriger, pour conduire, pour mener à bien cet orchestre. Sa tête bourdonnait de musique. Sa bouche se pinçait sur son secret. De cet orgue magnifique et muet, aux voix de contralto, de ténor, de soprano, tantôt en sourdine, tantôt fortissimo, il tirait des sons qui, pour finir, s'unirent en un accord si magistral qu'effrayé il dut fermer les yeux.

Il pouvait être neuf heures du soir, lorsqu'elle l'entendit appeler : « Cora ! Cora ! » Elle grimpa l'escalier. Il penchait la tête en dehors de la trappe et lui souriait en agitant son chapeau. « Cora ! Adieu ! »

— « Qu'est-ce que tu dis ? »

— « J'ai bien réfléchi pendant trois jours, maintenant je te dis *adieu.* »

— « Veux-tu redescendre de là, espèce de vieux fou ! »

— « J'ai été retirer cinq cents dollars à la banque hier. Crois-moi Cora, j'ai pesé le pour et le contre. Mais *cela* s'est enfin produit et... » Il lui tendit une main engageante. « Pour la dernière fois, Cora, veux-tu venir avec moi ? »

— « Où ? Au grenier ? Abaisse l'échelle, William Finch, je vais y grimper et tu vas voir à quelle vitesse je te sortirai de cet horrible endroit ! »

— « Je pars sur la jetée manger une soupe de poisson. Je demanderai à l'orchestre de jouer « *Clair de lune sur la baie* ». Viens, Cora, viens donc... »

Il avançait la main vers elle.

Elle le dévisagea. Ses traits exprimaient la bienveillance, l'attente. « Adieu... »

De la main, il faisait doucement, tout doucement un geste d'adieu. Puis tout à coup, visage et chapeau de paille disparurent.

— « William ! » hurla-t-elle.

Le grenier était sombre et silencieux.

Elle se mit à pousser des cris perçants et courut à la recherche d'une chaise dont elle se servit pour accéder, en maugréant, à cette obscurité qui sentait le moisi. Elle brandissait une torche électrique.

— « William ! William ! »

Les ténèbres étaient vides. Le vent d'hiver secouait la maison.

C'est alors qu'elle remarqua la lucarne de la façade ouest : elle était entrebâillée.

Elle marcha à tâtons dans cette direction. Après une brève hésitation, retenant son souffle, tout doucement, elle l'ouvrit toute grande. L'échelle était à l'extérieur, appuyée sur le toit du porche.

Elle recula vivement.

Voilà que, tout à coup, dans l'embrasure de la lucarne, s'encadraient des pommiers, des pommiers d'un vert lumineux comme au crépuscule d'une chaude journée de juillet. Elle entendit au loin exploser des pétards, perçut des rires et des éclats distants de voix. Des fusées jaillirent et retombèrent dans l'air tiède, rouges, blanches et vertes, puis leur lueur s'évanouit.

Elle referma la lucarne et s'appuya titubante au chambranle.

— « William ! »

La lumière de ce froid mois de novembre se répandait par la trappe ouverte, derrière son dos, sur le plancher du grenier. Penchée sur ce trou, elle vit la neige frapper de son bruit mouillé les vitres glacées de ce monde hivernal où elle passerait les trente années qui lui restaient à vivre.

Elle ne retourna pas à la lucarne. Elle s'assit dans le grenier obscur et huma le seul parfum qui semblait ne pas se dissiper. Il flottait, tel un soupir de satisfaction, épanoui dans les airs. Elle prit une profonde, une large aspiration.

C'était la vieille odeur familière, l'odeur inoubliable de la salsepareille du petit café d'autrefois.



# Tous les pièges de la Terre

(*All the traps of Earth*)

**par CLIFFORD D. SIMAK**

*Clifford Simak est avant tout connu du public français pour son inoubliable* « Demain, les chiens ». *Mais on a pu lire également de lui un roman :* « Chaîne autour du soleil » (*Rayon Fantastique*) *et de nombreuses nouvelles dans la revue* « Galaxie ». *Un second roman,* « Le temps se répète », *traduit par Pierre Versins, doit prochainement paraître au Rayon Fantastique (il s'agit d'une nouvelle traduction de* « Time and again », *qui avait figuré dans les premiers numéros de* « Galaxie » *sous le titre* « Dans le torrent des siècles »).

« Tous les pièges de la Terre », *qui marque sa rentrée dans* « Fiction », *est une histoire de robot, mais une histoire de robot comme seul il pouvait l'écrire. Un vieux robot, doté de six cents ans d'expérience humaine, est victime de la bureaucratie triomphante et doit faire face à la perspective d'un exil solitaire dans l'espace. Partant de cette situation simple, Simak a écrit un récit admirablement construit, et aussi humain par le ton que captivant par les idées.*



L'INVENTAIRE était long. Sur ses nombreuses pages, il avait consigné, de son écriture petite et précise, du mobilier, des tableaux, de la porcelaine, de l'argenterie et tout le reste — tous les biens personnels amassés par les Barrington au cours de la longue histoire de leur famille.

Et maintenant qu'il était arrivé au bout de la liste, il s'enregistra lui-même, dernier objet de tous :

*Un serviteur robot, Richard Daniel, démodé mais en bon état.*

Il posa la plume, collationna toutes les feuilles de l'inventaire, les empila en bon ordre et posa dessus un presse-papiers — le petit presse-papiers d'ivoire délicatement ciselé que la tante Hortense avait déniché à Pékin, pendant son dernier voyage.

Ayant fait cela, son travail était terminé.

Il recula la chaise, se leva du bureau et traversa d'un pas lent le salon tout encombré des objets du passé de la famille. Là, au-dessus de la cheminée, pendait l'épée que Jonathan l'ancien avait portée dans la Guerre des Etats, et dessous, sur la cheminée elle-même, il y avait la coupe que le Commodore avait gagnée avec son vaillant yacht, et la

jarre pleine de la poussière de lune que Tony avait rapportée du cinquième allunissage de l'Homme, et le vieux chronomètre provenant du spationef familial, depuis longtemps hors d'usage, qui avait navigué entre les astéroïdes.

Et tout autour de la pièce, presque joue contre joue, étaient accrochés les portraits de famille, ces vieilles figures mortes regardant fixement le monde qu'elles avaient contribué à façonner.

Et pas une seule d'entre elles depuis six cents ans, pensa Richard Daniel en les contemplant une à une, pas une seule qu'il n'eût connue.

Ici, à droite du foyer, le vieux Rufus Andrew Barrington qui avait été juge quelque deux cents ans plus tôt. Et à droite de Rufus, Johnson Joseph Barrington qui avait relevé le vieux rêve abandonné de l'humanité, le Bureau des Recherches Paranormales. Là, passé la porte ouvrant sur le vestibule d'entrée, la sombre tête de pirate de Danley Barrington, premier bâtisseur de la fortune familiale.

Et bien d'autres — l'administrateur, l'aventurier, le chef de corporation. Tous hommes bons et loyaux.

Mais cela était fini. La famille s'était éteinte.

Lentement Richard Daniel commença sa dernière ronde de la maison — la salle de séjour à l'espace vital réduit par l'encombrement, le cabinet de travail avec ses vieux dossiers, la bibliothèque avec ses vieux livres, la salle à manger où le cristal et la porcelaine miroitaient, étincelaient, la cuisine brillante de cuivre, d'aluminium et d'acier inoxydable, et les chambres à coucher du deuxième étage, chacune portant les traces de ses précédents occupants. Et enfin la chambre où la vieille tante Hortense était morte, marquant l'extinction de la longue lignée des Barrington.

La demeure vide avait une atmosphère pas tout-à-fait hantée, l'aura d'une maison qui s'attend à voir s'éveiller à nouveau la vie joyeuse d'avant. Mais c'était une aura trompeuse. Tous les portraits, toute la porcelaine et l'argenterie, tout ce que la maison contenait serait vendu aux enchères pour acquitter les dettes. Les chambres seraient vidées, les objets dispersés et, dernière infamie, la maison elle-même serait vendue.

Et même lui, Richard Daniel se le dit, lui-même aussi serait vendu, car il était un meuble. Il était là avec tout le reste, dernier objet de l'inventaire.

Toutefois ce qu'on avait l'intention de faire de lui était pire qu'une simple vente. Car on allait le transformer avant de le mettre en vente. Personne ne consentirait à dépenser de l'argent pour l'acheter dans son état actuel. Et, d'autre part, il y avait la loi — la loi qui disait qu'aucun robot ne pouvait légalement vivre une même vie dépassant cent ans. Et, en une seule vie, il avait vécu, lui, six fois cent ans.

Il était allé voir un avocat et celui-ci avait été compréhensif, mais ne lui avait laissé aucun espoir.

— « Techniquement parlant, » avait-il dit à Richard Daniel de sa voix nette et hachée d'avocat, « vous êtes à l'heure actuelle en grande infrac-

tion à la loi. Je ne comprends pas du tout comment votre famille a pu passer au travers. »

— « Ils aimaient les vieilles choses, » dit Richard Daniel. « Et, d'autre part, on me voyait très rarement. Je restais surtout à la maison, je me risquais rarement au dehors. »

— « Même ainsi, » dit l'avocat, « il existe des registres. Vous deviez y avoir une fiche... »

— « Autrefois, » expliqua Richard Daniel, « la famille avait beaucoup d'amis influents. Vous devez savoir, Maître, que les Barrington, avant leur déclin, étaient des gens importants dans la politique et beaucoup d'autres affaires. »

L'avocat grogna en connaissance de cause.

— « Ce que je ne comprends pas tout à fait, » dit-il, « c'est pourquoi vous rechignez si amèrement. On ne va pas vous changer entièrement. Vous serez toujours Richard Daniel. »

— « Je perdrai mes souvenirs, n'est-ce pas ? »

— « Oui, bien sûr. Mais les souvenirs ne sont pas si importants. Et vous acquerrez un nouvel appareillage. »

— « Mes souvenirs me sont chers, » répondit Richard Daniel. « Ils sont tout ce que j'ai. Après quelque six cents ans, ils sont tout ce que je possède de valable. Pouvez-vous imaginer, Maître, ce que ça représente de passer six cents ans dans la même famille ? »

— « Oui, je crois que je le peux, » acquiesça l'avocat. « Mais maintenant, la famille étant disparue, n'y a-t-il pas un risque que les souvenirs deviennent douloureux ? »

— « Ils sont un réconfort. Un réconfort et un soutien. Ils me donnent un sentiment d'importance. Ils me donnent une perspective et une place. »

— « Mais ne comprenez-vous pas ? Vous n'aurez besoin ni de réconfort ni d'importance, une fois réorienté ; vous serez tout neuf. Et ce que vous conserverez, c'est un certain sens de votre identité de base — on ne peut pas vous enlever *ça,* même le voudrait-on. Il n'y aura rien à regretter. Il n'y aura pas de reliquats de culpabilité, pas d'aspirations frustrées, pas de vieilles fidélités pour vous persécuter. »

— « Je dois être moi-même, » insista Richard Daniel avec obstination. « J'ai trouvé une profondeur de vie, un contexte dans lequel ma vie possède un certain sens. Je ne pourrais envisager d'être n'importe quel autre individu. »

— « Vous vous en trouveriez bien mieux, » poursuivit l'avocat avec lassitude. « Vous auriez un meilleur corps. Vous auriez de meilleurs outils mentaux. Vous seriez plus intelligent. »

Richard Daniel se leva. Il se rendait compte qu'il perdait son temps.

— « Vous ne me dénoncerez pas ? » demanda-t-il.

— « Certainement pas, » dit l'avocat. « En ce qui me concerne, vous n'êtes même pas ici. »

— « Merci, » dit Richard Daniel. « Combien vous dois-je ? »

— « Rien du tout, » répondit l'avocat. « Je ne prends jamais rien à quiconque a dépassé cinq cents ans. »

Il avait voulu faire un bon mot mais Richard Daniel ne sourit pas. Il n'avait pas eu envie de rire.

A la porte, il se retourna.

« Pourquoi ? » était-il sur le point de demander. « Pourquoi cette sotte loi ? »

Mais ce n'était pas la peine de le demander — ce n'était pas difficile à comprendre.

C'était la vanité humaine, il le savait. Aucun être humain ne vivait beaucoup plus de cent ans, donc un robot ne le devait pas non plus. Mais, par contre, un robot était trop précieux pour qu'on le jetât à la casse purement et simplement au bout de cent ans de service, aussi y avait-il cette loi prévoyant la rupture périodique de la continuité de vie de chaque robot. Ainsi aucun humain n'avait à subir la honte de savoir que son dévoué serviteur pourrait réussir à lui survivre plusieurs millénaires.

C'était illogique, mais les humains étaient illogiques.

C'était illogique, mais bon. Bon de nombreuses manières différentes. Bon, ça l'était parfois comme les Barrington avaient été bons, pensait Richard Daniel. Six cents ans de bonté. Ça l'enorgueillissait d'y penser. Ils lui avaient même donné un nom double. C'était une marque particulière d'affection et de respect.

L'avocat l'ayant déçu, Richard Daniel avait cherché une autre aide. En y repensant maintenant, dans la chambre où Hortense Barrington était morte, il regrettait de l'avoir fait. Car il avait embarrassé le religieux d'une façon presque intolérable. Ç'avait été facile à l'avocat de lui dire ce qu'il lui avait dit. Les avocats ont des lois qui dictent leur conduite et, par conséquent, n'ont guère à souffrir les affres de l'initiative personnelle.

Mais un homme de religion est bon s'il est à la hauteur de sa fonction. Et celui-là avait été bon par instinct autant que par métier, et cela n'avait fait qu'aggraver les choses.

— « En certaines circonstances, » avait-il dit d'une manière passablement ambiguë, « je conseillerais la patience, l'humilité et la prière. Ce sont trois grands secours pour quiconque veut bien en faire usage. Mais avec vous, je n'en suis pas sûr. »

— « Vous voulez dire, » fit Richard Daniel, « parce que je suis un robot ? »

— « Eh bien, n'est-ce pas... » reprit le pasteur, extrêmement gêné par cette remarque directe.

— « Parce que je n'ai pas d'âme ? »

— « Vraiment, » dit le pasteur pitoyablement, « vous me mettez dans l'embarras. Vous me posez une question qui depuis des siècles a été une énigme et un tourment pour les meilleurs esprits de l'église. »

— « Mais, » rétorqua Richard Daniel, « à laquelle chaque homme doit trouver une réponse dans le secret de son cœur. »

— « J'aimerais pouvoir, » cria le pasteur hagard. « J'aimerais sincèrement pouvoir. »

— « Si cela peut vous aider, » dit Richard Daniel, « je peux vous dire que parfois je me soupçonne d'avoir une âme. »

Et cela, il s'en apercevait, avait été très bouleversant pour cet humain bienveillant. Richard Daniel pensa qu'il avait agi cruellement en disant cela. En effet cette réflexion avait dû être troublante puisque, venant de lui, elle n'était pas seulement une opinion, mais un témoignage qualifié.

Alors il avait quitté le bureau du pasteur et était retourné à la maison vide pour continuer son travail d'inventaire.

Maintenant que l'inventaire était complètement fini et les papiers empilés à l'endroit où Dancourt, l'administrateur de biens, devait les trouver en arrivant le lendemain matin, Richard Daniel avait accompli sa dernière tâche au service des Barrington et devait désormais s'occuper de lui-même.

Il quitta la chambre, ferma la porte derrière lui, descendit tranquillement l'escalier et traversa le hall jusqu'au petit cagibi, derrière la cuisine, qui lui était réservé.

Et ceci, se rappela-t-il avec une bouffée d'orgueil, allait de pair avec son nom double et ses six cents ans. Il n'y avait pas tellement de robots à disposer d'une chambre, si petite fût-elle, qu'ils pussent appeler la leur.

Il entra dans le cagibi, alluma, et referma la porte sur lui.

Et maintenant pour la première fois, il affronta la dure réalité de ce qu'il envisageait de faire.

Le manteau, le chapeau et les pantalons pendaient à un crochet et les galoches étaient posées juste en-dessous. Sa trousse à accessoires gisait dans un coin du cagibi et l'argent était sous la latte de parquet qu'il avait détachée bien des années auparavant pour se constituer une cachette. Il se dit qu'il ne servait à rien d'attendre. Chaque minute comptait. Il avait un long chemin à parcourir et il devait atteindre sa destination avant le jour.

Il s'agenouilla sur le plancher et souleva la latte libre ; il fourra la main dessous et en retira les liasses de billets, l'argent caché au cours des années en prévision d'une nécessité.

Il y avait trois liasses de billets, proprement attachées par des rubans de caoutchouc — de l'argent qu'on lui avait donné au long des années en pourboires et cadeaux de Noël, en cadeaux d'anniversaires et en récompenses pour de menus travaux bien faits.

Il ouvrit le casier à réserves situé dans sa poitrine et y rangea tous les billets, à l'exception d'une demi-douzaine qu'il fourra dans une poche de sa hanche.

Il décrocha les pantalons et se trouva assez embarrassé car il n'avait

jamais encore porté de vêtements sauf lorsque, plusieurs jours avant, il avait essayé ces mêmes pantalons. Une chance, pensa-t-il, que l'oncle Michael, mort depuis longtemps, ait été un homme corpulent, sinon les pantalons n'auraient jamais pu lui aller.

Il les passa, tira les fermetures à glissière et boucla la ceinture, puis il força ses pieds à entrer dans les galoches. Cette question le tracassait un peu. Aucun humain ne sortait l'été chaussé de galoches. Mais c'était tout ce qu'il pouvait faire. Aucun des souliers normaux qu'il avait trouvés dans la maison n'étaient de loin assez grands.

Il espérait que personne ne les remarquerait, mais il n'y avait pas d'autre solution. D'une façon ou d'une autre, il lui fallait couvrir ses pieds car si quelqu'un les voyait, ils le trahiraient.

Il enfila le manteau. Celui-ci était un peu court. Il mit le chapeau et le trouva un peu trop petit mais il l'enfonça jusqu'à ce qu'il emboîtât son crâne métallique et cela allait pour le mieux, se dit-il. Aucun vent ne pourrait l'emporter.

Il ramassa ses accessoires — il y en avait un plein sac dont il ne s'était presque jamais servi. Peut-être était-ce bête de les emporter, se dit-il, mais ils faisaient partie de lui-même et devaient l'accompagner de droit. Il possédait en fait si peu de choses : juste l'argent économisé, un dollar à la fois, et cette trousse.

Le sac d'accessoires serré sous un bras, il ferma la porte du cagibi et traversa le hall.

A la grande porte d'entrée, il hésita et se retourna vers la maison mais elle n'était, à cette heure, qu'une caverne noire, vide de tout ce qu'elle avait contenu. Il n'y avait là rien pour le retenir — rien si ce n'est les souvenirs, et il les emportait avec lui.

Il ouvrit la porte, sortit sur le perron et referma la porte.

Dès lors, pensa-t-il une fois la porte refermée derrière lui, il ne dépendait plus que de lui-même. Il fuyait. Il portait des vêtements. Il était dehors de nuit sans la permission d'un maître. Et tout cela était illégal.

N'importe quel agent de police, n'importe quel citoyen pouvait l'arrêter. Il n'avait aucun droit. Et il n'avait personne pour le défendre, maintenant que les Barrington étaient morts.

Il parcourut tranquillement l'allée, ouvrit la grille et marcha lentement dans la rue. Alors il lui sembla que la maison lui criait de revenir. Il voulut revenir, son esprit lui dit qu'il devrait revenir, mais ses pieds allaient leur chemin, posément, le long de la rue.

Il pensa qu'il était seul et la solitude était devenue réelle, ce n'était plus cette abstraction intellectuelle qui avait occupé son esprit pendant des jours. Il était là, carcasse désaffectée qui, pour l'instant, n'avait ni but, ni commencement, ni fin, mais n'était qu'une entité se dressant nue dans une étendue illimitée d'espace et de temps, et n'avait aucun sens par elle-même.

Mais il continua à marcher et à chaque pâté de maisons parcouru, son esprit retournait à tâtons à ce qu'il était, un vieux robot dans de vieux vêtements, un robot fuyant une demeure qui n'en était plus une.

Il s'enveloppa étroitement dans le manteau et poursuivit son chemin. Il se dépêchait maintenant car il le fallait.

Il croisa plusieurs personnes qui ne firent pas attention à lui. Des voitures passèrent mais personne ne l'embêta.

Il arriva à un centre d'approvisionnement brillamment éclairé et il s'arrêta, regardant avec terreur la vaste surface libre illuminée qui s'ouvrait devant lui. Il pouvait la contourner mais cela prendrait du temps et il restait là, hésitant, essayant de rassembler son courage pour entrer dans la lumière.

Finalement il se décida et s'avança d'un pas rapide, serré dans son manteau et son chapeau bien enfoncé.

Quelques-uns des clients se retournèrent et le regardèrent et il sentit comme des araignées grouillantes courant du haut en bas de son dos. Les galoches lui parurent soudain trois fois plus grandes qu'elles ne l'étaient en réalité et elles faisaient un bruit pimpant et chuintant des plus embarrassants.

Il pressa le pas, l'extrémité du quartier des magasins à peu de distance derrière lui.

Un sifflet d'agent déchira l'air et Richard Daniel eut un sursaut de frayeur et se mit à courir. Il courait mû par une peur panique et irraisonnée, son manteau flottant derrière lui et ses pieds fouettant le pavé.

Il bondit hors de la région éclairée dans l'obscurité propice d'un quartier résidentiel et continua de courir.

Il entendit la sirène au loin, sauta une clôture et franchit une cour en trombe. Il parcourut avec un bruit de tonnerre l'allée automobile et le jardin de derrière et un chien bondit à sa poursuite en hurlant.

Richard Daniel fonça dans une palissade et la traversa, accompagné du craquement des piquets et des fils de fer cassés. Le chien le suivait toujours et d'autres se joignirent à lui.

Il traversa une autre cour, gagna la rue et la parcourut pesamment. Il bifurqua dans une allée, traversa une autre cour, renversa un bain à oiseaux et heurta un fil à linge qu'il cassa net dans son élan.

Derrière lui des lumières s'allumaient aux fenêtres des maisons et des portes claquaient au passage des gens qui sortaient pour voir d'où venait le vacarme.

Il courut encore la distance de quelques blocks, traversa une autre cour et plongea dans un buisson de lilas où il se blottit immobile à écouter. Des chiens aboyaient encore au loin et des voix humaines criaient mais il n'y avait pas de sirène.

Il sentit monter en lui un élan de gratitude pour l'absence de sirène, en même temps qu'une certaine honte. Car il savait qu'il avait été la

propre cause de sa panique ; il avait fui des ombres, chassé par sa culpabilité.

Mais il avait complètement ameuté le voisinage et même maintenant, il le savait, on devait lancer des appels et bientôt l'endroit serait grouillant de policiers.

Il avait réveillé un nid de frelons et il fallait qu'il s'éloigne. Il se dégagea donc en rampant du buisson de lilas et descendit lentement la rue en direction de la périphérie de la ville.

Il quitta enfin la ville et trouva la grand-route. Il se lança à grandes enjambées le long de ses lignes droites désertes. Quand une voiture ou un camion apparaissait, il s'écartait et marchait tranquillement. Puis, lorsque le véhicule était passé, il reprenait sa course.

Il vit les lumières du spatioport à des kilomètres. Lorsqu'il atteignit le port, il quitta la route en biais et s'approcha d'une clôture. Il resta là, dans l'obscurité, à regarder.

Une équipe de robots chargeait un grand astronef et on entrevoyait d'autres navires à leurs emplacements respectifs.

Il observa l'équipe qui chargeait le navire : elle prenait la marchandise à un entrepôt puis traversait l'aire éclairée par les arcs. C'était juste la disposition sur laquelle il avait compté, bien qu'il n'eût pas espéré la rencontrer immédiatement — il avait craint d'être obligé de se cacher un ou deux jours avant de trouver une conjoncture favorable. Et c'était une bonne chose d'être tombé pile sur cette occasion car, à cette heure, une chasse intense devait avoir lieu à la recherche d'un robot en fuite, habillé de vêtements humains.

Il ôta le manteau et retira pantalons et galoches ; il jeta le chapeau. Il sortit les pinces de sa trousse, dévissa une de ses mains et fixa les pinces à sa place. Il coupa la clôture et se glissa à travers. Puis il remit sa main et replaça les pinces dans la trousse.

Se déplaçant précautionneusement dans le noir, il s'approcha de l'entrepôt, tout en restant dans son ombre.

Il se dit que ce serait simple. Il n'aurait qu'à s'avancer et prendre un chargement, puis gravir la rampe et descendre dans la soute. Une fois dedans, ça ne devrait pas être difficile de trouver une cachette et d'y rester jusqu'à ce que le navire ait atteint sa première escale planétaire.

Il s'approcha du coin de l'entrepôt et jeta un regard circulaire. Les robots étaient là à l'ouvrage, en une sorte de chaîne ininterrompue, gravissant la rampe avec leurs charges et redescendant pour en prendre une autre.

Mais ils étaient trop nombreux et leur file était trop serrée. Et les lieux étaient trop éclairés. Il ne pourrait s'immiscer dans cette file.

Et, même s'il avait pu, ça n'aurait servi à rien, il s'en rendit compte avec désespoir — parce qu'il était différent de ces créatures lisses et brillantes. Comparé à elles, il était comme un homme habillé de vêtements d'un autre siècle ; avec son corps vieux de six cents ans, il détonerait comme un monstre de foire.

Il recula dans l'ombre de l'entrepôt et comprit qu'il avait perdu. Tous ses plans les mieux échafaudés, étudiés jusque dans les détails précis et audacieux pendant qu'il travaillait à l'inventaire, étaient soudain réduits à néant.

Tout cela, se dit-il, provenait de ce qu'il ne sortait jamais, n'avait aucun contact réel avec le monde, de ce qu'il ne se tenait pas au courant de la mode corporelle des robots, de ce qu'il n'était pas dans la course. Il s'était imaginé comment ce serait et il avait tout préparé, et quand il se trouvait devant la réalité, elle n'avait rien de commun avec ce qu'il avait pensé.

Maintenant il allait devoir retourner à la brèche qu'il avait taillée dans la clôture, récupérer les vêtements qu'il avait jetés et chercher une cachette pour réfléchir à un autre plan.

Par delà l'angle de l'entrepôt, il entendit le grattement rude et sourd du métal et regarda de nouveau.

Les robots avaient rompu leur file et retournaient en masse vers l'entrepôt, tandis qu'une douzaine d'entre eux environ retiraient la rampe roulante de l'ouverture de la soute. Trois humains en uniforme se dirigeaient vers l'échelle du navire et l'un d'entre eux tenait une liasse de papiers à la main.

Le chargement était achevé, le navire prêt à décoller, et il était là, lui, à moins de trois cents mètres, et tout ce qu'il pouvait faire était de rester planté là à le regarder partir.

Il devait y avoir un moyen d'entrer dans ce navire, pensa-t-il. Si seulement il y parvenait, ce serait la fin de ses difficultés — en tout cas ç'en serait fini de ses premières difficultés.

Tout-à-coup cela le frappa comme une gifle. Il y avait un moyen ! Il était là à se lamenter alors qu'un moyen existait depuis le début !

*Dans le navire,* s'était-il dit. Mais ce n'était pas nécessaire. Il n'y avait pas besoin d'être *dans* le navire.

Il se mit à courir dans l'obscurité, en faisant un grand détour circulaire afin d'atteindre le navire par l'autre côté, de façon à se trouver masqué par lui des projecteurs de l'entrepôt. Il espérait qu'il aurait le temps.

Il s'élança pesamment à travers le port en décrivant un arc de cercle et atteignit le navire. Il n'y avait encore aucun signe de son départ imminent.

Il fourragea comme un fou dans sa trousse et trouva ce dont il avait besoin — la dernière chose qu'il eût jamais pensé devoir lui servir : il trouva les ventouses et les posa, une à chaque genou, une à chaque coude, une à chaque semelle et à chaque poignet.

Il se ficela la trousse en travers de la taille et escalada une des puissantes nageoires, se servant des ventouses pour se hisser gauchement. Ce n'était pas facile. Il ne s'était jamais servi des ventouses et il y avait un truc pour s'en servir, consistant à en fixer une, puis à en détacher une autre, afin de grimper.

Mais il fallait le faire. Il n'avait pas le choix.

Il escalada la nageoire et l'énorme carcasse d'acier de la nef s'éleva très haut au-dessus de lui comme un mur de métal dressé vers le ciel, coupé par la ligne mince d'une rangée de crampons d'amarrage courant le long de la coque — et toute cette immense surface de métal était colorée par le clair d'étoiles faible et trompeur qui scintillait à ses yeux.

Pied à pied, il grimpa le long du mur métallique. Comme une chenille qui fait le gros dos, il progressait en se tortillant et à chaque mètre qu'il gagnait il se sentait un peu plus rassuré.

Alors il entendit un faible début de grondement qui le remplit de terreur. Il savait que ses ventouses ne résisteraient sans doute pas longtemps à la vibration tonitruante de la mise en route des fusées, et ne tiendraient certainement pas au décollage.

Deux mètres plus haut se trouvait son seul espoir — le dernier crampon d'amarrage de la longue rangée.

Furieusement, il se hissa sur le fuselage du navire palpitant, s'accrochant à la surface d'acier comme une mouche désespérée.

Le grondement des tuyaux s'amplifia jusqu'à effacer le monde extérieur. Il grimpa dans une brume d'espoir fragile, presque une prière. Il atteindrait ce crampon d'amarrage ou il mourrait. S'il glissait et tombait dans ce puits de gaz enflammés sous les bouches des fusées, il était perdu.

Une fois une ventouse lâcha et il faillit tomber, mais les autres tinrent bon et il se rattrapa. D'un élan désespéré, il se rua vers le haut de la paroi de métal, saisit le barreau du bout des doigts et s'y cramponna avec un effort concentré qui effaçait toute pensée.

Le grondement était devenu un hurlement furieux qui traversait cerveau et corps. Puis il cessa pour devenir un ronflement guttural de puissance motrice et le navire s'arrêta complètement de vibrer. Du coin de l'œil, il vit les lumières du spatioport basculer doucement de côté.

Lentement, précautionneusement, il se hissa le long de la coque jusqu'à ce qu'il eût une meilleure prise sur le barreau, mais même ainsi il avait la sensation qu'une main géante le tenait dans son poing et le balançait furieusement à une amplitude de cent cinquante kilomètres.

Puis les tubes cessèrent leur hurlement, un silence terrible se fit et les étoiles furent là, au-dessus de sa tête et de chaque côté de lui, qui paraissaient d'acier et ne scintillaient pas. En bas, il le savait, une Terre solitaire tournait, mais il ne pouvait la voir.

Il amena tout son corps contre le barreau, passa une jambe dessous et s'assit sur la coque.

Il y avait plus d'étoiles qu'il n'en avait jamais vu, plus qu'il n'imaginait qu'il pût y en avoir. Elles étaient immobiles et froides comme de durs points de lumière dans un rideau de velours, elles n'avaient ni brillance ni scintillement et c'était comme si un million d'yeux le fixaient. Le Soleil était sous le navire, sur un côté ; on voyait son

reflet au ras de la courbe de gauche, sur le métal silencieux, une flèche de lumière soulignant un des flancs du navire. La Terre était loin en arrière, boule bleu-vert fantômatique suspendue dans le vide, cerclée du halo laineux de son atmosphère.

C'était comme s'il était détaché, cerveau flottant solitairement, contemplant une chose qu'il ne pouvait comprendre et ne pourrait jamais essayer de comprendre ; comme si, même, il eût été effrayé de la comprendre — chose de mystère et d'enchantement aussi longtemps qu'il restait dans son ignorance, mais chose terrible et écrasante une fois passée l'ignorance.

Richard Daniel était assis là, calé sur son postérieur, sur la coque de métal du navire lancé en avant, et il sentait le mystère et l'enchantement et la solititude et le froid et la grande indifférence de tout, et son esprit se recroquevillait en une petite boule défensive, ramassée et compacte.

Il regardait. C'était tout ce qu'il y avait à faire. Tout allait bien pour le moment, pensait-il. Mais combien de temps lui faudrait-il regarder ? Combien de temps devrait-il camper là, au dehors — la plus mortelle espèce de « dehors » ?

Il prit pour la première fois conscience du fait qu'il n'avait aucune idée de la destination du navire ni du temps que ça lui prendrait pour arriver. Il savait que c'était un astronef, ce qui signifiait qu'il dépasserait le système solaire, en d'autres termes qu'à un moment donné de sa course il entrerait dans l'hyperespace. Il se demanda, d'abord platoniquement, puis avec un pincement de frayeur, quel serait l'effet de l'hyperespace sur quelqu'un l'abordant tout nu. Mais, pensa-t-il avec philosophie, ce n'était guère utile de s'agiter maintenant à ce sujet puisqu'il le saurait quand l'heure serait venue et qu'il n'y pouvait rien, strictement rien.

Il retira les ventouses de son corps et les rangea dans sa trousse, puis d'une seule main il attacha celle-ci à l'un des barreaux de métal et fourragea dedans jusqu'à ce qu'il eût trouvé un morceau assez court de câble d'acier, muni d'un anneau à un bout et d'un fermoir à l'autre bout. Il passa l'anneau sous un barreau, enfila le bout à fermoir à travers l'anneau et le referma sur une boucle de métal sous son aisselle. Maintenant il était en sécurité ; il n'avait plus à craindre qu'une distraction l'emmène à la dérive.

Et voilà, se dit-il, il était là bien gentiment, faisant du tourisme rapide, bien qu'il ignorât en somme où il allait, et désormais la seule chose dont il avait besoin était la patience. Il se remémora, sans grand motif, ce que le religieux lui avait dit dans son bureau, là-bas sur Terre. La patience, l'humilité et la prière, avait-il dit, ne se rendant pas compte qu'un robot est un monde de patience.

Cela prendrait très longtemps d'arriver où il allait, Richard Daniel le savait. Mais il avait beaucoup de temps, beaucoup plus qu'aucun humain, et il pouvait se permettre de le gaspiller. Pour lui, pas d'ur-

gences — pas de besoin de nourriture, d'air ou d'eau, aucun besoin de sommeil ou de repos. Rien ne pouvait l'affecter.

Quoique, à bien réfléchir, peut-être que si.

Il y avait le froid, d'abord. La coque du spationef était encore assez chaude, un de ses flancs absorbant la chaleur du Soleil et l'irradiant autour de la peau de métal jusqu'à ce qu'elle se perdît sur l'autre flanc, mais viendrait un moment où le Soleil se rapetisserait jusqu'à ne plus donner de chaleur et alors il serait soumis au froid intégral de l'espace.

Et quel serait l'effet du froid sur lui ? Rendrait-il son corps cassant ? Gênerait-il le fonctionnement de son cerveau ? Aurait-il d'autres effets qu'il ne pouvait même pas deviner ?

Il sentit la peur revenir en lui subrepticement et il essaya de la secouer et elle s'éloigna, mais elle était toujours là, guettant à la lisière de son esprit.

Le froid et la solitude, pensa-t-il — mais il savait se mesurer avec la solitude. Et s'il n'y réussissait pas, s'il se sentait trop esseulé, s'il ne pouvait plus la supporter, il pourrait toujours battre une sarabande infernale sur la coque et au bout d'un moment quelqu'un sortirait pour voir ce qui se passait, et on le tirerait à l'intérieur.

Mais il se dit que ce serait le dernier geste de désespoir. Car si l'on sortait et qu'on le trouvait, il serait pris. S'il était poussé à cette extrémité, il aurait tout perdu — son départ de la Terre serait alors devenu sans but.

Il se calma donc, laissant passer le temps, tenant en respect la peur insidieuse juste à la limite de sa conscience et regardant l'univers étalé devant lui.

Les moteurs repartirent, une flamme bleu pâle sortant des fusées à l'arrière, et quoiqu'il n'y eût aucune sensation d'accélération, il sut que le navire, désormais hors du champ de la Terre, commençait sa longue course ardue pour atteindre la vitesse de la lumière.

Une fois qu'ils auraient atteint cette vitesse-là, ils entreraient dans l'hyperespace. Il s'efforça de n'y pas penser, de se dire qu'il n'y avait rien à craindre — mais ça lui pendait au nez, c'était la grande inconnue.

Le Soleil se rétrécit jusqu'à n'être plus qu'une étoile parmi de nombreuses autres et il arriva un moment où il ne put plus le repérer. Le froid l'enserra mais cela ne parut pas le gêner, bien qu'il eût conscience du froid.

Peut-être, se dit-il en réponse à sa peur, serait-ce aussi comme ça dans l'hyperespace. Mais il se le dit sans conviction. Le navire poursuivait sa route et l'étrange lueur bleue sortait des tubes.

Puis il y eut un moment où son esprit se répandit à travers l'univers.

Il avait conscience du navire, mais seulement par rapport à la conscience de beaucoup plus que cela, et le navire n'était pas un point d'ancrage ni un repère de position. Il se sentait étalé et dispersé ; il était ouvert et aplati jusqu'à la plus grande minceur. Il était à une douzaine d'endroits, peut-être une centaine en même temps, et c'était vertigineux,

aussi sa première réaction fut-elle de lutter contre ce qui avait bien pu lui arriver, de lutter et de reprendre ses esprits. La lutte ne lui fit aucun bien mais fit empirer les choses, car à certains moments elle paraissait emporter certaines parties de lui-même loin du reste, ce qui accroissait le vertige.

Il cessa donc de lutter et de se débattre et resta là, éparpillé, laissant la panique s'apaiser, et il se dit que ça lui était égal, tout en se demandant si c'était bien vrai.

Lentement la raison lui revint par bribes, il fut à nouveau capable de penser ; il se demanda vaguement s'il était entré dans l'hyperespace et en fut à peu près sûr. Et si tel était le cas, il savait qu'il aurait beaucoup de temps à vivre ainsi, beaucoup de temps pour s'y habituer, beaucoup de temps pour se retrouver et se reprendre en mains, beaucoup de temps pour comprendre cette situation, si toutefois elle était compréhensible.

Alors il se détendit, assez indifférent, sans peur ni interrogations, reposant seulement et laissant de temps à autre un fait se faire jour en lui d'un point quelconque.

Il savait que son corps — cette partie de lui-même qui abritait le reste — était toujours enchaîné fermement au navire et, en soi, la conscience de ce fait était le premier pas vers sa réorientation. Car il devait se réorienter, il le savait. Il lui fallait se mettre en accord de quelque manière avec cette situation, si ce n'est la comprendre.

Il s'était ouvert et il s'était éparpillé — la partie essentielle de lui-même, ce qui en lui était sentiment, connaissance et pensée — et il traversait, infime, un univers qui surgissait immense et irréel.

Etait-ce ainsi que l'univers devait être, se demanda-t-il, ou bien était-ce là l'univers déchaîné, l'univers sauvage par delà les disciplines limitatives de l'espace et du temps mesurés ?

Il se mit doucement à se reconnaître, prudent comme il l'avait été en rampant à la surface du navire, à reconnaître les régions les plus extrêmes de son être, petit à petit. Il ne savait comment il s'y prenait, il n'avait conscience d'aucune technique particulière, mais quoi qu'il fît, cela paraissait réussir car il se reprit en mains, se reconnaissant morceau par morceau, jusqu'à ce qu'il eût rassemblé en différentes piles tous les fragments épars de son être.

Alors il s'arrêta et resta là, peu importait où ce « là » se trouvait, et essaya de débrouiller ces amas de conscience qu'il prenait pour lui-même.

Cela lui prit un moment d'en trouver le sens, mais quand il y réussit, une partie de l'incompréhensibilité s'en alla, bien que l'étrangeté demeurât. Il essaya de traduire la chose en pensées, mais c'était difficile. La meilleure approximation à laquelle il parvînt était celle-ci : il avait été « déchaîné », ainsi que l'univers. Quel que fût le lien que le monde enchaîné et normal lui avait imposé, ce lien était maintenant désagrégé et il n'était plus limité par le temps ou l'espace.

Il pouvait voir — et savoir et sentir — à travers de vastes distances, si distance était le mot approprié, et il pouvait comprendre certains faits auxquels il n'avait jamais seulement pensé auparavant, les comprendre instinctivement, mais sans le vocabulaire ni l'agilité mentale pour grouper les faits en données distinctes.

Une fois de plus l'univers s'étalait devant lui et c'était un univers différent et à certains égards meilleur, un univers plus schématique, et il savait qu'avec le temps, si toutefois le temps existait, il en acquerrait une compréhension et une acceptation plus complètes.

Il tâtonnait, devinait et apprenait, et le temps n'existait pas, seulement une grande pérennité.

Il plaignait en pensée les autres, enfermés dans le navire, à l'abri de ses parois isolantes, ignorant pour toujours toutes les splendeurs d'une étoile ou les vastes champs de vision et de connaissance, loin au-dessus du plan galactique uniforme.

Toutefois il ne savait pas, en fait, ce qu'il voyait ou devinait ; il ne faisait que le sentir et s'y incorporer, et cela s'incorporait à lui. Il semblait incapable de ramener cela à un aspect formel de fait, de dimension ou de contenu. Cela demeurait une connaissance et une puissance si accablantes que c'en était nébuleux. Il n'y avait ni crainte ni interrogation parce que, semblait-il, de telles choses n'existaient pas ici. Et il comprit enfin qu'il était en un lieu tout autre, un monde où n'avaient pas cours la conscience et l'émotion normales spatiotemporelles, et qu'un être spatiotemporel normal n'y possédait ni outils ni instrument de mesure pour le ramener à un cadre de références.

Il n'y avait ni temps, ni espace, ni peur, ni interrogation — et pas davantage de véritable connaissance.

Puis le temps revint et soudain son esprit fut brutalement refourré dans sa cage, à l'intérieur de son crâne métallique, et il fit de nouveau corps avec son corps, traqué, enchaîné, petit, froid et nu.

Il vit que les étoiles étaient différentes et qu'il était loin de chez lui, et un peu vers l'avant il y avait une étoile qui étincelait comme un four en fusion, en suspens dans la nuit.

Il était là, désolé, ramené à sa petitesse, l'univers réduit à la dimension d'un paquet.

Par esprit pratique, il vérifia le câble qui le maintenait au navire. Sa trousse à accessoires était toujours fixée à son barreau. Tout était exactement comme auparavant.

Il essaya de se remémorer les splendeurs qu'il avait vues, de ressaisir la frange de connaissance qu'il avait approchée de si près, mais aussi bien splendeur que connaissance, si connaissance il y avait jamais eu, s'étaient évanouies dans le néant.

Il eut envie de pleurer mais il ne pouvait pas pleurer, et il était trop vieux pour s'allonger sur le navire et taper du pied de fureur.

Il resta donc assis à regarder le soleil dont ils se rapprochaient et enfin il vit une planète qu'il pensa devoir être leur destination, et il

trouva moyen de se demander quelle planète cela pouvait bien être et à quelle distance de Terre elle se trouvait.

Il se réchauffa un peu lorsque le navire effleura l'atmosphère pour faciliter son freinage et il passa quelques moments atroces lorsqu'il tourna en spirales à travers des gaz épais comme une soupe qui ne ressemblaient, certes, que de très loin à l'atmosphère terrestre. Il s'accrocha désespérément aux barreaux lorsque l'appareil atterrit mollement sur un terrain, avec tous les gaz des fusées s'entortillant autour de lui. Mais il s'en tira sans dommage, descendit agilement et s'élança dans l'atmosphère de purée de pois sans que personne l'ait vu.

Hors de danger, il se retourna pour voir le navire et, bien que ses contours fussent cachés par les traînées nuageuses des gaz tourbillonnants, il le voyait nettement, non pas dans sa structure réelle, mais comme un schéma. Il le regarda pensivement et nota qu'il y avait quelque chose de faux dans le schéma, quelque chose de vaguement faux, une partie de l'ensemble qui clochait, qui n'était pas comme elle aurait dû être.

Il entendit le grincement des grues de déchargement sortant sur le terrain et il ne perdit plus de temps ; peu importait le schéma.

Il recula, s'enfonça dans la brume et décrivit une courbe en se tenant à bonne distance du navire. Il arriva enfin à la limite du spatioport et aux abords de la ville.

Il tomba sur une rue et la parcourut en flânant, mais la ville avait quelque chose d'anormal.

Il croisa quelques robots pressés qui se dépêchaient bien trop pour faire attention à lui. Mais il ne rencontra pas d'humains.

Et cela, il s'en aperçut brusquement, était la chose anormale. Ce n'était pas une ville humaine.

Il n'y avait aucun bâtiment proprement humain — ni magasins, ni maisons d'habitation, ni églises, ni restaurants. Il y avait des casernes sinistres et des hangars pour entreposer l'équipement et les machines, des dépôts largement étalés et de vastes usines. Mais c'était tout ce qu'il y avait. C'était une ville aride et triste comparée aux rues qu'il avait connues sur Terre.

C'était une ville de robots, oui. Et une planète de robots. Un monde d'où les humains étaient bannis, où ils ne pouvaient pas vivre, mais si riche en quelques ressources naturelles qu'il ne demandait qu'à être exploité. Et la réponse à cette demande était de laisser les robots s'en occuper.

Une chance, se dit-il. Sa chance tenait toujours. On l'avait littéralement déposé dans un endroit où il pourrait vivre sans intervention humaine. Ici, sur cette planète, il serait avec les siens.

Si toutefois c'était ce qu'il voulait. Et il se posa la question. Il se demanda ce qu'il voulait au juste, car il n'avait pas eu le temps d'y penser vraiment. Il avait été trop absorbé par sa fuite de la Terre pour

y penser beaucoup. Il avait su tout le temps ce qu'il fuyait mais n'avait jamais réfléchi à ce qui l'attendait.

Il marcha encore un peu et arriva au bout de la ville. La rue devint un chemin qui allait se perdre dans le brouillard chassé par le vent.

Il revint sur ses pas et suivit la rue.

Il se rappela avoir vu sur une des casernes l'écriteau TRANSITAIRES et se dirigea de ce côté.

A l'intérieur, un vieux robot était assis derrière un bureau. Son corps était démodé et d'aspect plutôt familier. Et Richard Daniel sut qu'il était familier parce qu'il était aussi vieux, cabossé et suranné que le sien.

Un peu abasourdi, il regarda ce corps et remarqua que, malgré la ressemblance avec le sien, il comportait de légères différences. Le même modèle ancien, certainement, mais une autre série. Peut-être un peu plus récent que le sien, d'une vingtaine d'années environ.

— « Bonsoir, étranger, » dit le vieux robot. « Vous êtes arrivé sur le navire ? »

Richard fit oui de la tête.

« Vous comptez rester jusqu'au prochain ? »

— « Je vais peut-être me fixer, » dit Richard Daniel, « il se peut que je veuille rester ici. »

Le vieux robot prit une clé à un crochet et la posa sur le bureau.

— « Vous représentez quelqu'un ? »

— « Non, » dit Richard Daniel.

— « Je pensais que c'était peut-être le cas. Nous avons des tas de délégués. Les humains ne peuvent venir ici, ou ne le veulent pas, alors ils les envoient. »

— « Vous avez beaucoup de visiteurs ? »

— « Quelques-uns. Surtout les délégués dont je vous parlais. Mais il y a des fugitifs. Je suppose, monsieur, que vous êtes un fugitif. »

Richard Daniel ne répondit pas.

« Ça ne fait rien, » le rassura le vieux. « Ça nous est tout à fait égal du moment que vous vous conduisez bien. Certains de nos citoyens les plus éminents étaient des fugitifs en arrivant. »

— « Parfait, » dit Richard Daniel. « Et vous-même ? Vous devez l'être aussi. »

— « Vous parlez de ce corps. Eh bien, c'est un peu différent. Ça, c'est une punition. »

— « Une punition ? »

— « Voyez-vous, j'étais le chef d'équipe de l'entrepôt de marchandises et je me suis mis à faire des blagues. Aussi on m'a mis à pied, on m'a fait passer en jugement et on m'a déclaré coupable. Alors ils m'ont collé dans ce vieux corps et je dois y rester et faire ce métier pourri jusqu'à ce qu'ils trouvent un autre criminel qui mérite un châtiment. Ils ne peuvent punir plus d'un criminel à la fois, vu que c'est

le seul vieux corps qu'ils ont. Il a une drôle d'histoire, ce corps. Un des gars était retourné sur Terre pour un voyage d'affaires et il a trouvé ce vieux tas de ferraille dans un terrain vague et l'a rapporté — pour rigoler, j'imagine. Comme un humain achèterait un squelette pour rigoler, vous savez. »

Il jeta à Richard Daniel un long regard soupçonneux. « J'ai comme l'impression, étranger, que votre corps... »

Mais Richard Daniel ne le laissa pas achever.

— « Si je comprends bien, » dit-il, « vous n'avez pas beaucoup de criminels. »

— « Non, » dit le vieux robot tristement, « dans l'ensemble, nous sommes vraiment des gens de confiance. »

Richard Daniel allongea la main pour ramasser la clé, mais le vieux robot la couvrit de la sienne.

— « Puisque vous êtes en fuite, » dit-il, « vous paierez d'avance. »

— « Je vous paye une semaine, » dit Richard Daniel en lui tendant de l'argent.

Le robot lui rendit sa monnaie.

— « J'allais oublier de vous dire. Il faudra vous faire plastifier. »

— « Plastifier ? »

— « C'est ça. Vous faire enduire de plastic. Pour vous protéger de l'atmosphère. C'est la mort du métal. Il y a une boutique à côté où on vous le fera. »

— « Merci. Je le ferai faire tout de suite. »

— « Ça s'use, » le prévint le vieux. « Il faut remettre ça chaque semaine environ. »

Richard Daniel prit la clé et enfila le couloir jusqu'à ce qu'il trouvât le numéro de sa cellule. Il ouvrit la porte et entra. La chambre était petite, mais propre. Il y avait une table et une chaise et c'était tout.

Il rangea son sac d'accessoires dans un coin, s'assit sur la chaise et essaya de se sentir chez lui. Mais il ne put y réussir, ce qui était curieux puisqu'il venait juste de se louer un chez soi.

Il resta assis là, à se ressouvenir, et il essaya de susciter en lui quelque sentiment de triomphe pour avoir si bien réussi à couvrir ses traces. Il ne le put.

Peut-être n'était-ce pas là l'endroit qui lui convenait, pensa-t-il. Peut-être serait-il plus heureux sur quelque autre planète. Peut-être devrait-il retourner au navire et y remonter et aller jeter un coup d'œil à la prochaine planète qui se présenterait.

S'il se dépêchait, il y arriverait peut-être. Mais il lui faudrait se dépêcher car le navire ne resterait pas plus longtemps qu'il n'était nécessaire à décharger le fret destiné à cette planète et à en recharger d'autre.

Il se leva de la chaise, encore à demi indécis.

Et tout à coup il se rappela comment, debout dans les tourbillons de brume, il avait vu le navire plus comme un schéma que comme un

navire, et en y repensant il y eut une sorte de déclic dans son cerveau et il fit un bond vers la porte.

Car il savait maintenant ce qui clochait dans le schéma du spationef — une soupape d'injection n'était pas tout à fait en place ; il lui fallait retourner là-bas avant le décollage du navire.

Il passa la porte et franchit le couloir. Il eut la vision de la figure ahurie du vieux robot en courant à travers l'entrée et en se précipitant dans la rue. Dans sa course pesante et régulière vers le spatioport, il tâcha de se remémorer le schéma, mais il ne revenait pas complètement ; il venait par fragments mais pas tout entier.

Et juste comme il s'efforçait de retrouver le schéma intégral, il entendit un ronflement : le décollage commençait.

— « Attendez ! » hurla-t-il. « Attendez-moi ! Vous ne pouvez pas... »

Il y eut un éclair qui fit tout disparaître dans le blanc et une puissante vague invisible sortit en trombe d'on ne sait où et l'envoya rouler dans la rue. Il glissait sur les pavés et des étincelles s'échappaient du métal de son corps râclant la pierre. La blancheur atteignit un éclat qui l'aveugla presque, puis elle se dissipa très vite et l'obscurité régna.

Il buta contre un mur avec un bruit de ferraille et resta allongé là, aveuglé par la luminosité de l'explosion, tandis que son esprit parcourait le tracé du schéma.

Le schéma, pensa-t-il — pourquoi aurait-il vu un schéma du navire sur lequel il avait vogué à travers l'espace, un schéma qui montrait un injecteur déplacé ? Et comment pouvait-il, entre tous les robots, reconnaître un injecteur, sans parler du fait qu'il était détraqué ? A la maison ç'avait été un sujet de plaisanterie des Barrington, à savoir que lui, objet mécanique, n'avait aucune aptitude pour les engins mécaniques. Et il aurait pu sauver ces gens et ce navire — il aurait pu les sauver tous s'il avait reconnu immédiatement l'importance du schéma. Mais il avait été trop lent et trop stupide, et maintenant ils étaient tous morts.

L'obscurcissement de sa vue s'étant dissipé, il se mit lentement debout et se tâta tout le corps pour se rendre compte de ses blessures. A part une ou deux encoches, il paraissait ne rien avoir.

Des robots couraient dans la rue, se dirigeant vers le spatioport où plusieurs foyers d'incendie s'étaient allumés et où des hangars et autres édifices avaient été aplatis par l'explosion.

Quelqu'un le poussa du coude et il se retourna. C'était le vieux robot.

— « Vous êtes un veinard, » dit-il, « vous en êtes sorti juste à temps. »

Richard Daniel hocha la tête sans mot dire et une terrible pensée lui vint : si on allait croire qu'il avait fait ça ? Il avait quitté le navire, il avait reconnu qu'il était en fuite ; il était ressorti en coup de vent quelques secondes à peine avant l'explosion du navire. Ce serait facile de raccorder tout ça — de dire qu'il avait saboté le navire, puis au

dernier moment, pris de remords, s'était précipité pour défaire ce qu'il avait fait. A ne considérer que les faits, c'étaient des preuves accablantes.

Mais jusqu'ici tout allait bien, se dit Richard Daniel, parce que le vieux robot était le seul à savoir — il était le seul à qui il eût parlé, et même le seul qui sût qu'il était dans la ville.

Il y avait un moyen, pensa Richard, un moyen facile. Il repoussa l'idée mais elle revint. Tu es ton maître, disait-elle. Tu as déjà violé la loi. En rejetant la loi humaine, tu as fait de toi-même un hors-la-loi. Tu es devenu une belle proie. Il n'y a plus qu'une loi pour toi — ta propre défense.

Mais il y a des lois pour robots, argumenta Richard Daniel. Il existe des lois et des tribunaux dans cette communauté. Il y a place pour la justice.

Loi d'une communauté, dit la sangsue accrochée à son cerveau, loi provinciale, à peine plus qu'une loi tribale — et l'étranger a toujours tort.

Richard Daniel sentit le froid de la peur se refermer sur lui et il sut, sans même y réfléchir, que la sangsue avait raison.

Il fit volte-face et se mit à marcher en direction de la caserne des transitaires. Un objet qu'il n'avait pas vu par terre crocha son pied et il buta et tomba. Il se mit à genoux à tâtons sur les pavés, cherchant dans le noir la chose qui l'avait fait trébucher. C'était une lourde barre d'acier, un morceau de l'épave projeté jusque là. Il la prit par un bout et se releva.

— « Navré, » dit le vieux robot. « Faites attention où vous mettez les pieds. »

Et il y avait une vague implication dans ses paroles, une allusion à quelque chose de plus que les mots prononcés, qui suggérait la secrète délectation d'une connaissance secrète.

Tu as enfreint d'autres lois, dit la sangsue dans le cerveau de Richard Daniel. Pourquoi ne pas en enfreindre juste une de plus ? Pourquoi ne pas en enfreindre cent de plus, si nécessaire ? C'est tout ou rien. Là où tu en es, tu ne peux plus te permettre un échec. Tu ne dois tolérer que personne se dresse sur ton chemin.

Le vieux robot se détourna à moitié et Richard Daniel leva la barre d'acier, quand soudain le vieux ne fut plus un robot mais un schéma. Là, avec tous les détails d'une épure, se voyaient les pièces motrices, tout le mécanisme du robot qui marchait dans la rue devant lui. Et si on détachait ce seul morceau de câble, si on grillait ce bobinage, si...

Au moment même où il pensait ça, le schéma s'évanouit et il y eut le robot, un robot qui trébuchait et tombait en résonnant sur les pavés.

Richard Daniel virevolta terrorisé, balayant la rue du regard, mais il n'y avait personne aux abords.

Il se retourna vers le robot tombé et s'agenouilla calmement auprès

de lui. Il posa doucement la barre d'acier sur la chaussée. Et il éprouva de la reconnaissance de ce que, presque par miracle, il n'eût pas tué.

Le robot était immobile sur les pavés. Quand Richard Daniel le souleva, il se balança mollement. Et pourtant il n'avait rien. Tout ce qu'il y avait à faire pour le ranimer était de réparer le dommage, quel qu'il fût, que son corps avait subi. Et cela, se dit Richard Daniel, servait son dessein aussi bien que le meurtre l'eût fait.

Il tenait le robot dans ses bras, cherchant des yeux un endroit où le cacher. Il repéra une ruelle entre deux bâtiments et s'y précipita. Il vit qu'un des bâtiments était sis sur des blocs de pierre enfoncés dans le sol, laissant un évidement d'environ trente centimètres. Il s'agenouilla et glissa le robot sous le bâtiment. Puis il se redressa et brossa la saleté et la poussière de son corps.

De retour à la caserne et rentré dans sa cellule, il prit un chiffon et nettoya le reste de la saleté. Et il réfléchit ferme.

Il avait vu le navire sous forme de schéma et, ne sachant pas ce que cela signifiait, n'avait rien fait. A l'instant, il avait vu le vieux robot sous forme de schéma et s'était servi de ce schéma de la manière la plus nette et la plus décisive pour s'épargner un meurtre — le meurtre qu'il était entièrement prêt à commettre.

Mais comment avait-il fait ? La réponse semblait être qu'il n'avait réellement rien fait. Il avait simplement pensé qu'il n'y avait qu'à détacher un seul câble, griller un seul bobinage — il l'avait pensé et c'était chose faite.

Peut-être n'avait-il vu aucun schéma. Peut-être le schéma n'était-il rien de plus qu'une sorte de rationalisation psychique destinée à masquer ce qu'il avait pu voir ou sentir. En voyant le navire et le robot dépouillés de leurs revêtements et leur fonctionnement pleinement révélé à sa vue, il avait cherché quelque explication à ce pouvoir étrange, et son inconscient avait inventé une explication, une analogie qui, sur le moment, l'avait satisfait.

Comme lorsqu'il était dans l'hyperespace, pensa-t-il. Il avait vu là-bas une foule de choses qu'il n'avait pas comprises. Et c'était ça, parbleu ! Il lui était arrivé quelque chose dans l'hyperespace. Peut-être un phénomène d'étirement de son esprit. Peut-être avait-il acquis quelque nouvelle dimension de la vue, quelque nouveau tour de la pensée.

Il se rappela comment, redescendu à la réalité du navire, l'esprit vidé de toute splendeur et de toute connaissance, il avait eu envie de pleurer. Car, bien qu'ayant perdu la splendeur et la connaissance (si connaissance il y avait eu), il n'avait pas tout perdu. Il avait acquis un nouveau système de perception et la faculté de l'utiliser assez maladroitement — et il importait peu qu'il fût encore perplexe quant à la manière dont il l'utilisait. Le fait essentiel de le posséder et de pouvoir l'utiliser lui suffisait pour commencer.

Quelque part au dehors une personne appelait, une personne, il en prit soudain conscience, qui appelait depuis un petit moment...

« Hubert, où es-tu ? Hubert, es-tu là ? Hubert... »

Hubert ?

Hubert était-il le vieux robot ? Se serait-on déjà aperçu de sa disparition ?

Richard Daniel se leva d'un bond et hésita un moment, écoutant la voix. Et puis il se rassit. Qu'ils appellent, se dit-il. Qu'ils se mettent en chasse. Il était à l'abri dans sa cellule. Il l'avait louée et pour le moment il était chez lui et personne n'oserait venir le déranger.

Mais il n'était pas chez lui. Il avait beau se répéter à satiété qu'il était chez lui, c'était faux. Il n'y avait pas de chez soi.

La Terre était son chez soi, pensa-t-il. Et pas toute la Terre, mais juste une certaine rue et cette petite portion de rue lui était barrée pour toujours. Elle lui avait été barrée par la mort d'une exquise vieille dame qui avait vécu au-delà de son temps, elle lui avait été barrée par sa fuite.

Il n'appartenait pas à cette planète, il se l'avoua, ni à aucune autre planète. Il appartenait à la Terre, à la maison des Barrington, et il lui était impossible d'y être.

Peut-être aurait-il dû rester et se laisser réorienter. Il se rappela ce que l'avocat avait dit à propos des souvenirs qui pouvaient devenir un fardeau et un tourment. Après tout, il eût peut-être été plus sage de repartir à zéro.

Car son avenir, que pouvait-il être, avec son vieux corps suranné, son vieux cerveau suranné ? Le genre de corps dont on affuble un robot pour le punir, sur cette planète-ci. Et le genre de cerveau — mais le cerveau était différent parce qu'il possédait maintenant quelque chose qui suppléait le manque d'outils mentaux plus modernes.

Il était assis et il écoutait, et il entendait la maison l'appeler à travers les années-lumière d'espace pour qu'il revînt. Et il voyait le salon fané avec toute sa splendeur disparue, annales du passé. Il se rappelait avec un pincement de chagrin la petite chambre, derrière la cuisine, qui avait été la sienne à lui tout seul.

Il se leva et marcha de long en large dans sa cellule — trois pas dans un sens, trois pas dans l'autre, et ainsi de suite.

Les images, les sons, les odeurs de la maison se firent présents et l'enveloppèrent et il se demanda follement s'il n'aurait pas le pouvoir, un pouvoir conféré par l'univers de l'hyperespace, de se léviter jusqu'à cette rue familière.

Il frissonna à cette idée, effrayé d'un pouvoir nouveau, effrayé de ce que ça puisse se produire. Effrayé par lui-même peut-être, par l'être tortueux et compliqué qu'il était — non plus le serviteur fidèle et reluisant, mais une espèce de fou qui naviguait sur la coque d'un spationef, qui était prêt à tuer un autre être, qui pouvait affronter le terrible drossage de l'hyperespace, et s'effarouchait cependant au choc d'un souvenir.

Il se dit qu'il avait besoin de se promener. De parcourir la ville et peut-être d'aller dans la campagne. D'autre part, un peu d'esprit pratique

lui venant, il se rappela avoir besoin de cette opération de plastification qu'on lui avait conseillée.

Il sortit dans le couloir qu'il franchit d'un pas vif et traversait le hall d'entrée lorsque quelqu'un lui parla.

— « Hubert, » dit la voix, « où donc étais-tu ? Je t'ai attendu pendant des heures. »

Richard Daniel se retourna et vit un robot assis derrière le bureau. Un autre robot était appuyé à un coin de mur et un cerveau de robot était posé sur le bureau.

« Tu es bien Hubert, n'est-ce pas ? » demanda le personnage assis.

Richard Daniel ouvrit la bouche pour parler, mais les mots refusèrent de sortir.

« C'est ce que je pensais, » dit le robot. « Tu ne me reconnais peut-être pas, mais mon nom est Andy. Le fonctionnaire officiel étant occupé, c'est moi que le juge a envoyé. Il trouvait que c'était la moindre des choses d'opérer le transfert aussitôt que possible. Il dit que tu avais purgé une peine plus longue que ton temps. Il pense que tu seras content de savoir qu'il y a un nouveau condamné. »

Richar Daniel contemplait avec horreur le cerveau nu posé sur la table.

Le robot désigna le corps métallique adossé au coin du mur.

« Il est mieux que quand on t'en a sorti, » dit-il avec un rire guttural. « On l'a arrangé et poli et on a enlevé les éraflures. On l'a même modernisé. Il est à la dernière mode. Tu auras un meilleur corps que quand on t'a collé dans cette monstruosité. »

— « Je ne sais pas quoi dire, » dit Richard Daniel en bégayant. « N'est-ce pas, je ne suis pas... »

— « Oh ! ça va bien, » dit l'autre joyeusement. « Pas besoin de remerciements. Ta peine a duré plus longtemps que ce que le juge avait prévu. Ceci compense cela. »

— « Alors, je te remercie beaucoup, » dit Richard Daniel. « Je te remercie beaucoup. »

Il s'étonnait lui-même, il s'étonnait de l'aisance avec laquelle il avait dit ça, il était abasourdi de sa duplicité sournoise.

Mais si on le lui imposait, pourquoi le refuserait-il ? Il n'y avait rien dont il eût plus besoin que d'un corps moderne !

Ça marchait toujours, se dit-il. Il avait toujours la chance avec lui. Car il n'avait plus besoin que de cette dernière chose-là pour couvrir ses traces.

— « Entièrement plastifié à neuf et tout, » dit Andy. « Hans a fait un travail extra.

— « Eh bien, alors, » dit Richard Daniel, « en avant ! »

L'autre robot sourit malicieusement. « Je te comprends d'avoir hâte de sortir de là. Ça doit être rudement pénible de vivre dans un tas de ferraille comme celui-là. »

Il contourna le bureau et s'avança vers Richard Daniel.

« Va dans le coin, » dit-il, « et trouve un point d'appui. Je ne veux pas que tu dégringoles quand je te débrancherai. Une bonne chute et ce corps-là serait en morceaux. »

— « Bien, » dit Richard Daniel. Il alla dans le coin et s'y appuya de dos et planta solidement ses pieds de façon à être calé.

Il souffrit un moment assez affreux lorsque Andy débrancha le nerf optique et qu'il perdit la vue, et ça lui donna la nausée de sentir son crâne se détacher de ses épaules, et il était en pleine panique lorsqu'on coupa prestement les derniers circuits.

Il devint alors une boule de grisaille sans corps, ni tête, ni yeux, ni quoi que ce soit. Il n'était plus qu'un paquet de pensées tout entortillées autour d'elles-mêmes comme un seau de vers, et ce seau de vers était en suspens dans le pur néant.

La peur lui vint, une peur lancinante, terrible. Et si tout ça n'était qu'une espèce de farce horrible ? Et si on avait découvert ce qu'il était vraiment et ce qu'il avait fait à Hubert ? Et si on lui prenait son cerveau et qu'on le range quelque part pendant un an ou deux — ou pendant cent ans ? Ce n'était peut-être rien de plus que leur justice ordinaire.

Il se cramponna à lui-même et essaya de mettre la peur en fuite, mais la peur allait et venait comme une marée agitée.

Le temps s'étirait et s'étirait — un temps bien trop long, bien plus de temps qu'il n'en fallait pour transférer un cerveau d'un corps à un autre. Quoique, à y bien regarder, ce n'était peut-être pas si long du tout. Car dans son état actuel, il n'avait aucun moyen de mesurer le temps. Il n'avait aucun repère pour évaluer le temps.

Puis tout-à-coup il eut des yeux.

Et il sut que tout allait bien.

Un à un il récupéra ses sens et il réintégra un corps, et il s'y sentit mal à l'aise car il n'y était pas habitué.

La première chose qu'il vit fut son vieux corps cabossé calé dans son coin et il eut un vif remords en le voyant ; il lui sembla qu'il lui avait joué un vilain tour. Il se dit que ce corps était digne d'un meilleur sort que celui d'être abandonné pour servir de prison miteuse sur cette planète étrangère. Ce corps l'avait bien servi pendant six cents ans et il ne devrait pas le déserter. Mais il le désertait. Il se méprisa d'être en train de devenir un tel maître dans l'art d'abandonner ses vieux amis. D'abord son foyer là-bas, et maintenant son corps fidèle.

Puis il se rappela autre chose — tout son argent dans le corps !

— « Qu'est-ce qu'il y a, Hubert ? » demanda Andy.

Richard Daniel se dit qu'il ne pouvait pas abandonner cet argent parce qu'il en avait besoin. Et d'ailleurs, s'il le laissait là, quelqu'un le trouverait sûrement plus tard et ça le trahirait. Il ne pouvait le laisser là et il ne serait peut-être pas prudent non plus de le réclamer sur le champ. S'il le faisait, cet autre robot, cet Andy penserait qu'il l'avait volé dans son emploi ou dans quelque filouterie clandestine. Il pourrait essayer de le corrompre mais on ne sait jamais ce qu'un geste comme

celui-là peut entraîner. Andy était peut-être un comble d'honnêteté, et alors ça lui coûterait cher. Et d'ailleurs il ne voulait pas se défaire, même partiellement, de cet argent.

Tout à coup il trouva — il sut exactement quoi faire. Et dans l'instant même où l'idée lui vint, il changea Andy en schéma.

Ce branchement-là, pensa Richard Daniel, en étendant un bras pour rattraper le schéma défaillant qui se changea en robot. Il le déposa doucement par terre et s'élança vers son vieux corps. En quelques secondes, il eut ouvert la cachette du thorax et retiré l'argent qu'il enferma dans son nouveau corps.

Puis il retransforma en schéma le robot allongé et rétablit le branchement.

Andy se releva en vacillant. Il eut un regard consterné vers Richard Daniel.

— « Qu'est-ce qui m'est arrivé ? » demanda-t-il d'une voix tremblante.

Richard Daniel hocha tristement la tête. « Je ne sais pas. Tu as basculé. Je me suis précipité vers la porte pour crier au secours, alors je t'ai entendu remuer et tu étais rétabli. »

Andy était manifestement perplexe. « Rien de semblable ne m'est jamais arrivé, » dit-il.

— « Si j'étais toi, » conseilla Richard Daniel, « je passerais une révision générale. Tu dois avoir un relais défectueux ou un mauvais contact. »

— « Je crois que je le ferai, » acquiesça l'autre. « C'est positivement dangereux. »

Il alla lentement jusqu'au bureau, prit l'autre cerveau et se dirigea vers le corps cabossé accoté au coin de mur.

Puis il s'arrêta et dit : « Dis donc, j'oubliais. J'étais censé te le dire. Tu devrais aller à l'entrepôt. Un autre navire est annoncé. Il va atterrir d'une minute à l'autre. »

— « Déjà un autre ? »

— « Tu sais comment ça se passe, » dit Andy avec dégoût. « On n'essaye même pas de tenir un horaire ici. Nous n'en verrons pas un seul pendant des mois et puis il y en aura deux ou trois en même temps. »

— « Ah ! bon, merci, » dit Richard Daniel en sortant.

Il prit une allure cadencée, plein d'une confiance toute neuve. Et il sentait qu'il n'y avait rien qui pût l'abattre, rien qui pût l'arrêter.

Car il était un robot chanceux !

Se pouvait-il que toute cette chance lui soit venue de l'hyperespace, comme sa faculté de schématisation, si tel était le mot, en était venue ? D'une manière ou d'une autre, l'hyperespace l'avait pris, tordu, changé, l'avait modelé à neuf, avait fait de lui un robot différent de ce qu'il était avant.

Quoique, pour ce qui est de la chance, il en avait eu tout au long

de sa vie. Il avait eu bien de la chance avec sa famille humaine, avait acquis quantité de privilèges et une position élevée, et on lui avait permis de vivre six cents ans. Et ça, c'était une chose qui n'aurait jamais dû se produire. Quelque puissants et influents qu'aient été les Barrington, ces six cents ans ne devaient être attribués en partie qu'à la chance pure.

De toute façon, sa chance et sa faculté schématisante lui donnaient une supériorité solide sur tous les autres robots qu'il pourrait rencontrer. Pourraient-elles aussi le rendre supérieur à L'Homme ? *Non* — c'était là une pensée à écarter parce que blasphématoire. Il n'y avait jamais eu de robot qui fût l'égal d'un homme.

Mais cette pensée ne cessait de s'imposer à lui et il était loin de se sentir aussi humilié de cette chute dans le mauvais goût, ou la faiblesse de jugement, quel que fût le cas, qu'il lui semblait qu'il aurait dû l'être.

En se rapprochant du spatioport, il commença à rencontrer d'autres robots et certains le saluaient et l'appelaient Hubert, tandis que d'autres s'arrêtaient et lui serraient la main, lui disant qu'ils étaient heureux qu'il soit sorti de taule.

Cette camaraderie ébranla sa confiance. Il commença à se demander si sa chance allait tenir car certains robots, il en était sûr, trouvaient assez étrange qu'il ne les appelât pas par leur nom, et on lui avait adressé deux ou trois remarques auxquelles il avait eu du mal à répondre. Il eut la sensation que lorsqu'il atteindrait l'entrepôt, il risquait d'être perdu sans rémission parce qu'il ne connaîtrait aucun des robots de l'endroit et qu'il n'avait pas la moindre idée de ce que ses fonctions comportaient. Et, au fait, il ne savait même pas où se trouvait l'entrepôt.

Il sentit la panique le gagner et jeta instinctivement un rapide coup d'œil autour de lui, à la recherche d'un moyen d'évasion. Car il lui devenait tout à fait clair qu'il ne devait surtout pas aller à l'entrepôt.

Il était coincé, il le savait, et ne pouvait continuer à voguer au fil de l'eau, confiant dans sa chance. Il lui fallait imaginer quelque chose dans l'instant.

Il amorça un écart vers une rue adjacente, ne sachant pas ce qu'il allait faire, mais sachant qu'il fallait faire quelque chose, lorsqu'il entendit le grondement loin au-dessus de lui, et jeta un rapide coup d'œil pour voir la lueur pourpre de l'échappement des tubes de fusées miroitant à travers les nuages.

Il vira à nouveau et sprinta furieusement vers le spatioport qu'il atteignit lorsque le navire atterrit avec un bruit chuintant. C'était un vieux navire. Il n'avait pas de lustre, il était informe et trapu et avait l'air d'un voyou.

Un clochard, se dit-il, qui bourlinguait de port en port en ramassant le fret qu'il trouvait, avec peut-être de temps à autre un passager payant se rendant dans quelque planète de dernier ordre sans service régulier.

Il attendit l'ouverture de la soute et la descente de la rampe et il

s'avança délibérément sur le terrain, devançant l'équipe disséminée des débardeurs qui marchaient pesamment vers le navire. Il savait qu'il devait agir comme s'il avait parfaitement le droit d'entrer dans le navire, comme s'il savait exactement ce qu'il avait à faire. Si on l'interpellait, il ferait celui qui n'a pas entendu et continuerait d'avancer.

Il gravit lestement la rampe, se retenant de courir, et fonça à travers le rideau-accordéon qui servait de régulateur atmosphérique. Ses pieds résonnèrent sur le toit métallique de la soute à marchandises jusqu'à ce qu'il atteignît la coursive qui descendait à un autre étage de marchandises.

Au bas du couloir, il s'arrêta et demeura tendu, à écouter. Au-dessus de lui il entendit le claquement d'une porte de métal et un bruit de pas qui descendaient la coursive jusqu'à l'étage immédiatement au-dessus. Ce devait être l'économe ou le second, ou peut-être le capitaine qui descendait s'occuper du déchargement.

Il s'éloigna doucement et trouva un coin dissimulé où se pelotonner. Il entendait au-dessus de lui l'équipe de déchargement échanger des phrases, puis le râclement d'un récipient et les coups sourds de ballots et de caisses que l'on hâlait vers la rampe.

Il passa des heures, ou ce qui lui parut des heures, dans sa cachette. Il entendit l'équipe descendre quelque chose de l'un des étages supérieurs et il fit une sorte de prière pour qu'ils ne descendent pas jusqu'au sien. Il espéra que personne ne se rappellerait l'avoir vu entrer en avant des autres, ou que s'ils se le rappelaient, ils penseraient qu'il était ressorti.

Enfin cela cessa et les bruits de pas disparurent. Puis vint le grondement sourd de la rampe dans sa remontée automatique et le boum de la soute refermée.

Il attendit de longues minutes le mugissement qui, lorsqu'il se produisait, lui faisait bourdonner la tête, la monstrueuse vibration qui secouait et soulevait le navire et le catapultait hors de la planète.

Puis le calme revint et il sut que le navire avait quitté l'atmosphère et faisait route de nouveau.

Et il sut qu'il avait réussi.

Car maintenant il n'était rien de plus qu'un passager clandestin. Il n'était plus Richard Daniel, évadé de la Terre. Il avait évité tous les pièges de l'Homme, il avait couvert ses traces et il allait son chemin.

Mais dans son for intérieur il sentait une inquiétude, parce que tout s'était passé trop en douceur, mieux que ça n'aurait dû se passer.

Il essaya de s'analyser, de faire le point à son sujet, d'évaluer ce qu'il était devenu.

Il avait des capacités que l'Homme n'avait jamais acquises, ou développées, ou conquises, quel que fût le terme. Il était un peu en avance non seulement sur les autres robots, mais aussi sur l'Homme. Il possédait une chose, ou le commencement d'une chose que l'Homme avait cher-

chée et étudiée, qu'il avait essayé de saisir pendant des siècles, sans succès.

Une pensée grave et terrible : était-il possible qu'après tout, ce grand héritage ait été destiné aux robots ? Seraient-ce les robots qui conquerraient les facultés paranormales que l'Homme avait si longtemps poursuivies, alors que l'Homme devrait obligatoirement se contenter des choses matérielles et simplement scientifiques ? Lui, Richard Daniel, était-il peut-être le premier de beaucoup d'autres ? Ou bien l'explication tenait-elle simplement dans le fait qu'il avait été, lui tout seul, exposé à l'hyperespace ? Cette faculté qu'il possédait pourrait-elle appartenir à quiconque se soumettrait totalement au contact direct des mystères de ce fol univers libéré du temps ? L'Homme pourrait-il posséder cela, et davantage, si lui aussi s'exposait au hasard total de l'irréalité ?

Il se rencoigna, l'esprit agité de pensées et de spéculations, et il chercha les réponses, mais il n'y avait pas de réponse sûre.

Son esprit tâtonna hors de lui, d'une façon presque autonome, et un schéma se fit dans son cerveau, un morceau d'épure, et les morceaux s'ajoutèrent les uns aux autres jusqu'à ce que tout fût là, que le navire tout entier fût là, étalé à sa vue.

Il prit son temps et examina le schéma posé dans son esprit et il trouva des petites choses à régler — un ajustage qui prenait du jeu et il le resserra, un circuit qui s'en allait en morceaux et il le renforça, le vivifia et le remit presque à neuf, une pompe qui fuyait un tout petit peu et il arrêta la fuite.

Quelques centaines d'heures plus tard, un des hommes d'équipage le découvrit et le conduisit au capitaine.

Le capitaine le regarda avec malveillance.

— « Qui êtes-vous ? » demanda-t-il.

— « Un passager clandestin, » répondit Richard Daniel.

— « Votre nom, » dit le capitaine, plaçant une feuille devant lui et prenant un crayon, « votre planète de résidence et votre propriétaire. »

— « Je refuse de vous répondre, » dit Richard Daniel sèchement. Il savait que cette réponse était impertinente, car il n'était ni correct ni convenable qu'un robot refusât l'ordre direct d'un humain.

Mais le capitaine ne parut pas s'en soucier. Il posa le crayon et caressa sa barbe noire d'un air sournois.

— « En ce cas, » dit-il, « je ne vois pas au juste comment je vous forcerais à répondre. Quoique certains essaieraient à ma place. Vous avez beaucoup de chance de vous être embarqué clandestinement sur un navire dont le capitaine est un très brave homme. »

Il n'avait pas l'air d'un brave homme. Il avait l'air retors.

Richard Daniel restait planté là sans mot dire.

« Naturellement, » dit le capitaine, « il y a un numéro de série quelque part sur votre corps et un autre sur votre cerveau. Mais je suppose que vous résisteriez si nous essayions de les chercher. »

— « Je crains bien que oui. »

— « En ce cas, » dit le capitaine, « je ne pense pas que nous nous en préoccuperons pour le moment. »

Richard Daniel ne dit toujours rien parce qu'il se rendait compte de ce que ce n'était pas nécessaire. Ce rusé capitaine avait tout combiné et il valait mieux s'en tenir là.

— « Il y a longtemps, » dit le capitaine, « que mon équipage et moi envisageons d'acheter un robot, mais nous n'y sommes jamais arrivés. D'abord les robots coûtent cher et nos bénéfices sont faibles. »

Il soupira, se leva de sa chaise et examina Richard Daniel de haut en bas.

« Un magnifique spécimen, » dit-il. « Nous vous souhaitons la bienvenue à bord. Vous nous trouverez sympathiques. »

— « J'en suis sûr, » dit Richard Daniel. « Je vous remercie de votre accueil. »

— « Et maintenant, » dit le capitaine, « vous allez monter sur le pont vous présenter à Mr. Duncan. Je vais le prévenir de votre venue. Il vous trouvera un travail facile et agréable. »

Richard Daniel ne s'en alla pas aussi vite qu'il aurait pu, aussi vivement que les circonstances l'eussent exigé, car tout d'un coup le capitaine était devenu un schéma complexe. Pas comme les schémas de navires ou de robots, mais un schéma de symboles étranges, dont certains apparurent nettement chimiques à Richard Daniel, mais d'autres pas.

— « Vous m'entendez ! » dit sèchement le capitaine. « En route ! »

— « Oui, monsieur, » dit Richard Daniel en effaçant le schéma et en faisant reprendre au capitaine son aspect charnel.

Sur le pont, Richard Daniel trouva le second, un homme sombre au visage chevalin cachant mal une touche de cruauté. Et, affalé sur une chaise près de la cloison, un autre membre de l'équipage, un personnage abruti d'alcool et affreux.

L'alcoolique gloussa : « Tiens, tiens, Duncan, le premier membre non humain de l'équipage du *Rambler*. »

Duncan ne fit pas attention à lui. Il dit à Richard Daniel : « Je présume que vous êtes travailleur et ambitieux et que vous désirez réussir. »

— « Oh ! oui, » dit Richard Daniel, et il fut surpris de découvrir une nouvelle sensation — le rire — en train de monter en lui.

— « Eh bien alors, » dit Duncan, « adressez-vous à la salle des machines. Il y a du travail pour vous. Quand vous aurez fini là, je vous trouverai autre chose. »

— « Bien, monsieur, » dit Richard Daniel, pivotant sur ses talons.

— « Une minute, » dit le second, « il faut que je vous présente au médecin du navire, le Dr. Abram Wells. Vous pouvez vous féliciter de ne jamais avoir à recourir à ses services. »

— « Bonjour, Docteur, » dit Richard Daniel très respectueusement.

— « Soyez le bienvenu, » dit le docteur, en extrayant une bouteille

de sa poche. « Je ne pense pas que vous boirez avec moi. Alors je boirai à votre santé. »

Richard Daniel tourna les talons et partit. Il descendit à la salle des machines où on le mit à fourbir, à frotter et, d'une manière générale, à nettoyer. La pièce en avait besoin. Il y avait apparemment des années qu'elle n'avait été nettoyée ou astiquée et elle était aussi sale qu'une salle des machines peut le devenir — ce qui n'est pas peu dire. Une fois ce travail terminé, il y eut d'autres pièces à nettoyer et à fourbir et il passa des heures interminables à récurer, à peindre et à faire reluire le navire. C'était un travail des plus ennuyeux, mais ça lui était égal. Ça lui laissait le temps de penser et de s'interroger, le temps de s'inventorier et de s'habituer à lui-même, d'essayer de tirer des plans sur l'avenir.

Il fut étonné de certaines des choses qu'il découvrit en lui-même. Entre autres le mépris — son mépris pour les humains de ce navire. Il mit longtemps à se rendre compte du fait que c'était bien du mépris, parce qu'il n'avait jamais méprisé un humain jusqu'alors.

Mais ceux-ci étaient différents du genre d'humains qu'il avait connus. Ceux-ci n'étaient pas des Barrington. Au vrai, il se pouvait qu'il les méprisât parce qu'il les connaissait à fond. Jamais auparavant il n'avait connu un humain comme il connaissait ceux-ci. Car il ne les voyait pas tellement en tant qu'animaux vivants qu'en tant qu'écheveaux compliqués de symboles. Il savait de quoi ils étaient faits et quels besoins profonds les poussaient, car leur structure n'était pas seulement corporelle mais aussi mentale. Il eut quelque difficulté avec la symbologie de leurs esprits, parce qu'elle était si torse, si enchevêtrée et si complètement déroutante qu'elle était difficile à interpréter de prime abord. Mais il finit par la déchiffrer et se prit parfois à le regretter.

Le navire fit escale à de nombreux ports et Richard Daniel s'occupa du chargement et du déchargement, et il vit les planètes mais n'en fut pas émerveillé. L'une d'elles était un cauchemar de froid infernal où l'atmosphère était changée en courants de neige. Une autre était une jungle humide et bruyante et une autre encore une étendue aride de roches chaotiques, sans trace de vie au-delà de l'équipe d'humains et de robots qui occupaient le poste blotti dans ce désert perdu.

Ce fut après cette planète que Jenks, le cuisinier, se jeta sur sa couchette en hurlant, tordu de douleur — victime d'une crise fulgurante d'appendicite vermiculaire.

Le Dr. Wells entra en titubant pour l'examiner, une bouteille à moitié pleine gonflant la poche de sa veste. L'instant d'après, il se tenait devant le capitaine, tendant ses deux mains tremblantes, les yeux pleins de terreur.

— « Mais je ne peux pas opérer, » balbutiait-il. « Je ne peux pas risquer ça. Je tuerais le bonhomme ! »

Il n'eut pas besoin d'opérer. Jenks alla mieux tout à coup. La douleur disparut et il se leva et retourna à la cuisine tandis que le Dr. Wells,

pelotonné sur sa chaise, serrant sa bouteille à deux mains, pleurait comme un bébé.

En bas, dans la soute, Richard Daniel était lui aussi assis pelotonné, effaré d'avoir osé faire ça — non pas d'avoir pu le faire, mais de l'avoir osé, d'avoir, lui, un robot, pris sur soi une intervention, si charitable fût-elle, sur le corps d'un humain.

En fait, l'opération n'avait pas été trop difficile. En un certain sens, elle n'avait pas été plus difficile que la réparation d'un moteur ou le débrouillage d'un circuit défectueux. Pas plus difficile, un peu différente seulement. Et il se demandait ce qu'il avait fait et comment il s'y était pris, car il n'en savait rien. Il possédait la technique dans son esprit, cela était amplement démontré, mais il ne pouvait d'aucune façon isoler ou préciser le mécanisme pur et simple du fait. C'était une sorte d'instinct, pensait-il, inexplicable mais parfaitement manœuvrable.

Mais un robot n'avait pas d'instinct. En cela il différait des humains et des autres animaux. Cette étrange faculté qu'il possédait ne serait-elle pas alors une sorte de facteur compensatoire accordé au robot pour son absence même d'instinct ? Serait-ce là la raison pour laquelle la race humaine avait failli dans sa recherche de pouvoirs paranormaux ? Les instincts du corps ne contrecarreraient-ils pas d'une certaine manière ceux de l'esprit ?

Car il avait la sensation que sa nouvelle faculté n'était qu'un commencement, qu'elle n'était que la première manifestation d'un vaste ensemble de facultés que les robots réuniraient un jour. Et qu'est-ce que cela laissait prévoir, se demandait-il, au jour lointain où les robots posséderaient et utiliseraient l'ensemble complet de ce savoir ? Seraient-ils un apport à la gloire de la race humaine, ou les égaux de la race humaine — ou, peut-être, une race à part ?

Et quel était son rôle à lui ? Etait-il dit qu'il devait partir en missionnaire, en messie, afin d'apporter aux robots à travers l'univers le message qu'il détenait ? Il devait y avoir une raison pour qu'il ait appris cette vérité. Il ne pouvait pas avoir été dit qu'il la garderait comme un bien propre, comme une qualité toute personnelle.

Il se leva et alla lentement à la plage d'avant qui reluisait impeccablement du travail qu'il y avait fait, et il en ressentit une certaine fierté.

Il se demanda pourquoi il avait senti que ce serait peut-être une faute et en quelque sorte un blasphème, d'annoncer ses capacités au monde ? Pourquoi n'avait-il pas dit, ici, aux gens du navire, que c'était lui qui avait guéri le cuisinier, et ne leur avait-il pas fait part des nombreuses autres petites choses qu'il avait faites pour entretenir le navire en parfait ordre de marche ?

Etait-ce parce qu'il n'avait pas besoin d'être respecté, comme les humains en ont si instamment besoin ? La gloire n'avait-elle aucun sens profond pour un robot ? Ou était-ce parce qu'il tenait les humains de ce

navire en si parfait mépris que leur respect n'avait pas de valeur à ses yeux ?

Et ce mépris — était-ce parce que ces hommes étaient plus mesquins que d'autres humains qu'il avait connus, ou parce que lui-même était devenu plus grand que n'importe quel être humain ? Pourrait-il jamais voir n'importe quel être humain des yeux dont il avait vu les Barrington ?

Il avait l'impression que si cela était vrai, il n'en serait que plus pauvre. L'univers entier était devenu soudainement son foyer et il s'y trouvait seul, et jusque-là il n'avait conclu aucun accord avec l'univers ou avec lui-même.

L'accord viendrait plus tard. Il n'avait qu'à prendre son temps et étudier ses projets pour que son nom soit célébré quand son cerveau s'écaillerait de rouille. Car il était l'émancipateur, le messie des robots ; il était celui qu'on avait appelé pour les tirer de la barbarie.

— « Dites donc ! » cria une voix.

Richard Daniel pivota et vit que c'était le capitaine.

« Qu'est-ce qui vous prend de me croiser comme si vous ne m'aviez pas vu ? » demanda le capitaine avec fureur.

— « Excusez-moi, » répondit Richard Daniel.

— « Vous m'avez manqué de respect ! » ragea le capitaine.

— « J'étais plongé dans mes pensées, » dit Richard Daniel.

— « Je vais vous donner de quoi penser, » hurla le capitaine. « Je vais vous faire travailler jusqu'à ce que vous soyez sur les genoux. Je vais apprendre aux gens de votre espece à être insolents envers moi ! »

— « Comme vous voudrez, » dit Richard Daniel.

Car c'était sans importance. Ce que le capitaine faisait ou pensait lui était tout à fait indifférent. Et il se demanda pourquoi le respect, même venant d'un robot, importait tant à un humain comme le capitaine, pourquoi il défendait sa modeste position avec tant d'âpreté.

— « Dans vingt-quatre heures, » dit le capitaine, « nous touchons un autre port. »

— « Je sais, » dit Richard Daniel, « Sleepy Hollow sur Arcadia. »

— « Eh bien alors, » dit le capitaine, « puisque vous en savez tant, descendez dans la soute et préparez la cargaison pour le déchargement. Nous avons passé trop de temps à charger et décharger dans tous ces ports miteux. Vous avez vu ça de près. »

— « Oui, monsieur, » dit Richard Daniel en se dirigeant vers la soute.

Il se demanda vaguement s'il était toujours un robot — ou bien quelque chose d'autre ? Une machine pouvait-elle évoluer comme l'Homme lui-même évoluait ? Et si une machine évoluait, qu'est-ce qui en sortirait ? Pas l'Homme, bien sûr, parce que ce ne serait jamais possible, mais pourrait-ce être la Machine ?

Il sortit la cargaison destinée à Sleepy Hollow et il n'y en avait pas trop. Si peu que peut-être aucun des transporteurs réguliers ne daignerait se charger de sa livraison, mais la viderait au terminus le

plus proche, laissant à un clochard bourlingueur comme le Rambler le soin de la transporter finalement à sa destination.

Lorsqu'ils atteignirent Arcadia, il attendit que le tonnerre cessât et que le navire s'immobilisât. Puis il manœuvra le levier qui ouvrait la soute et fit glisser la rampe au dehors.

Le panneau s'ouvrit pesamment et il vit un ciel bleu et des arbres verts, et au loin les volutes d'une fumée de cheminée montant dans l'air.

Il s'avança lentement sur la rampe. Sleepy Hollow était là, village minuscule et ramassé, planté sur le bord de la rivière, avec la forêt comme fond. De tous côtés la forêt fuyait vers un horizon de collines aux champs étagés. Des champs bordaient le village, jaunes de moissons mûrissantes, et il vit un chien dormant au soleil devant la porte d'une hutte.

Un homme montait la rampe à sa rencontre et d'autres accouraient du village.

— « Vous avez de la marchandise pour nous ? » demanda l'homme.

— « Un petit lot, » répondit Richard Daniel. « Vous avez quelque chose à charger ? »

L'homme avait le teint marqué par les intempéries, les cheveux trop longs et une barbe de plusieurs jours. Ses vêtements grossiers étaient tachés de sueur. Il avait les mains fortes et gauches des travailleurs de force.

— « Une petite cargaison, » dit l'homme. « Il faudra que vous attendiez que nous l'apportions. Nous n'étions pas prévenus de votre arrivée. Notre radio est détraquée. »

— « Amenez la cargaison, » dit Richard Daniel. « Je vais commencer le déchargement. »

Il avait déchargé la moitié du fret quand le capitaine descendit en tempêtant dans la soute. Qu'est-ce qui se passait, criait-il. Combien de temps allait-on attendre ? « Dieu sait que nous perdons de l'argent rien qu'en nous arrêtant ici. »

— « C'est sans doute vrai, » acquiesça Richard Daniel, « mais vous le saviez quand vous avez embarqué la marchandise. Il y aura d'autres chargements et la bonne volonté est quelque chose. »

— « Au diable la bonne volonté ! » rugit le capitaine. « Est-ce que je sais si je reverrai jamais cet endroit ? »

Richard Daniel continua à décharger la marchandise.

— « Vous, » cria le capitaine, « allez à ce village et dites-leur que je n'attendrai pas plus d'une heure... »

— « Mais cette marchandise, monsieur ? »

— « J'y mettrai l'équipage. Maintenant, sautez ! »

Richard Daniel laissa la marchandise en plan et descendit au village.

Il traversa la prairie qui s'étendait entre le spatioport et le village, en suivant les ornières des charrettes et ce fut une promenade agréable. Il s'aperçut avec étonnement que c'était la première fois qu'il était sur un sol ferme depuis qu'il avait quitté la planète aux robots. Il se de-

manda une seconde quel avait pu être le nom de cette planète, car il ne l'avait jamais su ; pas plus que son importance, ni pourquoi les robots s'y trouvaient ou ce qu'ils y faisaient. Et il se demanda aussi, avec un pincement de culpabilité, s'ils avaient trouvé Hubert.

Et où pouvait être la Terre maintenant ? se demanda-t-il. Dans quelle direction se trouvait-elle et à quelle distance ? Bien que ça n'eût pas réellement d'importance, car il n'avait plus rien à faire avec la Terre. Il avait fui la Terre et gagné quelque chose dans sa fuite. Il avait échappé à tous les pieges de la Terre et à tous les traquenards de l'Homme. Ce qu'il possedait était à lui pour en faire ce qu'il lui plaisait, car il n'était le robot d'aucun homme, en dépit de ce que pensait le capitaine.

Il traversa la prairie et vit que cette planète ressemblait beaucoup à la Terre. Elle avait le même contact doux, la même simplicité. Elle avait des lointains et on y respirait la liberté.

Il entra dans le village et entendit le gargouillement étouffé de la rivière et les cris lointains d'enfants en train de jouer et dans une des cahutes un enfant malade pleurait avec une détresse éperdue.

Il passa devant la hutte où le chien dormait et celui-ci se réveilla et marcha fièrement vers l'entrée en grondant. Quant il l'eut dépassée, le chien le suivit, grondant toujours, à une distance prudente et raisonnable.

Un calme automnal régnait sur le village, une sensation de miroitement d'or et d'odeur de lavande, et la tranquillité était suspendue aux silences qui séparaient les pleurs du bébé des cris des enfants.

Des femmes le regardaient aux fenêtres, d'autres aux portes, et le chien suivait toujours, mais ses grondements s'étaient apaisés et il trottinait maintenant, l'oreille dressée par la curiosité.

Richard Daniel s'arrêta dans la rue et regarda autour de lui et le chien s'assit et l'observa, et c'était presque comme si le temps lui-même s'était figé et que le petit village s'était dégagé de l'univers entier, microseconde bloquée, petite surface encapsulée, se dressant, alerte, dans toute sa vérité et son dessein.

A cette place, il percevait le village et ses habitants presque comme s'il en avait fait apparaître un schéma, quoique si schéma il y eût, il n'en avait pas conscience.

On avait presque l'impression que le village était la Terre, une Terre transplantée avec ses vieux problèmes primitifs et ses espoirs — une famille de peuples qui affrontaient l'existence avec de l'entrain, de la confiance et une force intérieure.

Du bout de la rue, il entendit le grincement de charrettes et il les vit prendre le tournant, trois charrettes surchargées se dirigeant vers le navire.

Il resta là à les attendre et, tandis qu'il les attendait, le chien se rapprocha un peu et s'assit en le regardant d'un air pas tout à fait amical.

Les charrettes parvinrent à sa hauteur et s'arrêtèrent.

— « Surtout des produits pharmaceutiques, » dit l'homme juché sur le premier chargement, « c'est la seule chose que nous ayons qui vaille d'être exportée. »

— « Vous paraissez en avoir beaucoup, » lui dit Richard Daniel.

L'homme secoua la tête. « Pas tellement. Ça fait presque trois ans qu'un navire n'est pas venu ici. Nous devrons en attendre encore trois, ou peut-être plus, avant d'en voir un autre. »

Il cracha sur le sol.

« Parfois il semble que nous sommes au bout du néant, » dit-il. « A certains moments nous nous demandons s'il y a une âme qui se rappelle notre présence ici. »

De la direction du navire, Richard Daniel entendit faiblement les rugissements violents et tendus du capitaine.

— « Vous feriez mieux d'y aller et de décharger, » dit-il à l'homme. « Le capitaine est de si mauvaise humeur qu'il pourrait ne pas vous attendre. »

L'homme gloussa finement. « Ça ne dépend que de lui, » dit-il.

Il secoua les rênes et claqua la langue gentiment à l'intention des chevaux.

— « Grimpez ici avec moi, » dit-il à Richard Daniel. « Ou bien aimez-vous mieux marcher ? »

— « Je ne vais pas avec vous, » dit Richard Daniel. « Je reste ici. Vous pouvez le dire au capitaine. »

Parce qu'il y avait un enfant malade qui pleurait, qu'il y avait une radio à arranger, qu'il y avait une culture à planifier et guider, qu'il y avait beaucoup de travail à faire. Cet endroit, de tous ceux qu'il avait vus, avait réellement besoin de lui.

L'homme gloussa encore. « Le capitaine n'aimera pas ça. »

— « Alors dites-lui de descendre et de venir me parler. Je suis mon propre robot. Je ne dois rien au capitaine. Je lui ai plus que payé son dû. »

Les roues de la charrette se mirent à rouler et l'homme secoua de nouveau les rênes.

— « Faites comme chez vous, » dit-il. « Nous sommes heureux que vous restiez. »

— « Merci, monsieur, » dit Richard Daniel. « Je suis content que vous vouliez de moi. »

Il s'écarta et regarda les charrettes passer lourdement, leurs roues soulevant et lâchant de minces pellicules de terre en poudre qui flottait en l'air comme une poussière âcre.

Faites comme chez vous, avait dit l'homme avant de partir. Et les mots avaient une consonnance ronde et pleine et donnaient une sensation de chaleur. Ça faisait longtemps, pensa Richard Daniel, qu'il n'avait eu un chez soi.

Une occasion de se reposer et de savoir — voilà ce dont il avait besoin. Et une occasion de servir, car il savait maintenant qu'il était

fait pour ça. C'était peut-être la vraie raison pour laquelle il restait — parce que ces gens avaient besoin de lui... et qu'il avait besoin, aussi étrange que cela paraisse, de leur besoin à eux. Ici, sur cette planète du genre Terre, au cours des générations, une nouvelle Terre naîtrait. Et peut-être, à condition d'avoir le temps, pourrait-il conférer au peuple de la planète tous les pouvoirs et toute la compréhension qu'il trouverait au-dedans de lui-même.

Cette pensée le pétrifia d'étonnement car il n'avait pas cru qu'il possédait en lui cet esprit de sacrifice volontaire, quasi impérieux. Il ne serait pas un messie désormais, pas un robot libérateur, mais un simple professeur de la race humaine.

Peut-être avait-ce été la raison de tout depuis le commencement. Peut-être que tout ce qui était arrivé n'avait été rien de plus que l'accomplissement du destin humain. Si la race humaine ne pouvait pas atteindre directement la faculté paranormale qu'il détenait, cet instinct de l'esprit, alors elle l'acquerrait indirectement par le canal d'une de ses créations. Peut-être, après tout, que ceci, ignoré de l'Homme lui-même, avait été la finalité primordiale des robots.

Il se retourna et parcourut lentement la rue du village, tournant le dos au navire et aux rugissements du capitaine, il entra avec contentement dans ce monde nouveau qu'il avait découvert, dans ce monde qu'il allait façonner — non pas pour lui ni pour la gloire des robots, mais pour une Humanité meilleure et plus heureuse.

Moins d'une heure avant, il s'était félicité d'avoir échappé à tous les pièges de la Terre, à tous les traquenards de l'Homme. Ignorant que le plus grand piège de tous, le piège final et fatal, se trouvait sur cette planète-ci.

Mais c'était faux, se dit-il. Le piège n'avait jamais été sur ce monde, ni sur aucun autre monde. Il avait été en lui-même.

Il suivit sereinement la piste aux ornières de charrettes, dans la douce après-midi dorée d'un incomparable jour d'automne, le chien trottant sur ses talons.

Quelque part, là, dans la rue, le bébé malade pleurait dans son berceau.

*(Traduit par François Valorbe.)*

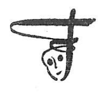


# Les racines du mal

*(Gathi)*

par MIRIAM ALLEN deFORD

*Les végétaux peuvent-ils être intelligents ? Rien ne s'y oppose, tout au moins a priori. Récemment, des biologistes russes, en greffant sur un plant de haricot des transistors reliés à des circuits électroniques commandant des réglages de température, d'humidité et de lumière dans une serre, ont obtenu une véritable symbiose permettant à la plante d'avoir des sortes de réflexes conditionnés. Mais bien entendu, cela nous laisse encore loin de la « civilisation végétale » ingénieusement évoquée par Miriam Allen deFord dans ce récit* (1).



NON. Je ne voudrais pas que tu me juges acariâtre ou radoteuse. Mais enfin, sans parler de moi, ton père commence à se faire vieux, et il ne s'est jamais bien remis de cette épidémie de cloques du pêcher. Alors, tu comprends, s'il nous faut passer tout notre temps à ombrager tes sauvageons, le jour viendra où nous ne pourrons plus y suffire. Et si tu ne consens pas à t'occuper toi-même de tes enfants, ne serait-ce qu'une fois par-ci, par-là, je serai obligée d'aller me plaindre aux maîtres du boqueteau.

Je me demande quel cynips vous pique, vous autres de la jeune génération ! Car enfin, la façon dont tu te conduis est totalement contraire à notre morale dendroïde. Je le sais bien, va ! Ton compagnon et toi, vous rêvez à autre chose. A vous entendre, les vieilles tiges comme ton père et ta mère ne sont plus bonnes qu'à fournir leur ombre aux petits.

En tout cas, ne va pas dire que je n'aime pas mes petits descendants, issus de ma propre sève.

Bien sûr que si, que je les aime ! Quoi de plus doux, pour une vieille écorce ridée, que de sentir une petite pousse encore toute fragile s'enrouler autour d'elle ? Mais ça va, ça vient, ça s'agite, ça remue des feuilles sans arrêt... Comprends donc qu'à la fin, nous avons le droit d'être fatigués, nous autres, et que nous souhaitons vivre un peu dans la tranquillité ! D'abord, je l'ai toujours répété : un jeune couple arrivé

---

Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *Mrs. Hinck* » (n° 11) ; « *Dents pour dents* » (n° 78). Et en collaboration avec Anthony Boucher : « *Un monde aux cieux dormant* » (n° 25).

à l'âge de prendre racines devrait choisir un endroit bien à lui, et ne pas rester en surnombre là où il a été semé et où il a poussé. D'ailleurs, ce n'est pas comme si tu étais vraiment ma fille, comme si tu avais été une petite graine provenant de mes propres fruits. Ton père et moi approchons de nos deux mille ans, et le ciel seul peut savoir combien de générations nous séparent en réalité de vous. Nous appelons « pères » et « mères » tous nos ancêtres vivants, et « garçons » et « filles » tous nos descendants, à quelque génération qu'ils appartiennent, mais ce n'est là qu'une commodité de langage — non une obligation. Mes vrais enfants directs, je crois m'en souvenir, faisaient preuve de beaucoup plus de prévenances à mon égard.

Et puis, que veux-tu, tout est là : de mon temps, on n'élevait pas les enfants comme vous le faites maintenant. Je revois encore ma mère... ma vraie mère directe. Je l'entends toujours me répéter les règles du savoir-pousser à l'époque où je n'étais pas plus haute moi-même qu'un plançon : « Il faut toujours être bien polie avec les grands arbres. On ne doit pas les déranger comme ça, à tout bout de couvert, ni aller se jeter comme une petite folle dans leurs racines. Joues tant que tu voudras avec tes petits amis : c'est la meilleure façon pour toi d'apprendre à bien choisir plus tard, quand tu seras en âge de faire souche. Prends ta part de soleil et d'eau, deviens une belle plante saine au tronc élancé, dont tes parents pourront être fiers. Mais que jamais, au grand jamais, nous ne soyons obligés de te faire châtier par les dendrarques ! »

Ah ! c'est que nous les respections, en ce temps-là, les maîtres du boqueteau ! Et même, il fallait voir comme nous en avions peur, bien que dans un sens ils fussent à notre service. Aujourd'hui, les jeunes affectent de les mépriser. « Quel avantage ont-ils sur nous, » dites-vous, « sinon celui de pouvoir se déplacer toute leur vie ? Après tout, ce n'est là qu'un exemple de cette immaturité permanente au-delà de laquelle notre espèce a évolué : aucun dendrarque ne possède l'intelligence d'un arbre. »

Tout cela est peut-être vrai. Je ne prétends pas, moi, discuter en connaissance de cause cette nouvelle théorie psychologique. Il n'en reste pas moins que les maîtres du boqueteau ont sur nous droit de vie ou de mort. S'ils nous négligent, s'ils nous laissent exposés aux attaques de la carie, nous n'en mourons pas toujours, mais nous ne pouvons plus procréer : dès lors, si nous avons le malheur de survivre à ceux de notre âge, nous risquons de nous retrouver seuls dans le bois, seuls pendant des siècles, sans pouvoir parler à arbre qui vive. Crois-moi, mon enfant : mieux vaut ne pas offenser les dendrarques.

A preuve, Gathi. Toi qui étais dans un autre boqueteau avant de prendre racines ici avec mon fils, tu n'as probablement jamais entendu parler d'elle.

Gathi était sortie de graine presque en même temps que moi. Nous avions donc atteint ensemble l'âge arbuste, mais ses premiers bourgeons

apparurent bien avant les miens, alors qu'elle n'avait pas encore cent ans, et elle se mit tout de suite à tourner autour des garçons.

— « Je suis jeune, moi, » disait-elle tout le temps. « Il sera toujours bien assez tôt pour que je prenne racines. En attendant, vive la liberté ! Où est le mal, si un garçon a envie de me prendre dans ses feuilles ? Pourquoi est-ce que je l'en empêcherais, si ça lui fait plaisir ? »

J'essayais de la raisonner, de la ramener à des conceptions plus saines : « Voyons, Gathi, nous avons encore cent ans pour prendre racines, et tu pourras t'amuser tant que tu voudras quand tes bourgeons et tes folioles seront moins fragiles. Pourquoi brusquer les choses ? Je sais bien que les vieux arbres ont souvent l'air de radoter, mais là, ils ont raison : une fille qui manque de retenue peut s'attirer beaucoup d'ennuis. Quel est l'arbre qui acceptera de s'accoupler avec toi si tu sèmes ta folle écorce avant d'être en âge de prendre racines ? »

Mais Gathi se moquait bien de ce que je pouvais lui dire ! Elle me riait au nez, me traitait de petite pousse à sa mémère et me plantait là pour s'en aller branche dessus branche dessous avec quelque sauvageon aussi déluré qu'elle.

— « Il a les plus jolies feuilles vertes du monde ! » soupirait-elle ensuite, extasiée. « Quand on pense qu'il n'a que cent vingt-cinq ans, lui qui est si beau, si mince avec son écorce déjà toute brune ! » Ouat ! Le lendemain, elle s'entichait d'un autre.

Naturellement, les dandrarques ne se faisaient pas faute de la morigéner. Mais elle ne se souciait pas plus de leurs reproches que des miens.

Si bien que lorsque le temps vint pour Gathi de prendre racines, il n'y avait plus un seul garçon dans tout le boqueteau pour songer sérieusement à elle. Ils menaient joyeuse vie avec elle depuis plus d'un siècle, mais pour fonder une famille avec elle, c'était une autre paire de branches ! Entre-temps j'avais trouvé mon compagnon, et nos racines s'enlaçaient déjà tendrement. Gathi, elle, était toujours seule — et commençait à déchanter. Quoi de plus affreux, pour un jeune arbre, que la perspective d'une vie solitaire ?

Bien qu'il en coûtât fort à son orgueil, elle se vit finalement contrainte d'aller demander aide et secours aux maîtres du boqueteau. Mais leur réponse ne fut pas ce qu'elle espérait.

— « Tu appartiens à ce bois, » lui dirent-ils, « et nous sommes responsables de toi. Combien de fois ne t'avons-nous pas mise en garde contre le genre de vie que tu menais ? Quant à nous, nous ne saurions tolérer la présence ici d'un arbre sans attache fixe, toujours prêt à jouer de la racine avec les compagnons des autres femmes. Notre rôle est de faire régner la bonne harmonie dans le boqueteau, et tout arbre qui refuse de s'y soumettre doit être abandonné à la carie. »

Ces dernières paroles, tu t'en doutes, remplirent d'épouvante une fille qui n'avait jamais eu la moindre égratignure aux branchettes. Et du coup, c'en fut fait de sa superbe :

— « Je vous en prie, je vous en supplie, » implora-t-elle, « tout sauf cela... Je ferai tout ce que vous m'ordonnerez ! »

Le doyen des dendrarques — celui qui avait de grandes ailes bleues — hocha la tête : « J'en accepte l'augure, » dit-il. « Précisément, nous avons ici un vieil arbre qui... Tu le connais, du reste : il s'agit de Borthi. Il a neuf cents ans, mais il est encore suffisamment vert pour procréer et fournir l'ombre et la nourriture à ses sauvageons. Sa compagne a été abattue l'an dernier par la foudre. Depuis, il cherche à se remarier. »

De vertes qu'elles étaient, les feuilles de Gathi devinrent jaunes, et elle frémit de toutes ses branches. Mais le temps était venu pour elle de se fixer : elle n'osa pas attendre un jour de plus, de peur que ses racines ne la clouent au sol sans compagnon.

Oh ! elle ne se résigna pas de gaieté de cœur — et je doute que Borthi eut beaucoup à se réjouir de son remariage. Devenue son épouse, Gathi devint aussi le scandale du boqueteau. C'était chez elle un cas incurable de racines errantes. Chaque femme mariée fixée dans son voisinage immédiat eut bientôt suffisamment de quoi se plaindre aux dendrarques. D'autre part, tous les garçons qui avaient folâtré naguère avec Gathi étaient maintenant accouplés, mais leurs épouses n'oubliaient pas la fâcheuse réputation de mon amie. Il faut dire aussi qu'on en rajouta beaucoup — mais je suis peut-être trop partiale en sa faveur, car mon compagnon, ton père, fut le seul auquel elle ne conta jamais fleurette : Gathi et moi étions amies depuis la plus tendre graine, et d'ailleurs, depuis que nous nous étions rencontrés, mon époux n'aurait même pas effleuré une autre femme du bout des feuilles.

Et puis, on ne pouvait pas donner tous les torts à la pauvrette. Borthi n'avait pas de mauvaises habitudes, il se montrait bon père et leurs baliveaux poussaient droits et vigoureux. Mais enfin, il n'était pas le compagnon rêvé pour une fille telle que Gathi.

Cela ne pouvait durer. Comme elle était maintenant fixée à demeure, ce furent les maîtres du boqueteau qui vinrent la voir un beau jour pour lui dire leur dernier mot. Ils n'y allèrent pas par quatre racines :

— « Sans le respect que nous avons pour Borthi, il y a longtemps que nous vous aurions privé de nos soins et que vous seriez un couple stérile. Mais votre union étant notre œuvre, nous avons fait jusque-là de notre mieux pour la sauver. Parle, Borthi. Désires-tu que Gathi soit condamnée ? »

C'est à cela probablement qu'elle dut d'avoir la vie sauve, car le vieil arbre grommela que ça lui était bien égal, qu'il préférait demeurer seul pour le restant de ses trois mille ans d'existence plutôt qu'avec une femme comme la sienne. Du coup, le ressentiment des dendrarques se manifesta également contre le barbon, et ils ne lui ménagèrent pas leurs sarcasmes : « Pour qu'une union soit heureuse il faut être deux, Borthi. Tu sembles ignorer qu'on ne vit pas que d'air et d'eau fraîche. Si vos feuilles se touchaient, de temps en temps, ou si tu caressais quelquefois

Gathi de tes branches ? Ça lui apprendrait peut-être à garder ses racines folles à la maison, tu ne crois pas ? »

Il se borna à émettre un grincement sourd, et Gathi eut un petit craquement ironique. Comme ils étaient enracinés juste à côté de nous, j'entendais tout ce qui se disait. J'avais peur. J'étais persuadée que les maîtres du boqueteau allaient mettre un terme à l'affaire en condamnant les deux parties sans autre forme de procès. Mais je suppose qu'ils devaient se sentir eux-mêmes un peu coupables. Après tout, ce mariage était leur œuvre. Ils se contentèrent donc de donner un nouvel avertissement à Gathi et s'en allèrent.

Après cela, Gathi parut s'assagir. Notre coin de boqueteau y gagna en tranquillité, car il n'y avait plus ces crépages de frondaisons continuels, ni ces grincements de branches comme au temps où les épouses indignées s'en prenaient à mon amie ou se contaient mutuellement leurs déboires conjugaux. J'en venais à espérer que la leçon avait porté ses fruits, mais je me disais aussi que par sa propre faute, cette fille gaie et vivace au possible était liée pour la vie à un vieil arbre quatre fois plus âgé qu'elle — et j'éprouvais bien de la pitié en songeant à son triste sort.

L'automne arriva. Nous n'allions pas tarder à être pris par le long sommeil hivernal, durant lequel les dendrarques eux-mêmes ne font plus rien et la nature tout entière repose sous la neige silencieuse. C'est alors, je m'en souviens bien, que je remarquai non loin de là un arbuste d'allure fringante, un garçon d'une génération plus jeune que la nôtre, et qui passait le plus clair de son temps à rôder autour de notre coin. La chose ne manqua pas de m'étonner. Une fois même (c'était par une belle nuit de pleine lune) je le vis branches enlacées avec Gathi. Le vieux Borthi devait s'être assoupi, comme il arrive à ceux qui prennent de l'âge. Ce spectacle ne me plut point, mais je n'en parlai à personne. Je me disais que de la part de Gathi, il ne s'agissait sûrement que d'une manifestation d'amour maternel. Pourtant, le fringant arbuste me semblait bien près de l'âge où l'on prend racine.

Puis ce fut l'hiver et le grand repos qui allait durer jusqu'au printemps où tout reprendrait vie à l'appel des dendrarques.

Hélas ! Aussi longtemps que je vivrai, c'est-à-dire plus de mille années encore, il me sera impossible d'oublier l'affreux spectacle qui s'offrit à ma vue le matin où j'étendis mes branches et ouvris mes premiers bourgeons de la saison — ce premier matin du renouveau.

Là, tout près de nous, à l'endroit où Gathi et son trop vieil époux avaient formé un couple désuni, je voyais Borthi gisant de tout son long sur le sol encore gelé. Je voyais son écorce toute grise et desséchée... et les quelques feuilles qui restaient encore à ses branches. Des feuilles noircies, racornies. Des squelettes.

Et je voyais la Marque ! Borthi n'était pas mort de froid. Ce n'était pas le gel qui l'avait tué, comme il arrive parfois aux vieux arbres. Tout en bas de son tronc, je voyais le cercle livide. Il... Pardonne-moi de te

dire ce mot : seul, le terme cru peut exprimer ce que j'éprouvais en un tel instant. Il avait été incisé !

Et debout à côté du cadavre, déjà revêtue de petites feuilles nouvelles, ses branches frémissant de bonheur, il y avait Gathi.

Mais elle n'était pas seule. Un jeune arbuste se trouvait là lui aussi, enraciné à côté de mon amie, et je reconnaissais en lui le jeune baliveau dans les branches duquel je l'avais surprise certaine nuit de l'automne précédent.

A cela, hélas ! une seule explication possible. J'en avais déjà entendu parler jadis, dans ces histoires que l'on raconte aux enfants pour les faire tenir sages. Cette fois, je découvrais que la légende était vérité.

Lorsque nous sommes plongés dans notre long sommeil, les racines bien au chaud sous l'édredon blanc de l'hiver, et que notre sève s'arrête de monter jusqu'à nos branches, les dendrarques ne sont plus là pour veiller sur nous. (Certains prétendent qu'ils s'en vont très loin, dans des bois où l'été leur sourit en plein hiver : à mon avis, ce n'est qu'un mythe). Mais quoi qu'il en soit, les Etres Méchants viennent alors rôder parmi nous. Ils peuvent se déplacer comme les dendrarques, mais ne sont pas comme eux disposés à nous soigner et à nous protéger. Tant s'en faut : ils veulent notre perte. Toutefois, les doyens du boqueteau te diront qu'ils ne peuvent nous faire aucun mal, sauf si nous avons nous-mêmes de mauvaises intentions. Dans ce cas, les Etres Méchants nous entendent les appeler.

Et cette fois, c'était Gathi et son jeune amant qui les avaient fait venir.

Il fallait qu'ils fussent fous, tous les deux. Pensaient-ils donc, les insensés, pouvoir échapper au châtiment ?

Les maîtres du boqueteau laissèrent le baliveau périr de carie. Il mit longtemps, très longtemps à mourir.

Mais pour Gathi, la sentence fut plus terrible encore : ils lui laissèrent la vie.

Ce vieil arbre, là-bas, dont tu vois le tronc tordu, la cime dépouillée... c'est elle. Gathi. Chaque année, ses branches ont encore la force de donner quelques feuilles rabougries. Quant à ses baliveaux, il y a longtemps qu'ils l'ont abandonnée. Lorsque le temps est venu pour eux de se fixer, ils ont été prendre racine le plus loin possible d'elle. Personne ne lui parle plus. J'ai longtemps essayé de la consoler, mais comme elle ne me répondait jamais, j'ai fini par la laisser seule dans son coin.

A côté d'elle, et cela durera jusqu'à ce que la mort vienne mettre fin à son châtiment, gît le corps du mari dont elle a provoqué l'assassinat. Et l'on peut encore voir, accrochés dans ses basses branches, quelques vestiges de bois mort : tout ce qui reste de son dernier amant.

Crois-moi, mon enfant : les dendrarques ont beaucoup de patience, il ne fait pas bon les mépriser. Ils n'ont peut-être pas notre intelligence, et leur mobilité persistante est peut-être la preuve que leur espèce n'est pas aussi évoluée que la nôtre — mais sans eux, il n'y aurait pas de vie

possible pour les arbres. Si on a le malheur de les offenser au-delà de tout pardon possible, comme ce fut le cas pour la pauvre Gathi, ils nous châtieront comme ils la châtièrent jadis.

...Non, bien sûr ! Je ne veux pas dire que ton attitude un peu désinvolte puisse être comparée à son crime. Je voulais simplement te montrer que nos vieux principes sont basés sur le respect des anciens et la crainte d'offenser les maîtres — que ces principes ont leur utilité.

Je ne voudrais pas être obligée de me plaindre de toi auprès des dendrarques, et encore une fois, je ne veux pas que tu me juges acariâtre ou radoteuse. Mais nous nous faisons vieux, ton père et moi, et je voudrais que tu nous laisses un peu de tranquillité en t'occupant toi-même de tes sauvageons, ne serait-ce qu'une fois de temps en temps.

Ou alors, pourquoi ne les laisserais-tu pas aller jouer autour de Gathi ? Ses branches donnent encore un peu d'ombre, et tu ferais là une bonne action.

*(Traduit par René Lathière.)*



# Un modèle dernier cri

*(Added inducement)*

## par ROBERT F. YOUNG

*Le dernier récit de Robert Young dans* « Fiction » *:* « Nikita » Eisenhower Jones » (n° 89), *faisait partie du cycle lyrique et symbolique inauguré avec* « La déesse de granit » *et* « L'ascension de l'arbre » (n$^{os}$ 64 et 73). *L'histoire brève que vous allez lire se rattache, au contraire, aux petits tableaux teintés de fantaisie que l'auteur nous donne par ailleurs* (1).



CE n'était qu'un magasin d'appareils électriques parmi tous ceux — et ils étaient nombreux — qui semblaient avoir surgi du jour au lendemain aux quatre coins de la ville. Mais sa vitrine offrait une demi-douzaine de postes de télévision à des prix défiant toute concurrence, ainsi qu'une affiche large en proportions dont les énormes lettres rouges proclamaient : « NOS ARTICLES SONT PRATIQUEMENT SACRIFIES ! »

— « Voilà notre affaire ! » décida Janice — et sitôt dit sitôt fait, elle entraîna Henry à sa suite dans le magasin.

A peine eurent-ils fait deux pas à l'intérieur, qu'ils s'arrêtèrent pile en même temps. Devant eux s'étalait un meuble gigantesque, une merveille de poste avec un écran de soixante centimètres — et pour un jeune couple lancé à la recherche d'un appareil de télévision, il était tout aussi impossible de passer outre, que pour une souris affamée d'ignorer le piège garni de son chester préféré.

— « Jamais nous ne pourrons nous offrir cela, » objecta Henry.

— « Mais, mon chou, nous pouvons au moins regarder, tu ne crois pas ? »

Ils regardèrent donc. Ils s'emplirent les yeux du meuble proprement dit (un bois d'ébène aux reflets éblouissants) ; de l'astucieux système de volets que l'on pouvait rabattre lorsqu'on ne suivait pas l'émission ; de l'écran sur lequel passait justement l'émission du jour ; de la marque figurant en lettres métalliques sous l'écran : B A A L...

— « Ça doit être tout nouveau, » supposa Henry. « Je n'en ai pas encore entendu parler. »

---

(1) Voir « *Poète prends ton luth* » (n° 44) ; « *Une brise de septembre* » (n° 79) ; « *Ecrit dans le ciel* » (n° 80) ; « *Poêle volante* » (n° 87).

— « En tout cas, ça ne veut pas dire que ce soit de la camelote, » rétorqua Janice.

...de la disposition harmonieuse des boutons chromés alignés sous le mot B A A L ; et enfin de la petite fenêtre ronde pratiquée sous le bouton du milieu.

— « Et ça, c'est pourquoi ? » demanda Janice en montrant l'ouverture.

Henry se pencha davantage. « Le bouton qui est juste au-dessus indique « POPCORN »... mais ça, pour le coup, c'est impossible ! »

— « Parfaitement possible, au contraire ! » susurra une voix derrière lui.

Ils firent volte-face — pour se retrouver devant un petit homme au sourire suave, dont le menton très pointu s'ornait d'un bouc plus pointu encore. Le même petit homme avait des yeux marrons et un complet marron également.

— « Vous travaillez ici ? » demanda Henry.

Le bouc fit un petit plongeon. « Je suis Mr. Kroll, et ce magasin m'appartient... Aimez-vous le popcorn, cher monsieur ? »

— « A l'occasion, je ne déteste pas, » acquiesça Henry.

— « Et vous, madame ? »

— « Oh ! moi, j'en raffole ! »

— « En ce cas, permettez-moi une simple démonstration. »

Disant ces mots, Mr. Kroll s'approcha du meuble et fit faire un demi-tour au bouton du centre. La fenêtre ronde s'alluma aussitôt, révélant derrière sa vitre une poêle à frire miniature et, suspendues au-dessus de l'ustensile, plusieurs timbales en aluminium pas plus grosses que des dés à coudre. Sous les yeux écarquillés des visiteurs une de ces timbales bascula d'elle-même et fit couler du beurre fondu dans la poêle. Il y eut ensuite un battement de deux ou trois secondes, puis une autre timbale suivit le mouvement. Cette fois, ce fut une cascade lilliputienne de maïs qui tomba dans la poêle.

Il régnait maintenant un tel silence qu'on aurait entendu une mouche voler — ou pour être plus adéquat, un grain de maïs péter. Un instant plus tard, d'ailleurs, Henry, Janice et Mr. Kroll entendirent pour de bon un bruit sec d'éclatement, puis un autre, et bientôt le crépitement caractéristique du maïs en métamorphose emplit le magasin. La petite fenêtre ronde faisait songer à ces presse-papier de verre transparent où l'on provoque une chute de neige en réduction quand on les retourne. Mais là, il s'agissait de popcorn — et du popcorn le plus alléchant, le plus blanc, le plus léger que Janice et Henry aient jamais vu.

— « Ça, par exemple... » bégaya la jeune femme.

Mr. Kroll leva la main. La minute était solennelle, le popcorn gonflé en un tas blanc comme neige, et Janice et Henry bouche bée. Alors le démonstrateur acheva de tourner le bouton du milieu, et la poêle bascula. Un petit volet demeuré jusque-là invisible s'ouvrit sous la vitre. Il en

sortit une minuscule flamme rouge, cependant qu'un timbre électrique se faisait entendre — et là, dans le petit placard secret à présent révélé, chacun put voir un gros bol débordant de popcorn, dont la fine porcelaine, détail exquis, s'ornait de libellules aux ailes diaprées.

Henry se sentait littéralement transporté. « Que ne réalise-t-on pas de nos jours ! » s'exclama-t-il.

— « C'est ravissant ! » renchérit Janice.

— « Et c'est du bon popcorn, » appuya Mr. Kroll.

Il se pencha pour prendre le bol, et le timbre électrique s'interrompit, en même temps que disparaissait la petite flamme rouge. « Vous plaît-il d'y goûter ? »

Ils y goutèrent, imités par Mr. Kroll, chacun mâchant dans un silence recueilli que Janice rompit la première. « Délicieux ! » soupira-t-elle.

— « Aucun popcorn au monde ne peut soutenir la comparaison avec celui-là » affirma Henry.

Mr. Kroll esquissa un petit sourire. « Rien n'est jamais trop bon pour les Entreprises Baal, » dit-il. « Nous sélectionnons et récoltons nous-mêmes cette variété de maïs... Et maintenant, si vous le voulez bien, je me ferai un plaisir de vous montrer encore quelques petites innovations dont nous... »

— « C'est-à-dire que... » voulut placer Henry — mais sa femme lui coupa aussitôt la parole :

— « Oh ! si, voyons ! Laisse parler monsieur ! Même si nous ne pouvons nous offrir un modèle de ce prix, un renseignement ne coûte rien. »

Mr. Kroll, qui n'avait pas besoin d'autre encouragement, se lança incontinent dans un luxe de détails sur le chef-d'œuvre de la marque Baal. Il vanta d'abord le meuble proprement dit, fit valoir les soins que l'on prenait à sélectionner les billes d'ébène, à les débiter, à en faire des plaques, à assembler ces plaques. De là, il passa à une foule de renseignements techniques sur le poste, l'antenne incorporée, le haut-parleur muni des tout derniers perfectionnements...

Soudain, Henry s'arracha à ce rêve éveillé pour remarquer deux choses : le papier qui s'était glissé sans qu'il pût savoir comment dans sa main gauche (et qui était un contrat de vente) et le stylo surgi non moins mystérieusement entre les doigts de sa main droite. « Un instant, » protesta-t-il, « un instant ! Il n'est pas question pour nous d'acheter un tel appareil ! Nous sommes ici simplement pour... »

— « En êtes-vous si sûr que cela ? » ronronna Mr. Kroll. « Je ne vous ai même pas encore dit le prix. »

— « Alors, n'en faites rien. Il sera forcément trop élevé pour nous. »

— « Peut-être que oui... et peut-être que non. C'est du reste un chiffre assez relatif. Mais en admettant même que vous le trouviez exorbitant, il se peut que les conditions de paiement vous agréent. »

— « Soit, » acquiesça Henry. « Voyons donc ces conditions ? »

Mr. Kroll sourit et se frotta les mains l'une contre l'autre. « Primo : le poste vous est garanti la vie durant. Secundo : le popcorn vous est fourni, également pour toute la vie. Tertio : rien à payer comptant. Quarto : aucune traite hebdomadaire, ni mensuelle, ni trimestrielle, ni aucun versement annuel... »

Les yeux noisette de Janice exprimaient une incrédulité extasiée. « Auriez-vous l'intention de... de nous le donner ? » articula-t-elle.

— « Je ne dis pas cela. En fait, vous n'êtes tenus de payer qu'à une seule conditon. »

— « Et quelle condition ? » demanda Henry.

— « Dans le seul cas où vous viendriez à bénéficier d'une certaine somme d'argent. »

— « Combien ? »

— « Un million de dollars, » susurra Mr. Kroll.

Janice broncha légèrement. Henry, lui, aspira une ample gorgée d'air qu'il rejeta à petits coups.

— « Et quel est le prix demandé ? »

— « Voyons, monsieur... Je suis sûr que vous le savez, à présent — de même que vous devez savoir qui je suis ? »

Janice et son mari demeurèrent un instant sans voix. Le menton de Mr. Kroll semblait soudain plus effilé que jamais, et son sourire se teintait d'un rien de sardonisme. Quant à ses oreilles, Henry remarqua pour la première fois qu'elles étaient nettement pointues. Il parvint tout de même à décoller sa langue de son palais. « Vous... Vous voulez dire que vous êtes... »

— « Mr. Baal ? Evidemment non ! Je ne suis qu'un de ses concessionnaires... bien qu'en l'occurrence, il serait mieux indiqué d'employer le mot « intermédiaire »... »

Un long silence suivit cette mise au point subtile. Puis Henry reprit, d'une voix mal assurée : « Nos... nos deux âmes ? »

— « Cela va de soi, » sourit Mr. Kroll. « Nos conditions sont suffisamment généreuses, n'est-il pas vrai ? pour que nous puissions prétendre à une double hypothèque... Alors, cher monsieur, qu'en pensez-vous ? Nous concluons ? »

Sans un mot, Henry battit en retraite vers la porte du magasin. Janice suivit le mouvement — bien qu'avec une hâte sensiblement moindre.

Mr. Kroll eut un haussement d'épaules plein de sagacité. « En ce cas, ce sera pour plus tard, » dit-il.

⁂

— « C'est impossible, » marmotta Henry en refermant sur eux la porte de leur appartement. « Nous avons rêvé. »

— « Nous n'avons pas rêvé du tout, » protesta Janice. « J'ai encore la saveur de ce popcorn dans la bouche. Tu ne veux pas y croire, voilà la vérité ! Tu as peur. »

— « Après tout, c'est peut-être toi qui as raison... »

Janice prépara le dîner puis, celui-ci expédié, ils s'installèrent dans le living-room pour suivre GUY L'ECLAIR, HAINE DE CLAN, BOB-SIX-COUPS et le Journal télévisé sur l'écran du vieil appareil qu'ils avaient acheté deux ans plus tôt (juste après leur mariage) en attendant des jours meilleurs. Et dès les dernières nouvelles recueillies, Janice alla préparer le popcorn, tandis que Henry ouvrait les canettes de bière.

Hélas ! Ce fut un popcorn brûlé que Janice rapporta de la cuisine, et elle donna libre cours à son humeur en repoussant le bol dès la première bouchée. « J'en arrive à penser que ça vaudrait tout de même la peine d'y réfléchir, » conclut-elle. « Songe un peu : rien qu'un simple bouton à tourner, et crac ! tu as ton popcorn à n'importe quel moment, sans rien perdre de l'émission ! »

Henry regarda sa femme d'un œil horrifié : « Tu... tu ne parles pas sérieusement, j'espère ? »

— « Sérieusement ou pas, je commence à en avoir assez, moi, du popcorn brûlé et des images qui sautent tout le temps ! Et puis d'abord, qui est-ce qui aurait jamais l'idée de nous offrir un million de dollars ? »

— « Ecoute, » proposa Henry, « nous continuerons à chercher demain soir. Il doit y avoir d'autres marques que Baal à offrir ce nouveau système de grilleur de maïs incorporé. Avec un peu de patience, nous finirons bien par trouver. »

Mais cet espoir fut déçu. Ils eurent beau partir en chasse dès la fin de leur journée à l'usine, les seuls postes munis d'un grilleur incorporé portaient sous leur écran, sans confusion possible, les quatre lettres fatidiques B A A L — et tous se trouvaient exposés en vitrine dans ces nouveaux magasins qui, comme celui de Mr. Kroll, semblaient avoir surgi d'un jour à l'autre aux quatre coins de la ville. Le dernier dépositaire de marques orthodoxes auquel ils demandèrent avis eut un soupir désabusé :

— « Je n'y comprends rien, » grommela-t-il. « Vous êtes bien le cinquantième couple qui est venu me demander aujourd'hui un grand écran avec grilleur de maïs incorporé. Du diable si j'ai jamais entendu parler d'un truc comme ça ! »

— « Ça ne va pas tarder, » lui répondit simplement Henry.

Comme ils rentraient chez eux, l'oreille très basse, un camion roulant à toute vitesse les dépassa, sur la carrosserie duquel ils purent lire en énormes lettres rouges : ETABLISSEMENTS BAAL. Mais surtout, ils eurent le temps de reconnaître à l'intérieur les trois meubles d'ébène arrimés côte à côte — et les trois petites fenêtres rondes dont le verre brillait aux derniers rayons du soleil de juin.

Ils échangèrent un coup d'œil qui en disait long, puis regardèrent tout de suite ailleurs...

Ils revirent le camion. Il stationnait cette fois devant leur immeuble.

Deux des appareils étaient déjà livrés, et au moment où Janice et Henry arrivaient, le chauffeur se coltinait le troisième vers le monte-charge réservé aux fournisseurs. Quand l'ascenseur les eut déposé à leur étage, ils purent voir l'homme s'engager dans le même couloir. Du coup, ils s'attardèrent sur le paillasson, et surent ainsi où il allait sonner.

— « Betty ! » suffoqua Janice. « Betty et Herbert... Jamais je n'aurais cru que... »

— « Peuh... » ricana Henry. « Ça nous montre bien ce qu'ils valent ! »

Ils rentrèrent chez eux. Janice élabora le menu vespéral — et pendant qu'ils étaient à table ils entendirent du bruit dans le couloir de l'étage. Ils allèrent voir. C'était un quatrième poste de télévision Baal qui arrivait.

Dès 8 heures le lendemain matin, trois autres meubles avec grilleur de maïs incorporé étaient encore livrés au même étage. A 8 h. 30, quand Janice ouvrit la fenêtre de la cuisine pour le petit déjeuner, elle put contempler deux camions Baal arrêtés dans la rue, et six meubles d'ébène flambant neufs que l'on dirigeait vers le monte-charge. Elle appela Henry qui la rejoignit aussitôt.

— « Tu vois ? Je te parie que nous allons rester les seuls de tout le bloc à préparer notre popcorn sur le feu. Monsieur et madame des Cavernes — voilà ce que nous sommes, mon cher ! »

— « Nous, en tout cas, nous disposons encore librement de notre âme, » répondit Henry d'un ton qui manquait à vrai dire de conviction.

— « Je veux bien. Mais quand on pense que je pourrais préparer le popcorn — et quel popcorn ! — sans bouger du living-room, tu avoueras que... »

A l'usine, ce fut pour eux une journée interminable, sans soleil, lugubre, et le chemin qu'ils prirent au retour les fit passer par le magasin de Mr. Kroll. Une queue imposante piétinait devant la porte. Quant à la vitrine, où l'on voyait toujours les appareils factices destinés à appâter le client, elle s'adornait maintenant d'une nouvelle banderolle géante : NOUS LIQUIDONS ! VOUS AVEZ ENCORE UNE CHANCE DE POSSEDER LE MEUBLE DE L'ANNEE, A GRILLEUR INCORPORE !

— « Les seuls... » gémit Janice éperdue. « Nous resterons les seuls de toute la ville à griller notre maïs sur un fourneau de cuisine et à suivre nos émissions favorites sur un appareil qui date de l'âge de pierre ! »

N'obtenant aucune réponse, elle tourna la tête dans la direction où devait se trouver Henry. Mais il n'était plus là. Il avait déjà pris la suite de la queue et faisait signe à Janice de venir le rejoindre.



Mr. Kroll rayonnait. Il souligna de l'ongle les deux lignes laissées en blanc, où une main frémissante, puis une deuxième signèrent les noms de Henry et de Janice. Henry mit ensuite le nom de sa rue et son numéro

en face du mot « Adresse », et rendit le papier officiel au dépositaire des appareils Baal.

Du reste, Mr. Kroll ne fit qu'y jeter un coup d'œil de principe. En revanche, il se tourna vers le fond du magasin. « Henry et Janice Smith, monsieur, » annonça-t-il d'une voix plus forte. « 111, Smith Street. En ville. »

Alors seulement, Janice et Henry aperçurent l'homme grand et mince qui demeurait à l'arrière-plan, où il griffonnait quelques mots sur un petit calepin de cuir rouge. Rien qu'à le voir on savait tout de suite qu'il s'agissait d'un homme d'affaires — et d'un homme d'affaires dont les affaires ne souffraient pas de la récession. Il arborait un complet gris-ardoise aux plis impeccables et une paire de lunettes à monture d'écaille dernier cri. Ses cheveux étaient d'un noir de jais avec toutefois, aux tempes, une discrète frange poivre et sel du plus séduisant effet. Quand il leva les yeux et qu'il vit l'expression ahurie des Smith en train de le regarder, il leur adressa un sourire cordial accompagné d'un petit rire amusé. Un drôle de petit rire, à la vérité : « Ha ha ha ha, » puis, passant sans transition à un registre caverneux : « HO HO HO HO !... »

— « A propos de nos conditions, » disait Mr. Kroll, « il est bien entendu que si cette somme d'un million de dollars vient à s'offrir à vous, vous êtes tenus de l'accepter — quand bien même vous n'auriez pas l'occasion de l'utiliser par la suite. Et non seulement cela : si la possibilité vous est donnée de GAGNER une telle somme, vous devez la mettre à profit. Tout cela est d'ailleurs nettement stipulé dans notre contrat. »

Janice réprima un gloussement nerveux. « Je voudrais bien savoir qui aurait l'idée d'offrir un million de dollars... et à nous précisément ! »

Mr. Kroll daigna sourire, puis fronça les sourcils. « J'en arrive parfois à ne plus comprendre les gens, » dit-il. « Ainsi, supposons que j'aie entrepris de but en blanc nos clients éventuels — que moi, représentant de Mr. Baal, j'aie offert à chacun un poste de télévision d'une marque nouvelle, voire un million de dollars en échange de son âme ? Eh bien ! on m'aurait tout bonnement ri au nez ! Dans quelque domaine que ce soit, aujourd'hui, il est impossible de réussir si l'on n'a pas un attrait nouveau à proposer. Du nouveau, toujours du nouveau, voilà le... Oh ! bonsoir, monsieur. »

L'homme grand et maigre s'apprêtait à quitter le magasin. En entendant Mr. Kroll, il s'arrêta près de la porte et se retourna. Les derniers rayons du soleil couchant mirent un reflet rouge sur son visage. Il s'inclina légèrement. « Bonsoir, Kroll. Bonsoir, Janice et Henry. » Et il fit entendre à nouveau son petit rire insolite.

— « Qui... qui était-ce ? » demanda Henry lorsqu'il eut disparu.

— « C'est Mr. Baal. Il prépare actuellement une liste de concurrents pour son nouveau programme de jeux télévisés. »

— « Un programme de télévision ? »

Le visage amène de Mr. Kroll respirait la plus parfaite candeur. « Eh bien... oui. On ne l'a pas encore annoncé, mais cela ne saurait tarder. Il s'agit de jeux dotés de prix — et tout à fait uniques dans le genre. Mr. Baal a tout arrangé de façon qu'il ne puisse y avoir aucun perdant. »

Janice tirait Henry par la manche. Elle était toute pâle. « Viens, mon chou. Rentrons à la maison. »

Mais son mari s'accrochait à un dernier petit détail. « Co...comment s'appellera cette nouvelle émission ? » demanda-t-il.

— « UN MILLION AUX GAGNANTS, » susurra Mr. Kroll.

*(Traduit par René Lathière.)*



# *Le domaine interdit*

par GÉRARD KLEIN

Longtemps après, il se demanda comment l'idée lui était venue. Toujours, il avait été d'un naturel farouche et avait préféré la compagnie des livres à celle des hommes, mais cela ne suffisait point à expliquer un aussi vaste projet. Car il avait décidé, un beau jour, de dresser un plan exhaustif de toutes les connaissances humaines, estimant qu'elles étaient contenues dans les livres, considérant que les livres constituaient à eux tous une sorte d'univers fictif, image dans le miroir de l'univers réel, réfractée par les esprits industrieux de millions d'hommes.

Beaucoup, sans doute, répétaient sans se lasser les mêmes choses. Mais ici et là, il comptait tomber sur une étincelle, sur une ouverture, mieux, sur une découverte, qui lui permettrait peu à peu d'atteindre à la réalité même du monde.

Sa tâche, il le savait, était interminable. Jamais les écrivains n'épuiseraient l'univers, toujours ils découvriraient de nouvelles dimensions, mais il en était une surtout qu'ils n'avaient pas encore osé explorer, c'était celle de leur propre création ; il y avait un domaine, au moins, dans lequel ils ne s'étaient jamais aventuré, c'était celui de leurs propres rêves, collectifs, enchaînés les uns aux autres par les voies souterraines des influences et des époques.

Il disposait d'une fortune personnelle qui lui permettait de mener à bien son projet. Il fit venir des livres incroyablement rares dont on ne connait au monde que quelques exemplaires, comme les manuscrits pnakotiques ou encore le grand Livre de Ptath, il collectionna des éditions populaires, dévora des ouvrages oubliés, étudia de forts tirages, exhuma les romans d'illustres inconnus, morts à vingt ans avant que se décompose leur gloire gorgée d'une eau putride, il fit un détour par les livres scientifiques, manuels de tous ordres et de tous genres, de cuisine, de théologie, et d'alchimie, entre autres, car il ne pouvait se permettre de négliger un détail ; il découvrit qui était le véritable auteur du « *Shoggayan* » à propos de qui deux érudits persans de la fin du XII[e] siècle s'étaient entretués ; il analysa deux mille vers inconnus de Lucrèce dans lesquels celui-ci répudiait la théorie atomique et optait définitivement pour un système ondulatoire et continu ; il mit à jour un tome ignoré de l'œuvre d'Aristote où le philosophe chantait les louanges de son meilleur disciple, Korsubskos, et se pencha enfin avec sollicitude sur une foule de doctrines secrètes et sur le sort d'un plein régiment d'orphelines abandonnées au soir de leurs noces.

Il passa quelque temps à mettre au point sa méthode. Car enfin, il ne lui fallait retenir de chaque livre que sa substance, que sa signification ; d'autre part, il pouvait joyeusement éliminer ce qui avait déjà été dit par un autre et transcrit en conséquence sur ses fiches ; encore se pouvait-il qu'une dimension nouvelle, qu'une perception neuve de l'univers se trouvât révélée par le détour d'une phrase, par le rythme d'un vers, par l'emploi d'un terme rare, ou même par la significative pauvreté d'imagination d'un écrivain anonyme.

Car il ne s'agissait point pour lui d'établir une encyclopédie. D'autres avaient eu ce souci. Il souhaitait seulement dresser une sorte de carte qui représentât

les zones révélées par tous ceux qui avaient tenu, une fois, la plume ou le stylet, le pinceau ou le poinçon, ou dont les doigts s'étaient posés sur les touches de machines à écrire.

Il pensa un instant former une équipe d'aides qui eussent pu multiplier le domaine qu'il pouvait atteindre, et même poursuivre après sa mort le travail infini qui s'étendrait à jamais devant eux. Mais il y renonça, craignant d'introduire par là un facteur d'inexactitude dans son œuvre, et s'inquiétant fort peu, au demeurant, de savoir si cette œuvre aurait jamais un semblant d'intérêt pour tout autre que lui.

Il lui arriva pourtant de le regretter lorsqu'il arriva vers la fin de ses jours ; car il se lamentait alors du caractère démesuré de la tâche qu'il avait entreprise. Puis il s'en félicita lorsqu'il eut achevé une première phase de son gigantesque dépouillement et qu'il vit peu à peu se dessiner le plan de son ouvrage.

Car il comprit alors que jamais on ne l'aurait laissé poursuivre, ni lui, ni personne, au-delà d'un certain point, et il mourut, trop tôt, ayant juste vu se dessiner aux confins de ces pays de songe, de ces continents d'idée, un vide écrasant, une immense absence, un domaine interdit, image négative, en quelque sorte, de tout ce que l'esprit humain avait conçu, et qui affectait la forme d'un être immense, dont il n'eut pas le temps — *on* ne le lui laissa pas — d'apercevoir le visage et de lire, enfin, le nom.



# Rencontre avec l'Ankou

## par JACQUELINE OSTERRATH

*Jacqueline Osterrath nous a donné naguère deux contes brefs, où le fantastique était tissé en sourdine dans la trame même du récit* (1)*, ainsi qu'une pochade fantaisiste sur un thème de science-fiction* (2)*. Voici un nouvel essai dans la première de ces manières.*



Si vous vivez à la campagne, ne cédez surtout pas à la tentation du jardinage. Je puis vous en donner d'autant mieux le conseil, qu'y ayant succombé, me voilà désormais l'esclave de mes pelouses bien tondues et de mes parterres en fleur.

Mon expérience, naturellement, ne saurait vous servir, car vous vous refusez à croire, citadins à la tête froide, que ce jardin souriant au soleil puisse dissimuler un subtil engrenage. Il en est pourtant bien ainsi.

Cela commence par une mauvaise herbe arrachée distraitement, par un sachet de graines que l'on sème au hasard. Et puis, cette mauvaise herbe révèle, serrée dans ses racines comme dans la benne d'une grue, la terre noire, humide et si riche de promesses, qu'un sens oublié se réveille au cœur de l'apprenti jardinier, venue de ces temps jadis où règnaient les déesses primordiales au front couronné de tours et d'épis.

Et la lutte commence alors, chaque jour renouvelée, pour défendre le bel humus de ces offenses que lui font le chiendent, le pas-d'âne ou le pissenlit. Dans ce sol préparé, de fines pousses apparaissent, si vertes qu'une allégresse impatiente vous saisit à leur vue, et l'attente des fleurs qu'elles porteront devient émouvante comme la veille d'un rendez-vous d'amour.

De saison en saison, l'emprise du jardin s'affirme davantage. Mais en échange du travail, des soins toujours plus assidus, il offre aussi sa récompense : ce plant maigre et timide, frissonnant au sortir des paillons dont l'entoura l'horticulteur, est un cytise d'où chaque année ruissellera plus abondante une merveilleuse pluie d'or ; ce sapin de Hongrie, chaque printemps, sur chaque branche, brandira ses plumets d'argent ; ce même argent frissonnera sous les feuilles du charme... Dans les parterres, à chaque été, les plantes vivaces étendront leurs touffes harmonieuses,

(1) Voir : « *L'amulette* » (n° 67) et « *Le masque* » (n° 77).
(2) « *Des goûts et des couleurs* » (numéro spécial 1960).

hausseront leurs fleurs, fidèlement. Et tout le jardin vous sera comme un Pactole, où roulent à pleins bords les parfums, les couleurs, les fruits et la force toujours jeune des sèves.

Mais je vous vois sourire de ce lyrisme qui vous semble exagéré, dont l'origine fut une simple mauvaise herbe. Pourtant, chacun de nous n'a-t-il, honteusement secrète ou proclamée sans fards, sa marotte, et ne s'échauffe-t-il, lorsque, d'aventure, il en parle ?

Vous savez désormais que la mienne est le jardinage. Je viens de vous en dire toute la poésie, et maintenant, sans doute, avez-vous de moi la romantique image d'une fille en robe blanche, cueillant avec grâce des roses, du bout de ses doigts bien manucurés. Eh bien ! non. Je porte en général un vieux short et des espadrilles, et mes ongles sont ras, pour ne pas être noirs de si souvent creuser le sol, biner, desherber et vaporiser contre les pucerons d'âcres nuages d'insecticide.

Je mène sans merci la lutte contre l'escargot, la chenille, la taupe clandestine. J'accepte d'une âme égale ces ennemis quotidiens, car ils sont naturels autant que la sécheresse, l'orage ou la violence injuste de la grêle.

Mais il est d'autres ennemis, suscités par la malignité de l'homme : leur seule vue suffit à me plonger dans des transports de rage, car je suis contre eux désarmée.

Sans doute, à vos regards profanes, sembleraient bien inoffensifs ces adversaires détestables, vigilants, toujours prêts à franchir les frontières de mon domaine, comme le furent autrefois, aux marches reculées de l'empire de Rome, « les hordes sans merci des fauves Marcomans ! » (1)

Il s'agit, en vérité, l'œil rond, le bec en solide triangle et le plumage d'un bel acajou, des poules du fermier, mon voisin.

Je connais sa maison que me cache un coude de la route, avec sa grande cour où le grain jeté à poignées rassemble deux fois par jour le troupeau caquetant. Puis, disparues l'orge et l'avoine, plus rien ne retient, sur l'aridité de cette aire battue, les cinquante poules et leur coq mal crêté d'une fraise écarlate. Je les vois alors arriver, le long du chemin, et tendre le cou à travers la clôture. Leurs fortes pattes jaunes, écailleuses, bien onglées, semblent frémir d'impatience devant mes parterres où, certes, il ferait si bon gratter le sol ameubli, gratter encore, gratter avec délice pour y découvrir la larve friande, le ver dodu, la graine tendre et frais germée.

Je les chasse à grands cris, mais elles reviennent, obstinées, guettant la terre promise avec un espoir qui n'est pas, hélas ! toujours déçu. Car il suffit d'un visiteur pour mal fermer la grille, et les envahisseurs se jettent à l'assaut. Et je n'ai plus, remâchant ma colère, qu'à réparer au mieux le jardin dévasté.

Charbonnier, me direz-vous, étant maître chez lui, rien ne m'empê-

---

(1) Pierre Benoit, « *Diadumène* ».

cherait de décrocher ma carabine et d'aligner, sur le sable rouge de mes allées, cinquante cadavres plus rouges encore. L'envie m'en est venue bien souvent. Mais je dois renoncer à si juste exécution. Car plus qu'ailleurs, à la campagne, s'applique le vieil adage « œil pour œil, dent pour dent ». Et mon voisin aurait beau jeu de venger ses volailles défuntes aux dépens de mes quatre chats. Et je frémis d'imaginer l'insidieux collet, le plat d'arsenic ou, plus simplement, le coup de fourche au fond d'une grange obscure, qui les menaceraient alors. C'est pourquoi, en respect de tacites accords, les poules pillardes et mes chats vagabonds demeurent tabou.

Or, un jour, en dépit des barrières bien closes, je découvris trois de ces poules, transformant mes laitues blondes en dentelle. Elles s'enfuirent à ma vue, dans un caquetage imbécile, et de ce trot disgracieux qui les fait rouler bord sur bord. Le grillage les arrêta, malgré un envol inutile et, les ayant saisies, je les précipitai sur la route, au loin, non sans conserver de chacune un scalp dérisoire : les plumes de leur queue. Ce trophée, cependant, ne m'était qu'une maigre consolation. Plus important était le problème à résoudre : comment ces trois calamités avaient-elles pu franchir les portes interdites ?

Juin s'avançait, et l'herbe haute croissait avec exubérance sur les deux côtés du chemin. Elle débordait même et noyait d'une mousse abondante le pied de ma clôture. Il suffisait là qu'une maille ou deux, rouillée par l'hiver, eut cédé, pour livrer passage aux indésirables, se frayant une voie secrète parmi les graminées. Je décidai tout aussitôt d'en avoir le cœur net.

M'armant d'une faucille, je commençai de sabrer l'herbe envahissante. J'aime le bruit de taffetas froissé du fer contre les tiges, et l'odeur diverse des sèves, où je saurais, les yeux fermés, reconnaître l'âcreté du pas-d'âne, l'effluve irritant des orties, désagréables à l'odorat tout autant qu'au toucher, le poivre des menthes sauvages... Je travaillais avec plaisir, sentant sur mon corps la chaleur du soleil comme une douce robe, dans un bien-être tout physique, alors que mon cerveau demeurait en veilleuse, paresseux et vide agréablement de pensées.

Mais une voix, soudain, me ramena sur terre :

— « Voudriez-vous me prêter, Madame, votre pierre à aiguiser ? »

La demande me surprit, et plus encore l'aspect de qui me la faisait. C'était un homme maigre et long et tout vêtu de sombre, avec des gants, et, sur la tête, un vaste chapeau noir. Il s'appuyait sur une faux, qu'il me désigna :

« Je viens à l'instant de m'apercevoir combien le tranchant en est émoussé, et j'ai, par malchance, oublié ma pierre. »

Je lui tendis la mienne à travers le grillage et, pendant qu'il la promenait, d'un geste précis, sur la lame brillante, je pus l'observer.

Il m'était inconnu. Toutefois, il devait habiter dans le voisinage, pour s'en aller ainsi, à pied et la faux sur l'épaule, dans ce chemin peu fréquenté.

Malgré le soleil de Juin dans toute sa force, il portait, je l'ai dit, un costume austère et convenant mal aux travaux des champs. Mais, de cela, je ne m'étonnais guère, car je connais cette habitude qu'ont les paysans d'user jusqu'au bout leurs vêtements, sans beaucoup prendre garde aux changements de saison. Un autre détail plutôt, m'intriguait : la prudence veut que l'on n'emmène pas, sur les routes, une faux sans l'avoir, au préalable, enveloppée d'un chiffon protecteur ; cet homme, au contraire, peu soucieux d'un éventuel accident, laissait le fer à nu. Mais, après tout, c'était là son affaire, non la mienne, et je n'ai guère l'habitude de donner des conseils qu'on ne sollicite pas.

Sans mot dire et sans hâte, il affutait sa faux, avec une habileté révélant une longue pratique. Il me rendit la pierre, avec un bref remerciement, et s'éloigna. Il allait d'un pas mesuré, qui jeta cependant la panique parmi les poules. Elles s'enfuirent vers la ferme, et l'homme les suivit. Je l'accompagnai du regard, perplexe. Puis, songeant à la pierre que je tenais en main, j'en profitai pour aiguiser, moi aussi, ma faucille. Lorsque je relevais les yeux, le passant taciturne avait disparu.

J'entendis à ce moment l'horloge du village qui sonnait cinq coups, et je repris mon travail.

Le lendemain matin, ma femme de ménage, dont je parviens en général, à force de ruses et de surdité feinte, à limiter les incontinences verbales, me poursuivit de pièce en pièce avec une telle obstination qu'il me fallut capituler. Cela signifiait que j'allais entendre, truffé de redites et d'incidentes, le récit détaillé de quelque grave événement survenu dans le pays — gravité toute relative, d'ailleurs et pouvant aller du flagrant délit d'adultère au vol de lapins perpétré par quelque renard à deux ou quatre pattes.

Cette fois, pourtant, la nouvelle était d'importance : la mort subite de mon voisin.

La veille, mettant à profit le beau temps, il avait rentré plusieurs charretées de foin. Sans doute avez-vous déjà remarqué, dans les fermes, ces portes de bois plein, ouvertes sur le vide au milieu d'un pignon ; une poulie les surmonte, où passe une corde avec un crochet, pour hisser au grenier les balles de foin. Or, la veille donc, le fermier lui-même, penché à cette porte, surveillait la manœuvre. Soudain, que s'était-il passé ? — faux mouvement ou défaillance passagère — il avait perdu l'équilibre et venait s'écraser sur le sol. A l'étonnement de tous les témoins, qui avaient cru fatale une pareille chute, il se releva, sans aide, en déclarant ne pas s'être fait le moindre mal. Il paraissait vraiment indemne, et chacun, soulagé, le félicita de sa chance. Quelques bolées de cidre achevèrent de dissiper l'émotion, et tout le monde se remettait à l'ouvrage, lorsque le fermier, tout à coup devint pâle et pressa les mains sur son cœur, comme s'il étouffait, et tomba, foudroyé. Le médecin cherché en grande hâte ne put que constater le décès.

Cette curieuse façon de mourir en deux temps fournit à tout le village un appréciable sujet de conversation. Les langues marchèrent,

et chacun décrivit à loisir les accidents insolites dont il se trouvait avoir connaissance. Ma femme de ménage ne manqua pas à cette règle, et je dus patiemment l'écouter.

Elle termina sur ces mots :

— « On ne m'ôtera pas de l'idée, voyez-vous, que la mort, en voulant emporter ce pauvre homme, l'a manqué la première fois : comme si elle n'avait pu trancher d'un seul coup le fil de sa vie... »

Cette phrase me causa un vague malaise, dont je ne pus tout d'abord m'expliquer la cause. Puis, à mieux réfléchir, j'associai l'idée de ce fil à celle d'une lame émoussée, dont quelqu'un, la veille, avait dû raviver le tranchant. Je demandai, sceptique encore, et cependant assurée de connaître déjà la réponse :

— « A quelle heure est-il mort ? »

— « Cinq heures venaient tout juste de sonner. »

***

Des jours ont coulé. Je n'ai jamais revu le passant inconnu sur la route, et je n'y revois pas non plus les détestables poules de la ferme, vendue par les héritiers à des gens de la ville. Ceux-ci ont transformé la vieille demeure paysanne en un Trianon d'opérette, où ils n'habitent d'ailleurs que rarement.

Les soins du jardinage continuent de m'absorber chaque année davantage, et j'aurais, avec le temps, oublié peu à peu ma rencontre avec l'homme en noir, s'il ne me restait, en souvenir, ma pierre à aiguiser.

Je prends grand soin d'elle et de ne pas la perdre, car où trouver pour ma faucille une meilleure pierre que celle qui put affuter cette autre faux-là ?

---

■ La S.F. chez les X.

Cette année, le « point gamma », bal traditionnel des élèves de l'Ecole Polytechnique, aura lieu le samedi 13 et dimanche 14 mai dans les locaux de l'école, 5, rue Descartes.

A cette occasion, l'une des salles les plus importantes de l'école aura sa décoration entièrement consacrée à la S.F. grâce aux soins des élèves.

A ceux qui croiraient encore que les deux termes science et fiction s'excluent l'un l'autre, les X sont bien placés pour infliger un démenti !

## Chronique Littéraire

# Lorsque demain s'appelle hier

## par Michel Ehrwein

*« Si l'on était réellement attiré par l'avenir, on le serait aussi par le passé, on irait chercher son bien dans les deux sens du temps, avec le même appétit. »*

*Louis Pauwels et Jacques Bergier,*
« Le matin des magiciens ».

Nous venons d'assister au premier contact de l'homme avec l'espace. Bon nombre de nos contemporains, et pas seulement ceux au berceau, assisteront aux premiers voyages interplanétaires — la Lune, Mars — et peut-être à d'autres plus lointains, plus ambitieux. Dans ces conditions, un problème de plus en plus âprement débattu sera celui de la présence de la Vie ailleurs que sur la Terre : même si sa solution apparaît comme négative, sera-t-on jamais assuré qu'elle soit *définitive* ? Les savants, les astronomes, tous ceux qui, par métier, scrutent les profondeurs du ciel en actes ou en pensée hésitent, discutent. Seuls jusqu'à présent les auteurs de science-fiction ont opté en masse pour l'affirmative. Mais où situer la genèse de cette croyance ? Est-elle le fruit des découvertes et des méthodes de pensée de ces dernières années, et avant nous l'humanité croyait-elle, comme Faust, « le ciel vide » ? Ou bien, même avant Fontenelle, même au temps où on avait oublié que la Terre était ronde, même au temps où on le savait déjà, croyait-on à d'autres mondes habités ? Et, pour revenir à un genre qui nous est cher, la science-fiction plonge-t-elle dans le passé d'autres racines que celles du tronc mort de l'utopie d'un Moore ou d'un Campanella ? Ensemble, nous découvrirons que non seulement des poètes, mais encore des philosophes, des savants et même des théologiens ont cru à l'existence d'êtres vivants ailleurs que sur la Terre. Et, accessoirement, nous verrons combien ont *anticipé* sur de modernes découvertes ou hypothèses.

### « D'autres hommes »

Dans l'antiquité, c'est chez Lucrèce (*De natura rerum*) que nous trouvons exposé ce thème avec le plus d'intelligence : « Tout cet univers visible n'est pas unique dans la nature, et nous devons croire qu'il y a, dans d'autres régions de l'espace, d'autres terres, d'autres êtres et d'autres hommes (...). Si les principes générateurs ont donné naissance à des masses d'où sortirent le ciel, les ondes, la Terre et ses habitants, il faut convenir que, dans le reste du vide, les éléments de la matière ont enfanté sans nombre des êtres semblables à celui qui se balance sous nos pas dans les flots aériens. Partout où la matière immense trouvera un espace pour la contenir et ne rencontrera nul obstacle à son essor, elle fera éclore la vie sous des formes

variées ; et si la masse des éléments est telle que, pour les dénombrer, les âges réunis de tous les êtres seraient insuffisants, et si la nature les a dotés de facultés qu'elle a accordées aux principes générateurs de notre globe, les éléments, dans les autres régions de l'espace, ont semé des êtres, des mortels et des mondes. »

Lucrèce ne faisait que reprendre, *sous sa forme la plus matérialiste,* une croyance répandue chez à peu près tous les peuples de l'antiquité, comme nous le verrons plus loin. Notons aussi ce membre de phrase : « la vie sous des formes variées ». Nous le retrouverons, tout au long des siècles, jusqu'à nos jours où, après nous avoir enseigné la chimie du carbone, on vient nous parler de celle du silicium...

L'amusant, en ce qui concerne Lucrèce, est que, plus de mille sept cent ans après sa mort, le cardinal de Polignac, écrivant un *Anti-Lucretius* pour réfuter le matérialisme de son antique devancier, vient abonder dans le même sens : « Toutes les étoiles sont autant de soleils semblables au nôtre, environnées comme lui de corps opaques auxquels elles communiquent la chaleur et la lumière. Les planètes qui les accompagnent se refusent à la faiblesse de nos yeux, et la distance de ces étoiles nous dérobe l'énormité de leur grandeur. Mais si l'on considère que les rayons de ces astres jouissent des mêmes propriétés que ceux du Soleil, et que le Soleil lui-même, vu dans une distance égale, nous apparaîtrait tel que nous voyons les étoiles, pourra-t-on se persuader que le Soleil et les étoiles agissent différemment, et que tant de merveilleux flambeaux brillent inutilement ? La Divinité ne se borne pas à former un seul être de même espèce : elle verse à la fois de ses inépuisables trésors une moisson d'êtres pareils. Des causes semblables doivent produire de semblables effets ».

La « Divinité » du cardinal nous paraît cousine de l' « horloger » de Voltaire, lequel Voltaire écrivait par contre dans sa « Physique » cette boutade (qui, il faut en convenir, est gênante à force de logique) : « Nous n'avons sur cela d'autre degré de probabilité que n'en aurait un homme qui a des puces et qui en conclurait que tous ceux qu'il voit passer dans la rue en ont comme lui » !

Bien longtemps après Lucrèce, Campanella, dans *La Cité du Soleil* (cette phrase est passée inaperçue de bien des amateurs d'utopies) écrit : « *Les Solariens pensent que c'est une folie d'affirmer qu'il n'y a rien au-delà de notre globe, car il ne saurait y avoir de néant ni dans le monde visible ni hors de ce monde* ». A propos des Solariens, d'ailleurs, il est surprenant d'apprendre que Sir William Herschel, celui qui écrivait (*Traité de l'Astronomie*) : « *Il faudrait avoir retiré bien peu de fruit de l'étude de l'astronomie pour pouvoir supposer que l'homme soit le seul objet des soins de son Créateur, et pour ne pas voir, dans le vaste et étonnant appareil qui nous entoure, des séjours destinés à d'autres races d'êtres vivants* », qu'Herschel, donc, croyait le soleil habité : le séjour des Solariens était la surface de l'astre, et ils vivaient dans une atmosphère dont la couche supérieure seulement, à plusieurs centaines de kilomètres du sol, était enflammée. Selon lui, les taches solaires étaient les déchirures de l'atmosphère à travers lesquelles le sol devenait visible. Dans son ouvrage publié en 1757, *Recherches sur la nature du feu de l'Enfer et sur le lieu où il est situé,* De Swinder attribuait au soleil cette fonction punitive. Et Swendenborg était d'accord là-dessus : le soleil EST l'Enfer.

C'est en 1686 que paraissent les *Entretiens sur la pluralité des mondes habités,* de Bernard le Bovier de Fontenelle. Ces conversations en regardant les étoiles, entre un philosophe et une jolie femme, fourmillent de remarques pleines de sel. Ainsi :

« *Il serait bien étrange que la terre fût aussi habitée qu'elle l'est, et que les autres planètes ne le fussent pas du tout.* »

« *Nous formons un assemblage si bizarre qu'on pourrait croire que nous serions ramassés de plusieurs mondes différents.* »

« *Ce que la nature pratique en petit entre les hommes pour la distribution du bonheur ou des talents, elle l'aura sans doute pratiqué en grand entre les mondes, et elle se sera souvenue de mettre en usage ce secret merveilleux qu'elle a de diversifier toutes choses, et de les égaler en même temps par les compensations.* »

« *Ce qu'il y a de sûr, c'est que la nature ne saurait faire vivre les gens qu'où ils peuvent vivre.* »

Notons au passage cette pointe :

« *Il n'y a pas d'apparence que nous soyons la seule sotte espèce de l'univers.* »

Et cette autre, sur la planète Mercure, à cause de la rapidité de sa course autour du soleil :

« *C'est dans Mercure que sont les Petites-Maisons* (1) *de l'univers.* »

Fontenelle va jusqu'à envisager l'éventualité de contacts avec d'autres humanités, quoique soulignant leur difficulté (« *Chacun a pour prison l'air qu'il respire* »). Pour lui, ce n'est guère qu'une question de temps. Mais ce sont *les autres* qui feront les premiers pas, et il ne songe pas tant à une conquête de l'espace par l'homme qu'au débarquement sur notre sol d'extra-terrestres :

« *Quand ils seront plus habiles et plus expérimentés, nous les verrons, et Dieu sait quelle surprise !* »

« *S'ils étaient assez habiles pour naviguer sur la surface extérieure de notre air, et que de là, par la curiosité de nous voir, ils nous pêchassent comme des poissons, cela vous plairait-il ? — Pourquoi non ? répondit-elle en riant. Pour moi, je me mettrais de mon propre mouvement dans leurs filets, seulement pour avoir le plaisir de voir ceux qui m'auraient pêchée.* » Cette navigation sur la surface extérieure de l'atmosphère est pleine de poésie, et ne peut-on imaginer que, dans l'évocation de cette « pêche », Maurice Renard a trouvé l'inspiration du *Péril bleu ?* « *Je crois qu'on nous pêche,* » note Charles Fort. « *Peut-être sommes-nous hautement estimés par les super-gourmets des sphères supérieures ? Je suis ravi de penser qu'après tout je puisse être utile à quelque chose. Je suis sûr que bien des filets ont traîné dans notre atmosphère, et ont été identifiés à des trombes ou à des ouragans. Je crois qu'on nous pêche, mais je ne le mentionne qu'en passant...* »

Plus loin est abordé dans les *Entretiens* un thème dont nous aurons à reparler :

« *Un grand philosophe de l'antiquité a fait de la lune le séjour des âmes qui ont mérité ici d'être bienheureuses. Toute leur félicité consiste en ce qu'elles y entendent l'harmonie que les corps célestes font par leur mouvements* (...) *— Nous devrions donc, répliqua-t-elle, voir arriver ici les bienheureux de la lune ; car apparemment on nous les envoie aussi ; et dans ces deux planètes on croit avoir assez pourvu à la félicité des âmes, de les avoir transportées sur un autre monde.* » Sourions au passage de cette impertinente réponse, et admettons avec l'auteur que « *ce ne serait pas un plaisir médiocre de voir plusieurs mondes différents.* »

Le dix-huitième siècle doit sans doute beaucoup, dans le domaine qui nous intéresse, à Fontenelle. Contemporain d'Herschel, Laplace écrivait dans son *Exposition du système des mondes :* « *L'action bienfaisante du soleil fait éclore les animaux et les plantes qui couvrent la Terre, et l'analogie nous porte à croire qu'elle produit de semblables effets sur les autres planètes* (...). *L'homme, fait*

(1) Pas de confusion, s.v.p. Il ne s'agit là que de l'asile de fous de Paris, ainsi nommé à l'époque. (*Note de l'auteur.*)

*pour la température dont il jouit sur sur la Terre, ne pourrait pas, selon toute apparence, vivre sur les autres planètes. Mais ne doit-il pas y avoir une infinité d'organisations relatives aux diverses températures des globes et des univers ? Si la seule différence des éléments et des climats met tant de variétés dans les productions terrestres, combien plus doivent différer celles des planètes et des satellites.* »

Kant, dans l'*Histoire générale de la nature*, parle des êtres qui peuplent les différentes planètes, et les imagine de moins en moins matériels à mesure que l'on s'éloigne du soleil. Il est suivi dans cette voie par Bode (l'homme de la « loi »), dans ses *Considérations sur la disposition de l'univers.* Lambert pose une foule de questions dans ses *Lettres cosmologiques,* publiées en 1765 : « *Pourquoi faudrait-il que tous les êtres vivants fussent exactement faits à notre image ? N'est-il pas infiniment plus probable que, parmi les différents globes de l'univers, il existe une grande variété d'organisations, adaptées aux besoins des êtres qui peuplent ces mondes et qui les rendent capables de supporter les conditions dans lesquelles ils vivent et les températures auxquelles ils sont soumis ?* (...). *Si nous n'avions jamais vu d'oiseau ni de poisson, ne croirions-nous point que l'air et l'eau sont inhabitables ?* »

## Enfin Flammarion vint

Il arrive très vite le moment où, quand on traite des hypothèses sur « la pluralité des mondes habités », on est amené à citer le nom de Camille Flammarion. Et non seulement parce que c'est là le titre de son principal ouvrage, mais parce qu'il aborde le même sujet dans presque tous les volumes tombés de sa plume, romans inclus. Ainsi, dans *Lumen,* on lit :

« *Losqu'un monde est arrivé à un degré suffisant d'élévation* (...), *l'esprit, plus ou moins développé, y apparaît, quelle que soit la* forme *la plus évoluée.* »

« *Les formes de l'humanité sont le résultat des éléments spéciaux à chaque globe et des forces qui le régissent : densité, chaleur, etc.* »

« *Il y a des hommes de toutes les formes possibles, de toutes les dimensions, de tous les poids, de toutes les couleurs, de toutes les sensations et de tous les caractères.* »

Après ces considérations sur « *la vie sous des formes variées* », comme écrivait Lucrèce, Flammarion en vient à philosopher sur les aspects que prend la vie sur la terre. Pour lui, les plantes terrestres ont une âme et « *la forme d'un végétal est faite par son âme* ». Cela l'amène à penser que, sur d'autres planètes, existent des formes d'intelligence à l'enveloppe extérieure moins parfaite que le corps humain, animales, végétales, des végétaux « *intelligents, parlants* », des « *hommes-plantes* ». Ailleurs, au contraire, pourraient se trouver des formes plus parfaites, délivrées de la nécessité de s'alimenter, prenant leur nourriture en respirant, d'une atmosphère nutritive !

Mais revenons à *La pluralité des mondes habités.* Cet ouvrage, publié chez Didier en 1862, débute par une compilation des opinions formulées antérieurement et favorables à la thèse. Goethe y est cité : « *La nature est un livre qui contient des révélations prodigieuses, immenses, mais dont les feuillets sont dispersés dans Jupiter, Uranus et les autres planètes.* » (Qui rassemblera jamais ces pages éparses ?). Homère également, à propos des « *atmosphères nutritives* », avec ce passage de l'*Iliade :* « *Une vapeur éthérée coule dans le sein des dieux fortunés ; ils ne se nourrissent point des fruits de la terre, et ne boivent point de vin pour se désaltérer.* »

Cette revue achevée, l'auteur parle, expose ses propres croyances.

« *Si demain nul de nous ne se réveillait, et si la nuit qui, dans un jour,*

*fait le tour du monde, scellait pour l'éternité les paupières closes des êtres vivants, croit-on que désormais le Soleil ne renverrait plus ses rayons et sa chaleur et que les forces de la nature cesseraient leur mouvement éternel ? Il est parfois utile de nous remettre en mémoire que la Terre n'est plus le centre de l'univers.* »

Il fait preuve de vues grandioses, et la phrase suivante prend encore plus de vigueur, lue *un siècle* après avoir été écrite :

« *Tandis que la Terre perdait de sa splendeur première en se laissant mieux connaître et rétrécissait de plus en plus son horizon à nos regards, le monde sidéral déroulait dans de gigantesques proportions son incommensurable étendue et s'agrandissait à mesure que nous connaissions mieux l'exiguïté de notre globe.* » Peut-être croyait-il que la Terre ne réservait plus de surprises au voyageur ? Les récits de récentes explorations nous rappellent qu'il n'en est rien et nous font à nouveau connaître le sens du mot « modestie ».

A côté de sèches observations sur des aérolithes contenant du graphite, de l'eau, de la tourbe (Charles Fort écrit : « *Une super-mer des Sargasses : épaves, détritus, vieilles cargaisons des naufrages interplanétaires, objets rejetés dans ce que l'on nomme espace par les convulsions des planètes voisines, reliques du temps des Alexandres, des Césars et des Napoléons de Mars, de Jupiter et de Neptune. Objets soulevés par nos cyclones : granges et chevaux, éléphants, mouches, ptérodactyles et moas, feuilles d'arbres récentes ou de l'âge carbonifère, le tout tendant à se désintégrer en boues ou en poussières homogènes, rouges, noires ou jaunes, trésors pour paléontologues ou archéologues, accumulations de siècles, ouragans de l'Egypte, de la Grèce, de l'Assyrie...* » et va plus loin, donc, plus loin que personne — mais *Le livre des Damnés* ne voit le jour qu'en 1919), à côté, de frappantes théories naissent sous sa plume :

« *De ce que la création est divisée en trois règnes sur la Terre, ce n'est pas une raison non plus pour qu'elle ne puisse apparaître en d'autres mondes sous des formes incompatibles avec aucune des formes terrestres.* » De quels Xipéhuz, de quels Ferromagnétaux s'agit-il là ?

Au passage, il égratigne méchamment l'astrologie, « *nec plus ultra de l'absurdité* ». Les Marcel Boll en ont pris de la graine...

Un chapitre est intitulé « *Infériorité de l'habitant de la Terre* ». A le lire, on apprend que les conditions de vie sont, en fait, meilleures sur les autres planètes qu'ici-bas... Jupiter, par exemple, est particulièrement avantagé par la faible inclinaison de son écliptique d'où résulte un printemps éternel. Le paradis terrestre existerait, mais ailleurs que sur la Terre : « *La négation de Dieu, c'est l'abîme où sont tombés la plupart de ceux qui ont cru pouvoir juger Dieu sur l'état du monde terrestre* ». Cette infériorité n'est pas le fruit du hasard, non plus que d'une malédiction, mais d'une nécessité très haute, le résultat d'un plan établi. Il y a en effet sur les planètes « *une suite non interrompue d'humanités individuelles, assises à tous les degrés de la perfection* », de la plus basse matérialité à la spiritualité la plus élevée.

Le credo de Flammarion se résume ainsi, et on se sent assez enclin à y souscrire :

1°) Les forces diverses qui furent en action à l'origine des choses donnèrent naissance sur les mondes à une grande diversité d'êtres, soit dans les règnes inorganiques, soit dans les règnes organiques ;

2° Les êtres animés furent dès le commencement constitués suivant des formes et suivant un organisme en corrélation avec l'état physiologique de chacune des sphères habitées ;

3° Les hommes des autres mondes diffèrent de nous, tant dans leur orga-

nisation intime que dans leur type physique extérieur.

## Après Flammarion

De nos jours, Kenneth Heuer a consacré un livre aux *Habitants des autres planètes.* Il reprend, en gros, et d'ailleurs sans s'en cacher, les arguments de Flammarion : la Terre n'est qu'un grain de poussière dans l'univers, et de même que la vie existe partout sur la Terre, malgré des conditions très différentes suivant les lieux, de même elle existe sur toutes les planètes de l'univers. D'autre part, il admet l'éventualité de visites faites à notre globe, dans un lointain passé, par des voyageurs de l'espace : le souvenir en subsisterait dans de nombreuses légendes qui mettent en scène des géants, des lutins, divers monstres... Charles Fort l'avait précédé sur ce terrain : il allait même jusqu'à citer des vestiges tangibles du passage sur la Terre des géants et des nains. Selon lui, une race terrestre nous *possédait* (« *Je crois que nous sommes des biens immobiliers, des accessoires, du bétail* »), après nous avoir conquis de haute lutte (« *Je pense que nous appartenons à quelque chose. Qu'autrefois la Terre était une sorte de* no man's land *que d'autres mondes ont exploré, colonisé et se sont disputé entre eux* »). Heuer ne va pas si loin. De même, il se déclare opposé à la croyance aux soucoupes volantes : il ne s'agirait pour lui que d'observations défectueuses de ballons-sondes ou de la planète Vénus. Nous autres qui avons lu Aimé Michel, nous ne sommes pas aussi certains de ce qu'il convient de croire...

Pour Heuer, la Lune possède une végétation. Des observations du cratère Grimadli y auraient décelé une coloration verte qui apparaît périodiquement et persiste pendant quatre ou cinq jours (le cirque Alphonsus serait le théâtre d'une manifestation semblable, estiment les astronomes américains). Dans le cratère Stevinus, une teinte brunâtre apparaîtrait et disparaîtrait de la même façon.

Mars est évidemment habitée. On a beaucoup parlé de ses canaux. Heuer y suppose l'existence d'une civilisation devenue souterraine, et d'êtres progressivement adaptés à l'assèchement de leur planète. « *La vie est partout dans l'univers* ». Heuer va jusqu'à prendre la peine de dresser gravement un tableau à colonnes de la superficie et de la population présumée de chaque planète et satellite du système solaire. Ce faisant, il va un peu loin... J'estime qu'une théorie plus digne d'intérêt est celle qu'il ébauche de la vie des astéroïdes, qu'il suggère *minérale.*

Il serait injuste de clore cette revue, à coup sûr incomplète, sans citer le *Journal d'un homme simple,* de René Barjavel. « *Dans dix ans,* » écrit-il en 1950, « *peut-être avant, peut-être un peu après, les hommes enverront sur la lune leur première fusée* (...). *Ce que les hommes trouveront là-haut, à moins que là-haut ne vienne nous rendre visite le premier, ne ressemblera en rien à ce que nous connaissons dans notre monde limité. La vie de ce là-haut que nous aurons peut-être à combattre, qui viendra peut-être nous attaquer jusque chez nous, n'est pas forcément à trois dimensions, ni visible, ni touchable. Elle est peut-être lumière, soupir, cailloux, brûlure, idée, que sais-je ? Sinon que je ne puis savoir... !* ». Il nous faut isoler du facile thème de space-opera (combien de fois, à la suite de Fontenelle, ne nous a-t-on pas redit que l'homme n'est pas « *la seule sotte espèce de l'univers* », ni la seule méchante ?) l'évocation de cette vie qui peut-être n'est « *ni visible, ni touchable* », qui est « *lumière, soupir, cailloux, brûlure, idée, immobile, vibrante, monstre, belle* ». Considérer les portes immenses qu'elle ouvre sur l'infini des questions, répéter : « Je ne puis savoir », et accueillir avec un immense réconfort ce qu'écrit plus loin l'auteur, rendant soudain à

l'homme ce qui semblait se refuser à lui :

« *L'homme, créature infime, mais pensante, est peut-être appelé à poser ses pieds partout où se pose sa pensée. Dieu l'a peut-être créé pour cela, pour qu'il se mesure à l'infini, et qu'il l'emplisse.* »

Et cette vie-lumière, cette vie-soupir, qui existent peut-être quelque part au-dessus de nos têtes, vont rejoindre dans nos mémoires cette autre évocation issue du cerveau de l'extraordinaire visionnaire qu'était Lovecraft, où ces simples mots : « *Les esprits vaporeux des nébuleuses spirales* » suffisent à nous faire croire à ce qui, toujours, nous sera irrémédiablement *étranger.*

## Comètes

Ce qu'il y a de gênant avec les comètes, c'est qu'on nous a trop répété (même si ce n'est pas vrai) que leur noyau est constitué par des gaz incandescents. Ceci était la mineure d'un syllogisme dont la majeure est : « La vie n'est pas possible dans les gaz incandescents », les esprits vaporeux des nébuleuses spirales étant tenus pour quantité négligeable. Nos esprits au bourgeois conformisme en ont fait leur profit et se sont empressés d'enregistrer la conclusion qu'il n'y a pas de vie sur ou dans les comètes. Il n'est à ma connaissance qu'un auteur de science-fiction qui fasse exception à cette règle, et de son vivant il était astronome, et s'il est devenu célèbre et est encore unanimement vénéré c'est pour son œuvre scientifique et non littéraire. J'ai nommé une fois de plus (et ce ne sera pas la dernière) Camille Flammarion qui, dans *Lumen,* imagine tranquillement les naturels des comètes endormis dans une sorte d'hibernation et se réveillant chaque fois que l'astre vagabond vient se réchauffer aux abords d'un soleil ! Le remords de s'être laissé entraîner par l'imagination à passer outre à l'un des plus solides tabous scientifico-littéraires dut le tourmenter, car il affirme dans *La pluralité des mondes habités* :

« *Les comètes ne sauraient tenir la moindre place dans nos considérations sur la pluralité des mondes.* »

Ce qui ne l'empêche pas de faire écho à l'opinion professée par Derham, au XVIIIe siècle, dans son *Astro-Theology,* et selon laquelle les comètes, qui durant leur course sont soumises alternativement au froid de l'espace et à la brûlure des soleils qu'elles agacent de trop près, d'où il résulte que leur climat doit être assez éprouvant pour l'indigène, sont vraisemblablement le lieu de séjour des damnés. En quoi Derham était donc en désaccord avec De Swinder et Swendenborg.

Lovecraft, lui, nous ouvre des horizons incomparablement plus vastes dans *A travers les portes de la clé d'argent,* avec « *l'un des cerveaux végétaux qui, dans le futur, peupleront une comète radio-active et sombre d'une orbite inconcevable* ». Pas un mot de plus sur le sujet. Et l'on songe à toutes ces histoires mort-nées qui parsèment son œuvre...

## Cette vie qui nous entoure

En 1748, un certain De Maillet publia un ouvrage bourré de théories fort ingénieuses. L'eussent-elles été un peu moins, eût-il voulu moins prouver, qu'il eût été, un siècle avant la venue au monde de Svante Arrhénius, l'inventeur de la panspermie. Selon lui, les planètes n'étaient pas attachées pour toute leur existence à un soleil, mais étaient des astres vagabonds liant leur sort pour un temps à celui d'une étoile. Lorsque celle-ci venait à s'éteindre, la planète égoïste l'abandonnait et s'en allait errer dans l'espace à la recherche d'un autre soleil dispensateur de chaleur et de lumière. Ou bien c'était une étoile (une comète ?) qui, passant trop près d'un système, détournait une planète de ses devoirs et l'entraînait dans son sillage... La Terre elle-même aurait jadis

tourné autour d'un autre soleil, et à l'extinction de celui-ci toute la vapeur d'eau en suspension dans l'atmosphère se serait condensée, d'où le Déluge. La longévité des patriarches de l'Ancien Testament s'expliquerait par la même cause, la durée de révolution de la Terre ayant été beaucoup plus courte autrefois autour de son ancien soleil.

Plus près de nous, Arrhénius, Suédois et Prix Nobel, construisait la théorie des germes qui peuplent l'espace, y voyageant portés par les radiations lumineuses et semant la vie au hasard de leurs rencontres avec les planètes. Si l'on y objecte qu'il ne saurait y avoir de germes vivants dans l'espace parce que l'espace est *vide* (la bonne vieille méthode de Lavoisier), il sera répondu que l'Anglais Eddington a précisément *pesé* l'espace interstellaire, pour lequel il a trouvé le poids de seize cent millionnièmes de de gramme au centimètre-cube. Et à ceux qui mettront en doute la possibilité que la vie puisse se maintenir aux températures effroyablement basses de l'espace, il sera rappelé que les rotifères, qui se complaisent dans la boue des glaciers, survivent à un séjour de huit heures dans l'hélium liquide à — 272°.

En 1959, le professeur Thomas Gold allait encore plus loin. Après avoir affirmé que la vie n'avait jamais eu de commencement et qu'elle avait toujours existé, au même titre que l'espace et le temps, il formulait tranquillement la supposition qu'elle avait été diffusée à travers notre galaxie et même d'une galaxie à l'autre par les astronefs d'êtres intelligents. Nous, Terriens du XX^e^ siècle, nous stérilisons avec le plus grand soin le moindre des projectiles que nous destinons à nos voisines les planètes...

Comment, en songeant à tout cela, ne pas avoir à l'esprit cette courte phrase que Lovecraft (encore lui) écrivait, dans *A travers les portes de la clé d'argent* : « *Il voyait les spores de la vie éternelle en train de dériver de monde en monde, d'univers en univers, et ces spores aussi étaient lui.* » Comme romanciers ayant puisé leur inspiration dans un tel thème, nous trouvons bien sûr Van Vogt (*La faune de l'espace*) et Raymond Z. Gallun (*La bête du vide*), mais n'oublions pas ce que Robert Abernathy écrivait, dans *L'axolotl*, entrevoyant un destin fabuleux pour l'homme : « *Le but ultime n'est pas ce que nous pensions, ce n'est pas de conquérir l'espace pour atteindre les planètes. Le vrai but, c'est la conquête de l'espace pour lui-même. L'espace n'est ni vide ni désolé ; il est inondé d'énergie, imprégné de la poussière des soleils morts et des éléments constitutifs de la matière nouvelle. Les planètes sont froides, sombres ; ce sont des îlots qui meurent dans un océan bouillonnant de vie. L'espace nous attend* (...). *Les conditions de maturité, la destinée pour laquelle nous avons été créés, n'existent pas sur la Terre.* » Harry Martinson, romancier et poète suédois, nous dit, dans *Le chemin de Klockrike* : « *Si les espaces du vide n'avaient pour mission que de séparer les soleils par des distances infinies et d'engloutir ensuite leur chaleur et leur lumière, l'univers ressemblerait depuis longtemps à des essaims clairsemés d'étincelles plongées dans une eau extinctrice. Et l'univers serait éteint depuis longtemps.* »

Chez nous, c'est Théo Varlet qui, dans son roman *La grande panne*, place la « xénobie », poussière recueillie dans l'espace par une fusée et qui, ramenée sur la Terre, se révèle dangereusement vivante et se repaît d'électricité, grâce à quoi elle croît et multiplie. Et c'est Gérard Klein, avec sa nouvelle *Rencontre*. Deux hommes se rencontrent dans la rue, mais, « sauteurs du Temps », ils se sont déjà rencontrés autrefois, « *ailleurs, en dehors de la Terre* ». Alors, ils n'étaient pas des hommes, mais de grands lézards. Plus loin encore dans le Passé, ils

étaient « *spores dans l'espace* ». Et plus loin encore, « *puissants et silencieux* », ils habitaient « *le CHATEAU. Sur les régions chaotiques qui marquent l'extrême bord de l'univers, je vis grandir par-delà les ondulations du temps et de l'espace un immense château sombre, une écrasante citadelle (...). C'était de là que nous étions partis, il y avait si longtemps que le nombre des années avait perdu toute signification. Et c'était là peut-être qu'en un jour encore imprévisible nous pénétrerions, les portes grandes ouvertes et la paix nous attendant à l'intérieur. Peut-être de puissants envahisseurs nous en avaient-ils chassés, nous projetant dans les régions inférieures. Ou peut-être en avions-nous été bannis.* » De quels envahisseurs s'agit-ils, dans ce CHATEAU qui n'est pas sans évoquer Kadath, citadelle des Grands Anciens ?

## De grandes ailes

A propos des Grands Anciens, justement, il faut remarquer que Lovecraft ne s'embarrasse pas de considérations techniques quand il nous les dépeint voyageant au travers de l'espace. Ni astronefs, ni scaphandres pour eux : leurs grandes ailes membraneuses suffisent à véhiculer ces êtres au corps en forme de tonneau et à la tête en forme d'étoile. De même, il n'est fait mention d'aucun appareillage dans *Les montagnes hallucinées,* où nous sont cités les autres envahisseurs de la Terre venus à la suite des Grands Anciens : le peuple de Cthulhu, sortes de pieuvres (1), et les Mi-Go, mi-fongoïdes, mi-crustacés. Ce sont ces mêmes Mi-Go (*Celui qui chuchotait dans les ténèbres*), descendus de Yuggoth, la mystérieuse planète au-delà de Neptune, qui hantent les collines du Vermont et font subir à leurs victimes plus ou moins consentantes une délicate opération chirurgicale à la suite de laquelle leur cerveau, enfermé dans une boîte de métal et pourvu de sens artificiels, est apte à les accompagner dans leurs randonnées interplanétaires et temporelles. « *Avec l'aide de Ceux du Dehors, j'espère voyager dans le temps, voir et toucher la terre des époques passées et à venir (...). Je m'attends à visiter d'autres planètes, peut-être même d'autres étoiles et d'autres galaxies (...). Tout d'abord, j'irai à Yuggoth, le monde le plus proche peuplé par Ceux du Dehors. C'est un étrange globe à la lisière de notre système solaire, encore inconnu des astronomes. J'ai déjà dû vous en parler dans mes lettres. Le jour venu, ses habitants dirigeront sur nous des courants de pensée et feront découvrir leur planète, à moins qu'ils n'autorisent un de leurs alliés terrestres à renseigner nos savants.* » (Ces lignes furent écrites en 1930, l'année même où Pluton fut découvert, d'abord *par les calculs* de Pickering et de Lowell — l'un des plus acharnés défenseurs des canaux de Mars —, *ensuite seulement* par la photographie).

Et lesquels, des Grands Anciens, du peuple de Cthulhu ou des Mi-Go, sont « *ces entités immémoriales qui ont habité la primitive hyperborée (...) après s'être enfuies de Kythanil, la double planète qui, autrefois, gravitait autour d'Arcturus* » (*A travers les portes de la clé d'argent*) ? Ou bien sont-ils alliés, parents, cousins de ces géants du Tertiaire chers à Horbiger, ou de ceux dont Lobsang Rampa (*Le troisième œil*) vit les cadavres dorés dans une crypte profonde du Thibet ? (2)

(1) Les pieuvres de l'espace font leur première apparition dans l'*Histoire véritable* de Lucien de Samosate, où elles servent de grapins aux équipages de géants des armadas lancées par les planètes les unes contre les autres.

(2) Comparer Genèse 6, 4 : « *Les géants étaient sur la terre en ces temps-là, après que les fils de Dieu furent venus vers les filles des hommes, et qu'elles leur eurent doné des enfants : ce sont ces héros qui furent fameux dans l'antiquité* » et Nombres 13, 33 : « *Nous y avons vu les géants, enfants d'Anak, de la race des géants* ».

Si les Grands Anciens traversent l'espace au battement de leurs ailes, c'est encore plus simplement (et, en fait, dans le plus simple appareil) que John Carter, alias *Le conquérant de la planète Mars,* se rend sur la planète rouge, dans le roman d'Edgar Rice Burrough : « *Je fermai les yeux, tendis les bras vers le symbole de ma vocation, et me sentis soudain projeté dans l'immensité de l'espace avec une vitesse incroyable. Le souvenir que je conservai des moments qui suivirent est uniquement d'un froid et d'une obscurité absolus.* » Et à ceux qui s'étonneront de l'étrangeté d'un tel mode de locomotiton spatiale, il sera rappelé qu'en 1528, le Saint-Office jugea bon de condamner à mort et brûla fort proprement le docteur Eugenio Torralba, après que celui-ci eût avoué avoir accompli le voyage Madrid-Rome et retour à cheval sur un bâton et conduit par un diable, au cours duquel voyage il vint à passer tout près de la Lune. Le procédé dut être perfectionné par la suite et rendu plus confortable, car Lovecraft cite ce qui semble en être un dérivé, dans *A la recherche de Kadath* : le grand vaisseau noir à bord duquel se trouve Randolph Carter (ne pas confondre avec John) et qui vient de quitter le port de Dylath-Leen s'envole, et gagne la face cachée de la Lune, où règne Nyarlathotep. Par la suite, Carter accomplit le trajet inverse, porté par des chats. Le même Carter accomplit également, dans *A travers les portes de la clé d'argent,* un voyage de la planète Yaddith jusqu'à la Terre, où il est fait mention « *des milliers d'années de temps et des milliers d'années-lumière et des incalculables millions de milles que Randolph Carter franchit à travers l'espace sous la forme d'une entité sans nom* ».

H. Ridder Haggard, dans *Quand le monde trembla,* nous offre un autre aspect des voyages dans l'espace que peuvent accomplir des individus dotés de talents spéciaux : « *Elle allait même plus loin et alléguait que, dans certains cas, des membres de sa race éteinte avaient été capables de traverser l'éther et d'aller rendre visite à d'autres peuples dans les profondeurs de l'espace.* » Comment ne pas rapprocher tout cela de ce que Louis Pauwels et Jacques Bergier nous disent à la page 198 du *Matin des magiciens* : dans la mythologie pré-inca, les étoiles étaient habitées, et des dieux étaient descendus sur la Terre de la constellation des Pléiades. Plus loins, nous lisons : « *On a trouvé dans des cavernes du Bohistan des inscriptions accompagnées de cartes astronomiques représentant les étoiles dans les positions qu'elles occupaient voici* 13.000 *ans. Des lignes relient Vénus à la Terre.* »

(LA FIN AU PROCHAIN NUMÉRO)

# Revue des Livres

## Ici, on désintègre !

### par ALAIN DORÉMIEUX, DEMÈTRE IOAKIMIDIS et JACQUES VAN HERP

## LE LIVRE DU MOIS

**LES 25 MEILLEURES HISTOIRES NOIRES ET FANTASTIQUES DE JEAN RAY** (Collection Marabout Géant).

Qu'il ait fallu attendre si longtemps pour voir diffuser en France une anthologie des nouvelles de Jean Ray peut apparaître scandaleux. Et que ce soit une collection populaire belge qui finalement nous la présente ne parle pas en faveur du discernement des éditeurs français. Mais le résultat est là, et c'est lui qui compte : les amateurs français ont désormais à leur disposition, dans un fort volume de 450 pages, un large choix de récits du grand auteur belge, échelonné sur toute sa carrière. Cette anthologie, les lecteurs de « *Fiction* » seront les premiers à en mesurer l'importance, puisque nous fûmes les seuls, depuis des années, à publier Jean Ray, avec un succès constant dont notre courrier nous apporte régulièrement la preuve.

Les nouvelles composant ce volume sont issues principalement de quatre recueils : « *La croisière des ombres* », « *Le Grand Nocturne* », « *Les cercles de l'épouvante* » et « *Le livre des fantômes* ». Ce sont ces recueils, parus de 1932 à 1947, qui correspondent à la « grande période » de l'œuvre de Jean Ray. Ils ont fourni au total la matière de quinze histoires, sur les vingt-cinq que comporte l'anthologie. Deux autres ont été extraites d'un recueil plus ancien : « *Les contes du whisky* ». Quant aux huit restantes, elles sont inédites en librairie et ont été publiées en revue au cours des dernières années.

A titre documentaire, voici l'ordre chronologique des histoires :

1925 — Le gardien du cimetière
La nuit de Camberwell

1932 — La ruelle ténébreuse
Le Psautier de Mayence

1942 — Quand le Christ marcha sur la mer
Le Grand Nocturne
La scolopendre

1943 — La main de Goetz von Berlichingen
L'histoire du Wûlkh
Le cimetière de Marlyweck
L'assiette de Moustiers
L'auberge des spectres
Le miroir noir
L'homme qui osa
Le dernier voyageur

1947 — La vérité sur l'oncle Timotheus
Le cousin Passeroux

1950 sq. Dieu, toi et moi
Je cherche Mr. Pilgrim
J'ai tué Alfred Heavenrock
Merry-go-round
La princesse tigre
Dents d'or
Mr. Gless change de direction
Storchhaus ou La maison des cigognes

Comme on pourra le constater, plusieurs d'entre elles (neuf en tout) avaient déjà été reprises dans « *Mystère-Magazine* » ou « *Fiction* ». Il reste un nombre suffisamment imposant de textes inconnus en France pour justifier l'achat obligatoire du livre.

Dans un excellent article paru naguère dans « *Fiction* » (1), Jacques Van Herp avait fait le point utilement sur l'œuvre de Jean Ray. La plupart des récits rassemblés ici peuvent servir d'illustration à cette étude, à laquelle tout lecteur de l'ouvrage devrait se reporter.

Les deux contes plus anciens, œuvres de jeunesse, ne sont pas d'indiscutables réussites : « *Le gardien du cimetière* » nous montre un Jean Ray macabre à bon compte, dans l'une de ses rares histoires de vampire, qu'il traite sans éviter les poncifs ; quant à « *La nuit de Camberwell* », ce n'est qu'une ébauche malhabile sur le thème de la présence invisible. En fait, le seul intérêt de ces deux textes est de nous offrir des brouillons d'œuvres ultérieures : le premier préfigure « *Le cimetière de Marlyweck* » et le second, « *Le miroir noir* ».

Sept ans plus tard, la maîtrise éclate avec « *La ruelle ténébreuse* » et « *Le Psautier de Mayence* », deux chefs-d'œuvre, devenus des classiques ; ce sont des symphonies multidimensionnelles, où s'enchevêtrent et se superposent, en un gigantesque écheveau, différents plans de l'espace-temps : celui où se situe notre monde et ceux qui renferment de monstrueux univers intercalaires.

Mêmes caractéristiques, dix ans après, dans « *Le Grand Nocturne* », qui constitue avec les deux précédents récits une fascinante trilogie. « *Quand le Christ marcha sur la mer* » et « *La scolopendre* » sont deux contes plus mineurs, traités en demi-teinte, avec une sobriété qui n'enlève rien aux qualités de Jean Ray.

(1) « Jean Ray ou le combat avec les fantômes » (n° 38).

Les histoires suivantes, de « *La main de Goetz von Berlichingen* » au « *Cousin Passeroux* », jouent toutes sur le clavier de l'épouvante concrète, avec une virtuosité parfois à peine un peu trop forcée. Il arrive à Jean Ray de frôler le point au-delà duquel on va trop loin, comme dans « *Le cousin Passeroux* » ou « *Le cimetière de Marlyweck* », aux effets assez grand-guignolesques. Mais on sait depuis « *Malpertuis* » que Jean Ray, c'est aussi une certaine démesure, et que cette démesure même n'est pas le moindre de ses charmes. Ce qui compte, d'ailleurs, c'est l'univers personnel, de A jusqu'à Z, qu'il sait créer dans chacune de ses évocations, univers qui n'emprunte strictement rien au magasin des accessoires fantastiques. Il n'y a pas de fantômes dans ce cycle de récits, pas de revenants ni de monstres en tous genres ; tout juste y rencontre-t-on la Mort personnalisée (« *Le dernier voyageur* », « *La vérité sur l'oncle Timotheus* »), mais dépourvue de son halo surnaturel au point d'acquérir une présence d'autant plus inquiétante. Le cadre des histoires, les héros qui y évoluent, sont strictement ancrés dans le quotidien, et les détails qui les caractérisent sont décrits avec une minutie de peintre flamand. Dans cet univers stable et géométrique, le fantastique est plutôt une sorte d'accident, une fêlure inexplicable ; mais ce fantastique lui-même se manifeste de façon palpable. Il n'y a pas plus prosaïque, en définitive, que le surnaturel de Jean Ray — ni plus rationaliste que l'attitude de ses personnages devant ce surnaturel. Le héros de Ray ne ressent pas la terreur maladive qui transforme en loques ceux de Lovecraft ; loin de reculer devant le fantastique, il le combat pied à pied, et même, poussé par la témérité et une sorte de curiosité avide, le défie dans ses retranchements.

Les histoires plus récentes, enfin, sont quelque peu inégales, et toutes ne relèvent pas du fantastique. On y

rencontre des histoires criminelles qui sont des bijoux d'humour noir (« *Je cherche Mr. Pilgrim* », « *Dents d'or* », « *Mr. Gless change de direction* »), ainsi que de curieux contes démystificateurs, qui marquent le triomphe définitif des héros sur le surnaturel et où l'épouvante, à force d'être battue en brèche, finit par s'annuler d'elle-même (« *Dieu, toi et moi* », « *Storchhaus* »). Les autres textes (« *J'ai tué Alfred Heavenrock* », « *Merry-go-round* », « *La princesse Tigre* ») sont assez anodins, et leur présence ne s'imposait peut-être pas dans cette anthologie.

Le choix des histoires a été fait par Henri Vernes, ami de Jean Ray, qui a également rédigé la préface. Il faut le féliciter du niveau remarquablement élevé de la sélection. Seule une critique secondaire pourrait lui être adressée. Jean Ray, conteur flamand, écrit un français qui n'est pas exempt de belgicismes et d'incorrections grammaticales. Ce n'est pas le diminuer que de dire que nous nous efforçons, en le publiant dans « *Fiction* », d'apporter à ses textes les quelques retouches qui nous semblent s'imposer. Ces retouches, Henri Vernes n'a pas toujours jugé utile de les faire. Seuls les puristes, sans doute, le regretteront. Mais pourquoi donner aux puristes l'occasion de s'émouvoir ?

ALAIN DORÉMIEUX.

# LE POUR ET LE CONTRE

## **PLUS NOIR QUE VOUS NE PENSEZ** (Darker than you think), par **Jack Williamson** (Hachette, « Rayon Fantastique »).

Jack Williamson, âgé aujourd'hui de 53 ans, est un des vétérans de la science-fiction américaine. Il fut révélé au public français en 1952 par « *Les humanoïdes* », l'un des premiers romans du genre à paraître dans notre pays. Si cet ouvrage était excellent, les autres Williamson traduits par la suite : « *Les dents du dragon* » et « *La légion de l'espace* », s'avérèrent moins intéressants, étant des space-operas assez conventionnels. « *Plus noir que vous ne pensez* », qui paraît aujourd'hui, est d'une conception différente et plus ambitieuse.

Avec ce roman, Jack Williamson a opéré, après beaucoup d'autres, la fusion du fantastique et de la science-fiction, en effectuant une expérience analogue à celle de Matheson dans « *Je suis une légende* ». Cette expérience consiste à transposer un vieux mythe fantastique, en lui apportant un support concret de crédibilité grâce à des données scientifiques modernes. Ce que Matheson avait tenté avec le thème du vampirisme, Williamson le tente ici avec celui de la lycanthropie, en expliquant cette dernière par la génétique, et les pouvoirs qu'elle est censée apporter par la physique.

En fait, ni dans l'un ni dans l'autre roman, la base scientifique n'est réellement convaincante, et son aspect fantaisiste a de quoi faire sourire. Mais le livre de Matheson était réussi dans la mesure où il s'agissait d'une véritable œuvre d'épouvante, traitée avec un grand raffinement interne, alors que celui de Williamson, aux moyens plus grossiers, se situe perpétuellement en deçà des résultats auxquels il eût dû atteindre.

Qu'une expédition anthropologique ramène du désert de Gobi, berceau de la race humaine, un monstrueux secret mettant en péril le sort de l'humanité entière, voilà un point de départ qui a le mérite d'être, sinon original, du moins captivant. Surtout lorsqu'on apprend que ce secret con-

cerne la survivance jusqu'à nos jours de l'ancienne et abominable race des hommes-loups, qui attend l'avènement de son messie : l'Enfant de la Nuit, lequel doit l'aider à triompher des hommes. On songe sans peine à ce qu'un Lovecraft aurait tiré de ce point de départ. Malheureusement, une fois celui-ci posé, Williamson ne fait presque rien pour en tirer parti et il se borne à greffer sur son action une série de péripéties stéréotypées, dont chacune est décalquée sur le modèle de la précédente.

Il nous convie en effet à partager les affres de son héros, un jeune journaliste victime d'une belle sorcière de la race maudite qui lui fait faire l'apprentissage de la lycanthropie, pour servir ses criminels desseins. C'est ainsi que chaque nuit notre personnage se réveille dans la peau d'un animal et s'en va courir la campagne aux côtés de la belle métamorphosée elle aussi en bête, afin d'aider celle-ci à tuer ses ennemis. La première nuit, il se transforme en loup ; la seconde nuit, en tigre ; la troisième nuit, en serpent ; et la quatrième, en dragon ailé.

L'exposé de ces avatars tient à lui seul les trois-quarts du roman, et comme tous ces épisodes sont bâtis sur le même canevas et se terminent de la même façon : par la découverte, après le réveil du héros, que les êtres qu'il croit avoir tués dans un cauchemar sont bien morts en réalité, on éprouve le sentiment d'une répétition fastidieuse.

Quant à la façon, inspirée de la technique policière, dont Williamson dénoue son intrigue, elle a peut-être le mérite relatif de l'imprévu, mais elle reste insatisfaisante en ce sens qu'elle laisse dans l'ombre ce qui eût dû constituer l'essentiel de l'action : la nature réelle de la société des hommes-loups, son organisation, ses buts. L'auteur, apparemment embarrassé par les éléments qu'il a fait entrer en jeu, s'en tire par une pirouette, se contente de liquider les protagonistes, d'anéantir le redoutable secret du désert de Gobi, tout en laissant le lecteur dans l'expectative quant à la tournure finale des événements.

Tout cela donne un roman assez hétéroclite et superficiel, qui n'est finalement ni de la science-fiction ni du fantastique ni de l'épouvante. Et certaines gaucheries dans la conduite de l'action, certaines longueurs, contribuent encore à lui ôter du relief.

Néanmoins, il sera beaucoup pardonné à Jack Williamson pour avoir créé le personnage d'April Bell, la jeune sorcière aux cheveux de flamme, qui est — avec Shambleau, Nan de Nangis et quelques autres — l'une des héroïnes inhumaines les plus séduisantes de la science-fiction moderne.

Alain Dorémieux.

•

Voici un ouvrage qui risque de surprendre les habitués du « Rayon Fantastique », sinon de leur déplaire. C'est qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage de S.F., mais bien d'un roman fantastique. S'en étonneront ceux qui n'ont pas lu « *Les humanoïdes* », roman qui, dans sa seconde partie, faisait largement place au surnaturel. En fait « *Plus noir que vous ne pensez* » est une réplique désespérée aux « *Humanoïdes* », où l'on voyait la force du bien l'emporter.

« *Plus noir que vous ne pensez* » ne doit donc pas être jugé selon les normes de la science-fiction. La vraisemblance scientifique n'a rien à faire ici ; tout doit être apprécié selon l'optique du cauchemar, car ce roman n'est rien d'autre qu'un long cauchemar, tant pour le héros que pour le lecteur... (cela dit sans aucune intention critique).

Les premières pages tiennent encore au réel, avec l'arrivée de l'expédition Mondrick et la mort du professeur, ne pouvant révéler aux hommes le secret qu'il exhuma dans le désert de

Gobi. Les hommes ne sont pas seuls sur Terre ; à côté d'eux vit l'*homo lycanthropus,* dont les survivants sont ceux que les hommes appellent « les sorciers ». Aux premiers âges, cette race faisait de l'*homo sapiens* son bétail. Depuis les hommes ont triomphé, mais leurs adversaires ont survécu, ils sont là, indiscernables dans la masse de l'humanité, toujours prêts à reprendre leur empire.

La lutte se déroulera dans le cœur du journaliste Barbee, et dès ce moment le récit prend son optique de cauchemar. La nuit, quand la raison sommeille, les monstres s'éveillent au cœur de l'homme, et le récit se développe avec les flous, les imprécisions, l'incohérence apparente du cauchemar. Barbee rêve-t-il lorsqu'il devient loup, serpent, lézard volant, lorsque le pénètre cette ivresse nouvelle de n'être plus un homme, mais seulement une malfaisante bête de proie ? Est-il au bord de la folie quand, après qu'il ait tué sa mère, son remords se dissipe aussitôt ?...

Le roman est-il même, au fond, un roman fantastique ? N'est-il pas plutôt un roman symbolique, sombre, pessimiste, découragé... « plus noir que vous ne pensez » ?

Barbee est l'homme moyen, luttant contre les forces obscures qui sont en travail dans chacun de nous. Venues du fond des âges, inlassablement, elles viennent heurter les barrières qu'opposa la lente élaboration de la civilisation et de la morale. Mais combien fragiles sont ces barrières, et comme la montée des forces malfaisantes en triomphe aisément, et quelle ivresse dans cette défaite de la raison.

Derrière « les sorciers » se profilent tous les totalitarismes, toutes les doctrines qui rejettent et la raison et la dignité de l'homme, qui n'attachent de prix qu'à la satisfaction des instincts animaux. Et leur fascination paraît si puissante que pas un ne peut, dans son cœur, proclamer hautement : « J'y résisterai... » Il semble que presque tous doivent les adorer, que les seuls qui s'y refusent seront massacrés avec l'aide même des frères qu'ils veulent sauver.

En surimpression, les fumées d'Auschwitz se détachent sur les dernières pages, avec leurs bureaux bureaucrates. Et aussi cette pensée lancinante que chacun de nous aurait pu être un de ceux-là. Depuis longtemps ne nous avait pas été offerte de pensée aussi excessivement pessimiste, aussi déprimante. Mais ce livre trop sombre, irritant parfois, est de ceux qu'il faut lire, et même lire entre les lignes.

JACQUES VAN HERP.

# SCIENCE-FICTION

## LA GUERRE DES SALAMANDRES par Karel Capek (Les Editeurs Français Réunis).

Soit une certaine espèce d'êtres appartenant au règne animal. Amenés dans un milieu particulièrement favorable, ses représentants croissent et se multiplient. Comme ils semblent doués d'intelligence, les humains qui les ont découverts leur confient de petits travaux, puis des tâches plus délicates, enfin des ouvrages tels que leur développement exige la création d'une nouvelle économie et la réorganisation de l'industrie et du commerce...

Or, pour l'accomplissement de leur besogne, ces êtres inférieurs ont besoin d'une certaine instruction, d'un ensemble d'outils et de produits manufacturés : l'homme leur donne l'une et les autres — non sans s'attarder aux subtilités juridiques et administra-

tives de l'opération. Il en néglige en revanche les implications idéologiques; il ne réalise pas que cette espèce animale, qui est décidément intelligente, prend petit à petit conscience d'elle-même, puis de ses besoins. Elle a besoin d'espace, et la présence de l'homme lui est un obstacle : elle le chasse donc, car elle a, de longue date, cessé d'en avoir besoin (si ce n'est pour la livraison de certaines marchandises). Une guerre s'engage donc de la sorte. Il y a tout lieu de penser que, une fois débarrassés de l'homme, ces êtres inférieurs entreprendront entre eux une nouvelle guerre, pour un quelconque motif « élevé » qu'ils sont maintenant suffisamment civilisés pour découvrir par eux-mêmes.

Il s'agit là de la trame d'un ouvrage purement fictif, bien entendu, dans lequel les êtres inférieurs sont des salamandres. Karel Capek, qui naquit en 1890 et mourut en 1938, est un des plus grands écrivains tchèques modernes. Il créa en 1920, dans sa célèbre pièce « *R.U.R.* », le mot *robot*, et cette « *Guerre des salamandres* » (1) relève elle aussi de la science-fiction.

Les préoccupations de Karel Capek, telles qu'elles se révèlent dans le présent roman, ne sont pas d'ordre scientifique ; elles se rattachent évidemment au domaine social, comme celles de Wells. Mais l'écrivain anglais voyait dans la science un mal qui, en bouleversant les habitudes sociales, menaçait l'humanité ; l'auteur tchèque estime quant à lui que les hommes portent en eux-mêmes les défauts susceptibles de les conduire à leur perte. Il expose ces défauts tout au long de l'ahurissante histoire de ces salamandres auxquelles s'attache un brave loup de mer et dont un multimilliardaire organise, presque sans le vouloir, l'exploitation. Une main-d'œuvre bon marché : c'est ce que représentent, aux yeux des commerçants et des industriels, ces animaux intelligents. Il n'y a, de la part de ces hommes, aucune méchanceté systématique, aucun sadisme. Ils prennent certains engagements à l'égard de ces frères inférieurs, ils se montrent prêts à reconnaître leur excellence dans plusieurs domaines. S'il se moque des bureaucrates, des coupeurs de cheveux en quatre et des politiciens, Karel Capek ne sous-entend pas qu'ils représentent l'ensemble de l'humanité. Il est vrai qu'il n'épargne pas grand monde : Anglais et Allemands, catholiques et communistes, savants et diplomates, sont tour à tour égratignés par la plume caustique de Karel Capek. L'ironie de l'auteur est d'autant plus mordante qu'elle se manifeste à travers l'accentuation très légère de certains travers représentatifs de tel groupe professionnel ou ethnique ; il suffit d'un petit coup de pouce pour amener le ridicule — et c'est probablement ce qui rend l'auteur sévère : trop de gens se prennent au sérieux alors qu'en fait ils prêtent à rire par leur sérieux même.

Quant aux salamandres... elles n'ont guère, dans ces pages, qu'une personnalité collective. Karel Capek n'en a pas fait des sortes de « bons sauvages », fort heureusement : il montre au contraire que — tout simplement par leur intelligence, peut-être — elles sont guettées par les mêmes tentations et les mêmes faiblesses que nous autres hommes. De là à voir en ces pages une fable dans laquelle les salamandres représentent simplement une humanité moins évoluée que la nôtre...

Le style de Karel Capek est alerte, vif, plein d'humour à travers une gravité apparente, accumulant les détails en apparence sérieux pour en faire surgir le grotesque ; il est excellemment rendu en français par la traduction de Claudia Ancelot. Plusieurs notations feront peut-être songer aux *Animaux dénaturés* de Vercors. Il y a cependant lieu de noter que ce dernier roman parut en 1952, alors que celui

(1) Rappelons qu'on a pu lire dans « *Fiction* », le mois dernier, un extrait de ce roman. (N.D.L.R.)

de l'auteur tchèque fut écrit en 1935.

A côté des qualités de ces pages, il serait cependant injuste de ne pas relever aussi une faiblesse : le ton baisse étrangement au cours du dernier tiers, un peu comme si l'auteur s'était fatigué à soutenir un récit brillant et rapide tout au long des deux premières parties. Lorsqu'il en arrive à la guerre des salamandres proprement dite, Karel Capek paraît manquer de souffle, et adopte un ton indifférent d'autant plus décevant qu'il apparaît après des passages magistralement enlevés.

Mais cela ne constitue pas une raison suffisante pour ne pas lire ce livre. Les pages réussies en représentent de toute façon la majorité, et Karel Capek, s'il aime moraliser, sait le faire pour la bonne cause, et d'une manière souriante et ironique. Si l'on s'amuse en lisant cet ouvrage, on se met aussi à réfléchir après l'avoir refermé — tout comme cela se passe pour un autre roman, écrit quelques années plus tôt : « *Le meilleur des mondes* » de Huxley. Et un tel rapprochement ne constitue pas une mauvaise recommandation, bien au contraire.

DEMÈTRE IOAKIMIDIS.

## **CELTEN TAUROGH**, par le **Lieutenant Kijé** (Hachette, Rayon Fantastique).

Il est difficile de porter un jugement équitable sur ce nouveau roman de l'auteur de « *La guerre des machines* ». En comparaison des récentes recrues du Rayon Fantastique (comme René Cambon et D.A.C. Danio), il est indéniable que le « Lieutenant Kijé » a du talent. Reste à savoir si ce talent peut servir d'excuse à la singulière idéologie prônée dans ce livre.

Une œuvre comme « *Celten Taurogh* » fournirait des armes, s'ils en manquaient encore, à ceux qui accusent une certaine science-fiction d'être réactionnaire. On y rencontre un curieux mélange d'ésotérisme et de haine de la science, en même temps que plusieurs poncifs qui n'ont que trop servi depuis Nietzsche et le national-socialisme. Nietzsche se trouve d'ailleurs cité à deux reprises, et de façon significative (p. 178 : « *Un siècle de barbarie commence, et les sciences seront à son service* » ; p. 185 : « *Contre les autres, on dispose de l'autorité* »).

Le monde où se déroule l'action est un monde décadent et corrompu, et cela uniquement parce qu'il est en proie à la dictature des savants (p. 96 : « *Notre classe s'enlise dans la facilité et le plaisir. Si nous avions gardé notre énergie, nous n'en serions pas là. Nous n'aurions pas accepté la tutelle avilissante des savants* »).

En fait, la thèse du livre, c'est que toute science est malsaine et nuisible par définition (p. 177-178 : « *Toutes les civilisations ayant exalté l'homme (son corps et son destin, comme la grecque ; sa volonté, comme la romaine), ont ignoré la science pour la science. Mieux, elles l'ont combattue. Ainsi Socrate accusé de « corrompre » la jeunesse. Sa condamnation était indispensable, et nous ne la jugeons plus telle parce que nous sommes d'une autre civilisation* »).

Mais il existe une force plus puissante que la science, et c'est tout simplement la magie. Celle des temps antiques, dont les rites étaient déjà célébrés, dans le sacrifice du sang, par les anciens Druides. L'occultisme est la seule arme qui permette de triompher de la science (p. 37 : « *Si les hommes se lancent à l'assaut des autres planètes, ils périront. Les étoiles nous attirent et nous poussent, dans ce dessein. Seuls les voyants les maîtrisent. Seuls, ils doivent diriger la race* »). Et c'est cette lutte victorieuse de la magie contre la science que nous raconte le roman.

Greffé sur ce thème, se déploie au premier plan le mythe du Chef divinisé et tout-puissant. Le héros, Celten Taurogh, est l'homme providentiel, dont la venue est annoncée par les prophéties et dont le destin est écrit dans les astres (p. 99 : « *Il était le messager, l'homme envoyé pour sauver la race. Le guide !* »).

Il ne sera pas difficile au lecteur de reconnaître en Celten Taurogh une incarnation du Surhomme de Nietzsche (p. 226-227 : « *Peuple de Terre, voici ta renaissance ! Je suis ton conducteur, ta voie, ta vie !* (...) *Puisqu'il faut lutter, peuple de Terre, nous t'appelons à la lutte ! Puisqu'il faut combattre, peuple de Terre, nous t'appelons au combat !* »). Les adeptes de Celten Taurogh représentent de même un idéal de pureté nietzschéen, opposé à l'avilissement du reste du peuple (p. 216 : « *D'un côté, un peuple abêti par le manque de sacrifices, flatté, énervé, parqué dans les collectifs, sans plus aucun contact avec la terre et l'instinct, non plus qu'avec les forces naturelles.* (...) *De l'autre, ces hommes ensanglantés mais virils, ces femmes accouchant sur des feuilles, mais rudes et sachant aimer, ces adolescents forçant leur gibier, ces enfants se débattant dans la mer glaciale, ennemis du mensonge, amis des armes* ») (1). Exaltation et sacrifice des corps, triomphe de la volonté, retour à la nature, on n'enseignait rien d'autre aux jeunesses hitlériennes... Et est-ce un hasard, d'autre part, si ces êtres purs ont le type aryen (p. 189 : « *Ils avaient la tête ronde, le visage ovale, la peau rouge, les cheveux blonds et coupés court* ») et si les représentants du clan perverti portent des noms caricaturaux plus ou moins arabes ou russes (Ben Amadoudou, Dimitri Zarounian) ?

On le sait, et l'histoire contemporaine l'a suffisamment montré, c'est à partir d'arguments de ce genre que naissent et se développent tous les fascismes. Et, de même que les nazis n'avaient puisé en Nietzsche que ce qui était propre à servir leur cause, de même l'auteur de ce roman se borne à exalter cette mystique brutale du Chef, dont les dernières lignes nous offrent l'évocation finale : « *Dédaignant ces dos qui se courbaient, levant les yeux vers les blocs dont certains fumaient encore, le Conquérant laissa la bride à son cheval et passa lentement...* » (p. 247).

Ce que veut oublier le « Lieutenant Kijé », c'est que la violence et la volonté de puissance n'étaient pas, pour Zarathoustra, le but mais le moyen. « *La science montre le cours à suivre,* » écrit Nietzsche, « *mais non pas le but : elle pose cependant les conditions premières auxquelles le nouveau but devra correspondre.* » (...) « *Il ne s'agit pas du tout d'un droit du plus fort, car les plus forts et les plus faibles sont tous égaux.* » (...) « *Revenir avec amour de ce grand éloignement, vers le plus petit et le plus humble. Zarathoustra bénissant tous les événements de sa vie et mourant en bénissant. Nous devons cesser d'être des hommes qui prient pour devenir des hommes qui bénissent.* »

En réalité, Celten Taurogh apparaît plutôt comme une caricature du Surhomme. Il ressemble davantage à un anarchiste de type primaire, au révolté qui méprise l'humanité. Ce qui finalement nous entraîne assez loin de Nietzsche...

Cela dit, ce délire occultiste, antiscientifique et crypto-fasciste est, comme on l'a noté plus haut, l'œuvre d'un

(1) Cf. Nietzsche : « *Ils ont abandonné les contrées où il était dur de vivre.* (...) *Un peu de poison de ci de là pour se procurer des rêves agréables.* (...) *Point de berger et un seul troupeau. Chacun veut la même chose.* » (...) « *Celui qui est haï par le peuple comme le loup par les chiens, celui-là, c'est l'esprit libre, l'ennemi des entraves, celui qui n'adore pas et qui hante les forêts. C'est dans les déserts qu'ont toujours vécu les esprits libres, maîtres du désert ; mais dans les villes habitent les sages illustres et bien nourris, les bêtes de trait.* » (Ainsi parlait Zarathoustra).

écrivain de talent. L'auteur a du souffle, et il est doué pour l'épopée. On retrouve en lui certaines des qualités que possédait Charles Henneberg : un ton un peu visionnaire, une langue drue et vivante, le don de donner de l'ampleur à une scène. On peut regretter même, sur le plan de la forme, qu'il ne soit pas allé jusqu'au bout dans la voie où il s'était engagé, en donnant à son roman un relief encore plus halluciné. En tout cas, il a su de bout en bout maintenir l'intérêt du lecteur, ce qui, en partant d'un matériau aussi contestable que le sien, est une réussite.

ALAIN DORÉMIEUX.

## LES RESCAPES DE DEMAIN, par **Peter Randa** (Fleuve Noir).

Encore une fois un groupe de contemporains, plongés en hibernation, se réveillant dans un monde ravagé par l'atome, où les mutants dominent les humains. Du déjà vu, mais alertement conté, surtout grâce à l'emploi systématique du présent, qui transforme le lecteur en caméra et donne au récit une optique particulière. Les dialogues sont banaux, mais sonnent juste, et il y a des nuances dans les sentiments qui opposent les humains aux mutants. En somme du tout venant, mais de bonne main. Seulement « *Les rescapés de demain* » ressemblent fort aux « *Frelons d'or* » du même auteur. Peter Randa n'aurait-il qu'un seul schéma de roman dans ses cartons ?

JACQUES VAN HERP.

## LE CARNAVAL DU COSMOS et OCEAN MON ESCLAVE par **Maurice Limat** (Fleuve Noir).

Du Limat avec ses qualités et ses défauts. Chaque fois un thème ample et convenablement conduit, mais... Tout cela demande un souffle épique, l'écriture d'un Henneberg ou d'un Stefan Wul, et non ce style sage, terne, vulgaire parfois.

« *Océan mon esclave* », le plus intéressant des deux ouvrages, touche au fantastique plus qu'à la S.F. Ensemencé par un caillou l'océan crée à nouveau la vie, mais au lieu de donner naissance à des créatures diversifiées, il devient un seul être. Cet être obéit un moment à un homme, puis se rebelle, se déchaîne, et dévaste le globe, exterminant l'humanité.

Encore une fois le sujet est ample et déçoit. N'est pas poète épique qui veut ; Limat a encore une fois manqué de souffle et d'ampleur dans le développement. Il ne nous en donne pas moins un roman honorable.

JACQUES VAN HERP.

# FANTASTIQUE

## JE SUIS D'AILLEURS (The outsider) par **H. P. Lovecraft** (Denoël « Présence du futur »).

« *Lovecraft, qui est américain, a inventé un terrifiant monde de l'espace-temps, son style gagne encore à la traduction française.* » Nanti de cette peu compromettante bénédiction qui est signée Jean Cocteau, de l'Académie française, Lovecraft a obtenu les suffrages des amateurs français d'insolite, une vingtaine d'années après sa mort. L'attrait que le démoniaque et le monstrueux exercent sur ses protagonistes, les extra-terrestres

terrifiants qu'on devine dans les coulisses de certains de ses récits, ainsi que la précision inquiète avec laquelle il sait dépayser son lecteur, sont autant de gages de son originalité. Celle-ci n'est plus en cause, bien entendu, et les nouvelles de ce recueil en contiennent maint exemple. Mais elles présentent aussi plusieurs faiblesses, dont il y a lieu de dire quelques mots, car elles sont en général négligées au profit des qualités.

En tout premier lieu, il serait à peine exagéré de dire que Lovecraft a écrit non pas un certain nombre de nouvelles, mais bien un certain nombre de fois une même nouvelle. Assurément, le décor et les circonstances du récit varient d'une fois à l'autre, de même que le protagoniste : il demeure néanmoins évident que leur trame est constamment la même : ils racontent la découverte de l'Inconnu et du Monstrueux — que ce soit sous l'aspect des Grands Anciens, ou sous celui d'une négation effrayante des lois de la nature. Un homme normal se trouve mis en présence de quelque chose d'insolite et de terrible. La seconde faiblesse de ces récits, c'est qu'ils s'arrêtent presque invariablement là : le narrateur est paralysé par l'effroi, ou bien il fuit, il devient fou, ou encore il met fin à ses jours. Il ne tente jamais d'en savoir plus long sur les êtres dont il vient de découvrir l'existence, et, par conséquent, ceux-ci n'ont pas de véritable relief. Le lecteur a beau savoir qu'ils sont la cause de morts ou de disparitions, il n'est pas gagné par la terreur du héros, car ces monstres n'ont guère d'existence effective pour lui. On souhaiterait connaître — ne serait-ce qu'une fois — ce qui les anime, on voudrait qu'un contact fût établi avec ces machines à faire peur. Tel est un troisième défaut de ces récits : les monstres y possèdent autant de vraisemblance que le dragon des anciennes mises en scène de « *Siegfried* » — et ils demeurent encore beaucoup plus lointains.

Enfin, il faut bien reconnaître que si le caractère vague des descriptions de Lovecraft peut vraisemblablement résulter de la terreur qui frappe le narrateur, il ne contribue en revanche guère à communiquer cette crainte au lecteur. Que penser d'un passage comme celui-ci (dans « *La peur qui rôde* », nouvelle finale de ce recueil) : « *Des ombres torrentielles, rouges et visqueuses, se poursuivaient, haletant et glissant, dans les corridors infinis du ciel violet et zébré d'éclairs... phantasmes sans forme, dessins d'un kaléidoscope vampirique... forêt de chênes monstrueusement nourris dont les racines en forme de serpent se tordaient, aspiraient d'innommables sucs dans la terre grouillante de démons cannibales... tentacules en forme de tertres, nés d'un noyau souterrain de pourriture perverse...* » ? Quelles que soient les qualités d'un tel passage — dont la traduction française d'Yves Rivière conserve un reflet fidèle — il est difficile d'éprouver de la crainte en le lisant. Contrairement à ce qu'affirme la publicité accompagnant certaines éditions américaines de son œuvre (1), Lovecraft s'accomode parfaitement d'une lecture nocturne.

Cette répétition du shéma fondamental provoque un curieux déplacement de la curiosité ; on ne se demande plus, en abordant ces nouvelles, quelle va être l'explication des phénomènes insolites qui s'y trouvent relatés : on attend le monstre, la goule et le vampire, sinon comme de vieux amis, tout au moins comme de divertissantes connaissances sans lesquelles la soirée — ou, plus souvent, la nuit — ne serait pas complète. Mais on demeure curieux de connaître la façon dont il vont apparaître, le symptôme par lequel le narrateur va être terrorisé.

---

(1) En particulier dans une édition de poche, « (*Cry horror*) » qui contient d'ailleurs la majorité des récits de « *Je suis d'ailleurs* ».

Les critiques précédentes paraîtront sans doute excessives : après tout, Lovecraft n'est-il pas un poète de l'effroi et de l'inquiétude ? Est-il équitable de l'attaquer pour des motifs plus ou moins « rationalistes » et logiques ? La réponse à une telle question peut être affirmative, à cause de la façon même dont l'écrivain américain bâtissait ses récits : ceux-ci étaient destinés à produire un choc — surprise, inquiétude, effroi — par l'apparition soudaine de l'insolite dans notre bon vieil espace-temps quotidien. Les règles de ce dernier demeurent applicables, puisque l'auteur choisit lui-même d'y placer son action, et puisque ce fond banal sert de repoussoir aux « abominations » qu'il imagine.

Cependant, de telles faiblesses n'excluent aucunement des qualités très réelles. Inconsciemment, Lovecraft s'était approprié l'héritage littéraire d'Edgar Poe, qu'il avait transformé selon les exigences de son propre tempérament. Cette filiation est manifeste par certains détails matériels : dans « *Le molosse* », la réclusion volontaire et les excentricités des deux protagonistes évoquent le chevalier Dupin et son discret chroniqueur ; et Poe est effectivement nommé dans « *La maison maudite* ». Mais la parenté est également perceptible de manière moins nette — ou plus subtile : un décor — l'irréel château de « *Je suis d'ailleurs* » ou la ville ou l'en entend « *La musique d'Erich Zann* » — une atmosphère qui semble être celle d'un passé lointain — « *La tourbière hantée* » — un personnage marqué par une tare ancestrale — « *Arthur Jermyn* » — pourraient être issus de l'imagination de Poe. Mais — est-il besoin de le dire ? — Lovecraft utilise de tels éléments selon sa fantaisie personnelle, beaucoup plus sombre que celle de l'auteur des « *Histoires extraordinaires* ».

Les humains mis en scène dans « *Je suis d'ailleurs* » sont principalement des jouets de la fatalité, ou tout au moins des intermédiaires ; quelle que soit leur audace initiale, leur scepticisme scientifique ou leur curiosité d'investigateurs, ils ne sont là que pour la terrible découverte que Lovecraft leur imposera. Les sentiments qu'ils peuvent avoir au début du récit disparaîtront devant leur peur, et ils seront obligés de reconnaître l'existence de ces forces mystérieuses dont ils étaient prêts à rire : Joël Manton, à l'esprit « clair, pratique et éminemment logique », reconnaîtra spontanément qu'il a vu « *L'indicible* » ; Thurber, esthète raffiné, est frappé d'un tel saisissement en voyant « *Le modèle de Pickman* » qu'il refuse dorénavant de rencontrer ce peintre qu'il admire. L'évolution de la plupart des personnages de Lovecraft est similaire : pleins d'audace au commencement de la nouvelle, ils ne sont plus que le reflet amoindri d'eux-mêmes à la fin — lorsqu'ils ne se suppriment pas.

L'écrivain a cependant magnifiquement su varier le décor, le milieu et ce qu'on pourrait appeler le « climat » dans lesquels ses protagonistes font leurs fatales découvertes. « *La cité sans nom* », perdue en Arabie, « *La tourbière hantée* », qui conserve les ruines — et davantage — de l'Irlande païenne et, bien entendu, la Nouvelle-Angleterre et en particulier l'imaginaire cité d'Arkham, s'animent toutes d'une existence étrange et fascinante. Lovecraft sait faire appel à l'imagination lorsqu'il s'agit d'évoquer un cadre qui conserve quelque rapport avec le réel : le lecteur complète, devine, invente selon ce que l'écrivain lui suggère. Il y a là des points de repère à partir desquels on peut rêver ; tandis que les monstres, à force de vouloir être effrayants et « différents de tout », finissent par devenir simplement inconcevables.

Une autre qualité de ces nouvelles — une qualité qui suffit d'ailleurs à compenser leurs défauts — est l'art avec lequel Lovecraft sait raconter

son histoire : il connaît le but à atteindre, et il avance dans sa direction sans jamais le perdre de vue. Il est encore, en cela, un héritier de Poe. La plupart des récits réunis dans ce livre ne se rattachent pas au cycle de Cthulhu, auquel ils sont généralement antérieurs (d'après certains bibliographes, la première publication de « *La musique d'Erich Zann* » daterait de 1922). S'ils ne possèdent pas les résonances cosmiques des nouvelles au fond desquelles on devine les Grands Anciens et les dieux du panthéon lovecraftien, ils ont en revanche une densité et une sorte d'économie qui en font de parfaites réussites narratives. Tel est surtout le cas de « *La musique d'Erich Zann* », « *Le molosse* » et « *Je suis d'ailleurs* », qui constituent de véritables chefs-d'œuvre dans le domaine du conte fantastique. La première de ces nouvelles, surtout, est exemplaire par la combinaison de son décor étrange (un quartier « hors de l'espace » dans une ville française) avec des événements dont la banalité disparaît progressivement pour faire apparaître l'inexpliqué.

Lovecraft possède des admirateurs pour lesquels la moindre des nouvelles qu'il a écrites est saisissante et se situe à l'abri de la plus timide critique. Il semble cependant plus juste de reconnaître qu'il possédait certaines faiblesses : cela ne l'empêchait point d'atteindre souvent une originalité profonde, et plusieurs des sommets de son œuvre sont contenus dans ce livre. Une fois reconnue l'identité des trames qu'il utilisait, il vaut la peine d'admirer la richesse des dessins dont il savait les orner.

DEMÈTRE IOAKIMIDIS.

# TRIBUNE LIBRE

## A propos de l'article sur Korzybski (n° 89)

### Une lettre reçue par F. Hoveyda.

*Alfred revit-il en Alexandre ? N'étant pas spécialiste des doctrines de réincarnation, je ne puis l'affirmer. Ni l'infirmer. La question restant ouverte, je préfère donner à mes lecteurs l'occasion de connaître la lettre curieuse que je viens de recevoir. J'aimerais bien que Korzybski Alexandre révélât davantage sur la vie et l'œuvre de son homonyme (ou de lui-même). Quant à l'objection selon laquelle ce serait se contredire que de décrire en langage ordinaire un raisonnement qui ne s'applique pas dans ce langage (début du deuxième paragraphe de la lettre), je me contenterai de renvoyer nos lecteurs aux travaux de Weizsacker qui s'apparentent d'ailleurs sur certains points à l'œuvre de Korzybski. Tentant de définir un langage précis en totale conformité avec le schéma mathématique de la théorie quantique, Weizsacker arrive à une logique non-A. Ses adversaires lui reprochaient l'emploi du langage ordinaire pour l'expositon de sa thèse. A cela Weiszacker rétorquait qu'il y avait plusieurs niveaux du langage et qu'à chacun correspondait un mode logique déterminé.*

*Depuis mon article, j'ai eu connaissance de travaux français s'appuyant sur Korzybski. Je mentionnerai notamment* « La philosophie du Non » *de Bachelard, qui contient des développements sur certains aspects de* « Science and sanity », *ainsi que le petit livre de Guiraud :* « La sémantique », *qui consacre quelques pages à Korzybski dans ses rapports avec le langage.*

**F. H.**

***

Cher Monsieur,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt le très long texte que vous avez bien voulu consacrer, dans la revue « *Fiction* », à mes théories et à leurs implications. J'ai eu envie un instant, je l'avoue, de consacrer cette lettre à redresser les erreurs que vous commettez, en toute bonne foi je le suppose, sur ma biographie. Mais ces choses sont contingentes ; je ne me suis jamais brouillé avec mon excellent ami Bernard Wolfe à la suite des détails fantaisistes qu'il imprima dans son admirable « *Limbo* » (une traduction française de cet ouvrage fondamental a été publiée dans la collection « Feux Croisés », et vous eussiez pu vous y reporter avec fruit).

Ceux qui veulent bien accorder quelque attention à mes modestes travaux sur les philosophies non-aristotéliciennes restent en général prisonniers — et le moyen qu'il en soit autrement ? — d'un système conceptuel suranné. Je crains que vous-même, cher Monsieur, n'ayez pris quelques idées justes (mais que je partage avec de nombreux philosophes occidentaux... ne remontons pas jusqu'à Héraclite, mais vous avez bien lu Adorno ?) pour un système global : rien d'étonnant à ce que vous vous essouffliez pour étayer une construction à laquelle des murs entiers vous manquent. En effet, le résultat le plus important de mes travaux a été publié presque « sous le manteau », sous forme de feuillets ronéotypés, parfois sans nom d'auteur ; une bonne part a été, comme vous le savez, recueillie par mon ami Van Vogt ; d'autres textes furent recopiés plus ou moins bien et publiés dans les éditions auxquelles vous faites allusion. Mais

(*Suite en page* 144)

# Revue des Films

## L'écran à quatre dimensions

### WELLS A L'ÉCRAN

par F. HODA

Le voyage dans le temps a souvent constitué un thème de choix pour la littérature d'anticipation, et il était étonnant de voir le dédain que semblaient manifester à son égard les cinéastes contemporains. Bien sûr il y avait eu un petit film de Pierre Kast sur Robida. Mais c'était un court-métrage et le voyage dans le temps n'y constituait qu'un artifice de présentation. Voilà donc le premier long-métrage s'attaquant à ce thème dans le cinéma actuel. Il est à la fois fascinant et décevant.

Je commencerai par m'expliquer sur la seconde partie de mon paradoxe. Malgré les moyens mis en œuvre, les images demeurent empreintes d'une certaine lourdeur. George Pal, dont c'est ici la seconde réalisation (il avait déjà mis en scène « *Tom Pouce* »), accorde une telle importance à l'histoire et à sa morale qu'il finit par oublier très souvent la mise en scène et le cinéma. La volonté moralisatrice alourdit fâcheusement toute la dernière partie. On me dira qu'il s'agit d'un conte philosophique emprunté à Wells. Justement c'est ce qui me chiffonne. Pourquoi avoir recours à un ancêtre de la science-fiction, quand on a à sa disposition de passionnantes variations modernes sur le thème ? Je n'ai rien contre le roman de Herbert-George. Au contraire, je le tiens en grande estime. Mais cette tendance maladive des cinéastes à vouloir s'annexer les chef-d'œuvres bien connus procède d'un esprit de paresse. Si l'on se reporte aux titres des films produits ou réalisés par Pal, on s'aperçoit qu'il recourt souvent à cette astuce pour mettre toutes les chances de son côté. D'autre part, il adore les « grands » sujets à implications philosophico-morales. A tel point que je le qualifierai de Stanley Kramer de la S.F. En effet Kramer, producteur venu lui aussi à la mise en scène, révèle les mêmes ambitions qui cachent, comme dans le cas de Pal, une timidité excessive. De là une espèce de manière glacée dans le style qui va contre l'extrême liberté qui caractérise aujourd'hui la littérature de S.F. « *La machine à explorer le temps* », tout en demeurant largement fidèle au roman de Wells, constitue une variation de plus sur la bombe atomique et la destruction de notre civilisation. Mais le pessimisme de l'écrivain se noie finalement dans l'optimisme américain de Pal. Car le film débouche sur une certaine solidarité dans le temps, entre le passé et le futur.

Le style « mise en image d'une histoire » n'exclut cependant pas ici et là quelques fugitives idées de mise en scène. Je pense par exemple à cette vitrine de mode que notre voyageur rencontre à diverses étapes de son exploration du futur. Ou encore à ce monde souterrain des Morlocks qui dirige les Elois de la surface. La photographie, les couleurs et les effets spéciaux sont excellents. Mais on se surprend à regretter le travail de Byron Haskin dans « *La guerre des mondes* » (produit par le même Pal)).

Malgré ces réserves, le film demeure

intéressant. Il le doit plus au scénario de David Duncan qu'à la mise en scène de George Pal. En effet, la situation choisie exerce une certaine fascination sur l'esprit. Duncan a eu la bonne idée de garder au roman de Wells son cadre. S'il l'avait transposé à notre époque, le film eût certainement perdu une grande part de son attrait. C'est justement parce qu'un homme du XIXe siècle commence par découvrir notre passé récent (1917, 1940, 1959) que sa virée de 1960 à l'an 802.701 devient passionnante. Puisque les auteurs partent de l'hypothèse que notre époque et la civilisation qu'elle représente sont vouées au néant, il va falloir établir le dialogue entre le passé et le futur le plus lointain. Et dans ce contexte, le début du siècle (5 janvier 1900) constitue un excellent point de départ : nous nous trouvons exactement à la veille de la révolution scientifique. Le héros du film demeure nourri de l'optimisme de son temps. Ainsi s'explique sa volonté d'aider sa descendance de l'an 802.701. (En tout cas beaucoup plus que par la vague histoire d'amour qui s'élabore entre lui et une jeune fille de la tribu des Eloïs.)

Autre élément d'intérêt du film : le décor. La machine à remonter dans le temps m'a semblé à cet égard merveilleuse. Le détail désuet de son ornementation est frappant ; on est étonné de voir les motifs grecs ou le style tarabiscoté de la fin de l'autre siècle s'étaler sur les diverses parties de la machine scientifique ; le cristal taillé qui surmonte la manette de vitesse, la forme du tableau de bord, les treillis qui recouvrent les ampoules, etc., tout rappelle le passé déjà lointain. De même le décor de l'appartement où les horloges s'accumulent. Le dépaysement est tel que les petites incursions en 1940 ou en 1950 paraissent immédiatement fantastiques. Cette utilisation du décor, doublée d'un emploi judicieux de la couleur, constituent alors un des éléments les plus réussis du film. La même volonté se retrouve dans le monde souterrain des Morlocks (quoique moins originale : en effet ce dernier décor rappelle d'autres films de S.F.). Une seule ombre au tableau : la salle à manger commune des Eloïs. Mais dans le décor même, la patte lourde de Pal s'insinue et les astuces s'effondrent de par leur évidence; ainsi cette mention : « *Manufactured by H.G. Wells* » sur le tableau de bord.

Les images décrivant l'indifférence des Eloïs quand l'un d'entre eux se noie auraient pu atteindre à une très grande beauté si Pal avait su en tirer tout le parti qu'il pouvait. Malheureusement il manque d'audace et une fois de plus nous voyons qu'un film n'est pas seulement un scénario (puisque dans celui-ci ne manquent pas les idées !) Je ne verserai pas dans la plaisanterie facile en invoquant le nom imagé du producteur-réalisateur. Quelles que soient mes réserves, en définitive, je trouve que ce film demeure intéressant par les idées qu'il peut susciter dans l'esprit du spectateur.



Les succès des séries d'épouvante et de science-fiction anglo-saxons chatouillent l'orgueil de quelques producteurs européens. Encore rares et timides, ceux-ci n'osent toutefois pas s'aventurer trop loin, comme par exemple leurs collègues japonais qui sont arrivés à s'imposer en tant que fournisseurs de tout un secteur du marché cinématographique américain. Les Allemands en particulier produisent chaque année une dizaine de bandes du genre. « *Le mort dans le filet* » est, je crois, le premier à avoir passé le cap d'un écran parisien. Que vaut ce film d'épouvante ? Disons-le tout de suite : pas grand chose. Alex d'Arcy, le bellâtre du cinéma d'avant guerre, vieilli, mais gardant sa moustache à la Douglas et ses boucles gominés, m'a toujours paru plus monstrueux au réel que déguisé en loup-

garou. Le point de départ du scénario est le suivant : une troupe de danseuses échouent à la suite d'un accident d'avion sur une île inconnue. Au cours de leurs recherches nos Robinsons modernes découvrent le cadavre d'un vieillard pris dans une gigantesque toile d'araignée. Bientôt la bête monstrueuse entre en scène et pique notre cher Alex d'Arcy, le transformant en loup-garou permanent. Arrivent deux Américains qui rejoignaient le campement de l'homme mort au début, lequel avait trouvé... Et puis non. Je ne vais pas essayer de résumer une histoire aussi stupide. Les danseuses, aux formes trop épanouies et aux charmes un peu alourdis par une cellulite précoce (ou non) ne m'ont guère paru belles. Le réalisateur, Fritz Bottger, qui ne fait pas beaucoup d'efforts, a voulu jouer à n'en pas douter la carte de l'érotisme. A la symbolique sadique du thème du loup-garou, il a ajouté un zeste plus terre-à-terre : filles qui se dénudent ou exécutent des danses lascives. Et comme son principe de départ consistait à contenter le plus d'amateurs possibles, il a inclu même une séquence de lutte entre deux représentants du sexe faible. J'ai suffisamment expliqué dans mes chroniques le canevas de cette construction bivalente pour qu'il soit nécessaire d'y revenir ici. « *Le mort dans le filet* » est au-dessous de tout ce qui est imaginable. Et pourtant une ou deux séquences y prennent un peu d'allure. Par exemple lorsque les filles traquent le monstre à la lumière de leurs torches et que celui-ci s'enfonce dans les marais. Mais le réalisateur les a-t-il voulues ? Ne lui ont-elle pas plutôt échappé ? On serait tenté de le croire tellement le reste de cette bande est terne et sans intérêt.

---

# TRIBUNE LIBRE

(*Suite de la page* 141)

ce qui se trouve dans Van Vogt est le plus fidèle. Pas seulement ce qu'il m'y attribue : je me fais fort de lui avoir inspiré, en méthodologie scientifique et pédagogique, l'essentiel du nexialisme, bien qu'il ne cite nulle part mon nom dans « *La faune de l'espace* ».

Le destin de mes écrits étant vagabond, j'hésite beaucoup pour expliquer en quoi j'ai pu influencer la nouvelle conception éthique baptisée « Philosophie de Juwain », mais j'y crois reconnaître des traits familiers. En tout état de cause — et c'est là que je désirais en venir — le destin d'une œuvre ne saurait être enfermé dans des formules, des étiquettes, des livres, même signés... L'idée est vagabonde, et les sourciers qui prétendent découvrir du pétrole en promenant un pendule sur une carte sont des escrocs. Ou alors, le pétrole, c'est qu'ils l'y avaient mis...

Espérant que vous me pardonnerez ces réflexions incidentes, je vous prie de croire, cher Monsieur, à l'assurance de ma meilleure considération.

**Alexandre Korzybski.**

---

*Dépôt légal :* 2ᵉ *trimestre* 1961. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)